Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

C2
Coll. spéc.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/bibliothequedeca05mst

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME CINQUIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M. DCC. LIX.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1243
.B5
1759
v. 5
Coll. spéc.

TABLE DES PIECES

contenues dans ce

CINQUIEME VOLUME.

I. SUite *des* Mémoires du Comte DE GRAMMONT.

CHAP. VIII. *Hiſtoire Burleſque de l'Aumonier* Pouſſatin. *Relation du Siége de Lérida. Mariage du Duc d'*Yorck, *& autres Particularités de la Cour d'Angleterre.* 1.

CHAP. IX. *Diverſes Intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre.* 36.

CHAP. X. *Autres Intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre.* 83.

CHAP. XI. *Retour du Chevalier* DE GRAMMONT *à la Cour de*

France. Il eſt renvoyé en Angleterre. Diverſes Intrigues amoureuſes de cette Cour, & Mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires. 131

II. Dialogue de Sylla & d'Eucrate. 167

III. Le Temple de Gnide, par l'Auteur des *Lettres Perſannes.* 175

IV. Eſſai ſur le Goût *par le même.* 212

V. Le Kalife & Zoroïne, *Conte Oriental.* 239

VI. La Princeſſe DE CLEVES, par Mad. DE LA FAYETTE, le Duc de la ROCHEFOUCAULT, & SEGRAIS. 245

VII. Madrigaux, Stances, Contes, Chanſons & Epigrammes de Mr. DE LA SABLIERE. 389

ME-

MÉMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE VIII.

„ SIRE, dit-il, Monsieur le Prince
„ assiégeoit *Lérida*. La Place n'étoit
„ rien ; mais Dom *Gregorio Brice*
„ étoit quelque chose. C'étoit un de
„ ces Espagnols de la vieille Roche,
„ vaillant comme le Cid, fier comme tous les
„ *Gusmans* ensemble, & plus galant que tous les
„ *Abencerrages* de Grenade. Il nous laissa faire
„ les premieres approches de sa Place, sans don-
„ ner le moindre signe de vie. Le Maréchal DE
„ GRAMMONT, dont la maxime étoit, qu'un
„ Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord,
„ & qui brûle ses Fauxbourgs pour faire une
„ belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise,
„ n'augura pas bien pour nous de la politesse de

„ *Gregorio Brice* ; mais Monſieur le Prince, „ couvert de gloire, & fier des Campagnes de „ *Rocroy*, de *Norlingue*, & de *Fribourg*, pour in„ ſulter la Place & le Gouverneur, fit monter „ la premiere tranchée en plein jour par ſon „ Régiment, à la tête duquel marchoient vingt„ quatre violons, comme ſi c'eût été pour une „ nôce.

„ La nuit venue, nous voilà tous à goguenar„ der, nos violons à jouer des airs tendres, & „ grande chere par-tout. Dieu ſait les brocards „ qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à ſa frai„ ſe, que nous nous promettions de prendre l'un „ & l'autre dans vingt quatre heures. Cela ſe paſ„ ſoit à la tranchée, d'où nous entendimes un cri „ de mauvais augure, qui partoit du rempart, & „ qui répéta deux ou trois fois: *Alerte à la mu„ raille.* Ce cri fut ſuivi d'une ſalve de canon & „ de mouſqueterie, & cette ſalve d'une vigoureu„ ſe ſortie qui, après avoir culbuté la tranchée, „ nous mena battant juſqu'à notre grande garde.

„ Le lendemain *Gregorio Brice* envoya par un „ Trompette des préſens de glace & de fruits à „ Monſieur le Prince, priant bien humblement „ Son Alteſſe de l'excuſer, s'il n'avoit point de „ violons, pour répondre à la ſérénade qu'il avoit „ eu la bonté de lui donner; mais que s'il avoit „ pour agréable la muſique de la nuit précédente, „ il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit „ l'honneur de reſter devant ſa Place. Le bour„ reau nous tint parole; & dès que nous enten„ dions *Alerte à la muraille*, nous n'avions qu'à „ compter ſur une ſortie, qui nettoyoit la tran„ chée, combloit nos travaux, & qui tuoit ce que „ nous avions de meilleur en Soldats & Officiers. „ Monſieur le Prince en fut ſi piqué, qu'il s'opi„ niatra, malgré le ſentiment des Officiers Géné„ raux, à continuer un ſiége qui penſa ruiner

„ ſon

„ ſon Armée, & qu'il fut encore obligé de lever „ aſſez bruſquement.

„ Comme nos Troupes ſe retiroient, Dom „ *Gregorio*, bien loin de ſe donner de ces airs „ que prennent les Gouverneurs en pareille occa- „ ſion, ne fit de ſortie, que pour envoyer faire „ un compliment plein de reſpect à Monſieur le „ Prince. Le Seigneur *Brice* partit quelque tems „ après, pour rendre compte à Madrid de ſa con- „ duite, & pour en recevoir la récompenſe. Vo- „ tre Majeſté ſera peut-être bien-aiſe de ſavoir „ le traitement qu'on fit au petit *Brice*, après la „ plus brillante action que les Eſpagnols euſſent „ faite de toute la guerre. On le mit à l'Inqui- „ ſition. „

Quoi ! dit la Reine-Mere, l'Inquiſition pour ſes ſervices? Non pas tout-à-fait pour ſes ſervices, dit-il. Mais ſans égard à ſes ſervices on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de cette „ maniere, nous revenions médiocrement cou- „ verts de lauriers. Mais, comme Monſieur le „ Prince en avoit fait proviſion en d'autres ren- „ contres, & qu'il avoit de grands deſſeins en tê- „ te il eut bien-tôt oublié cette petite diſgrace. „ Nous ne faiſions que goguenarder pendant le „ voyage. Monſieur le Prince étoit le premier à „ nous mettre en train ſur ſon ſiége. Nous fi- „ mes quelques couplets de ces *Lérida* qui ont „ tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mau- „ vais. Nous n'y gagnâmes rien? nous eûmes „ beau nous traiter cavalierement dans nos chan- „ ſons; on en fit à Paris, où on nous traitoit en- „ core plus mal. Nous arrivâmes enfin à *Per- „ pignan* un jour de fête. Une troupe de Cata- „ lans qui danſoient au milieu de la ruë, vin- „ rent danſer ſous les fenêtres de Monſieur le

„ Prince, pour lui faire honneur. Mr. *Pouſſatin*, „ couvert d'un petit caſaquin noir, danſoit au „ milieu de cette troupe, comme un vrai poſſédé. „ Je reconnus d'abord la danſe de notre Pays aux „ ſauts & aux bonds qu'il faiſoit. Monſieur le „ Prince fut charmé de ſa diſpoſition, & de ſa lé„ gereté. Je le fis venir après la danſe, & lui „ ayant demandé ce qu'il etoit: Prêtre indigne, „ à votre ſervice, Monſeigneur, me dit-il. Je „ m'appelle *Pouſſatin*, & ſuis de Bearn. J'allois „ en Catalogne pour ſervir d'Aumônier pour l'In„ fanterie; car, Dieu merci, je vais bien du „ pied: mais, puiſque la guerre eſt heureuſement „ finie, s'il plaiſoit à votre Grandeur de me pren„ dre à ſon ſervice, je la ſuivrois par tout, & la „ ſervirois fidelement. Mr. *Pouſſatin*, lui dis-je, „ ma Grandeur n'a pas beſoin autrement d'Au„ mônier; mais, puiſque vous êtes de ſi bonne „ volonté, je veux bien vous prendre à mon ſer„ vicu.

„ Monſieur le Prince, preſent à toute cette con„ verſation, fut ravi de me voir un Aumônier. „ Comme le pauvre *Pouſſatin* étoit fort delabré, „ je n'eus pas le tems de le mettre en équipage à „ *Perpignan;* mais lui ayant fait donner le juſte-au „ corps d'un des laquais du Maréchal DE GRAM„ MONT, qui reſtoit avec l'équipage, je le fis „ monter derriere le caroſſe de Monſieur le Prin„ ce, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il „ voyoit la mine peu orthodoxe que le petit „ *Pouſſatin* avoit en livrée jaune.

„ Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le con„ te à la Reine, qui d'abord en fut un peu ſur„ priſe. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir „ danſer mon Aumônier; car en Eſpagne il „ n'eſt pas tout à-fait ſi rare de voir danſer les „ Eccléſiaſtiques, que de les voir en livrée.

„ *Pouſſatin* fit des merveilles devant la Reine;

„ mais,

„ mais, comme sa danse étoit un peu vive, elle
„ ne put supporter l'odeur que son agitation vio-
„ lente répandit dans son cabinet. Les Dames
„ lui demanderent quartier. Il y avoit de
„ quoi vaincre tous les parfums & toutes les es-
„ sences dont elles étoient munies. *Poussatin* ne
„ laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges,
„ & quelques louis.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit
„ bénéfice de campagne pour mon Aumônier; &
„ j'ai su depuis, que *Poussatin* prêchoit avec la
„ même légereté dans son village, qu'il dansoit
„ aux nôces de ses Paroissiennes. „

Le Conte de *Poussatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de *Gregorio Brice* la scandalisa bien davantage; & voulant justifier la Cour d'Espagne sur un procédé qui paroissoit si dur: Chevalier DE GRAMMONT, dit-elle, quelle hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur dont vous venez de parler ?. De quel attentat contre la Religion étoit-il accusé, pour qu'on le mît à l'Inquisition? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le foüet dans le plus serieux College de France; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solemnelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'Avanture; & le Chevalier DE GRAMMONT satisfit sa curiosité, dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque recit; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence, ou par le ridicule. Il est vrai

qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre, qui eussent alors mérité son indignation. Le seul *Roussel* étoit de tems en tems l'objet de ses railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un Rival.

Ce *Roussel* étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre danses. Il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il dansoit toutes à livre-ouvert ; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à ses habits, il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier DE GRAMMONT voyoit bien qu'il étoit fort amoureux : & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'allarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle d'*Hamilton* ; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Roussel sur le point de faire un voyage crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa Maîtresse de ses desseins avant son départ. Le Chevalier DE GRAMMONT étoit un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitoit d'elle. Mais un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame *de Castelmaine*, *Roussel* prit son tems ; & s'adressant a Mademoiselle d'*Hamilton* d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette maniere : „ Je suis Frere „ du Comte *de Bedfort*. Je commande le Régi„ ment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de „ rente, & quinze mille en argent comptant. Je „ viens, Mademoiselle, vous les offrir, avec ma „ personne. L'un des présens ne vaut pas grand„ chose sans l'autre, j'en conviens. C'est pour„ quoi je les mets ensemble. On m'a conseillé „ d'aller aux eaux pour un petit asthme qui vrai-

„ sem-

„ ſemblablement ne durera pas long-tems; car
„ il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me
„ jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai
„ la propoſition à Monſieur votre Pere, à qui je
„ n'ai pas cru devoir m'adreſſer avant que de ſa-
„ voir vos ſentimens. Mon Neveu *Guillaume* ne
„ ſait encore rien de mon deſſein. Mais je crois
„ qu'il n'en ſera pas fâché, quoi qu'il ſe voie par-
„ là fruſtré d'un bien aſſez conſiderable; car il a
„ beaucoup d'égard pour moi, outre qu'il s'atta-
„ che volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'ap-
„ perçoit que je vous aime. Je ſuis fort aiſe qu'il
„ me faſſe ſa cour par ſes aſſiduités ici; car il
„ ne faiſoit que dépenſer ſon argent auprès de
„ cette coquine de *Midleton*, au lieu qu'il ne lui
„ en coute rien à preſent dans la meilleure com-
„ pagnie d'Angleterre. „

Mademoiſelle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ſes intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la conſulter avant de les déclarer à ſes parens. „ Il ſera, lui dit elle,
„ aſſez tems de leur en parler à votre retour des
„ eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence
„ qu'ils diſpoſent de moi, que vous ne ſoyez re-
„ venu. En tout cas, ſi on me preſſoit beaucoup,
„ votre Neveu *Guillaume* aura ſoin de vous en aver-
„ tir. Ainſi vous n'avez qu'à partir quand il vous
„ plaira; mais gardez-vous bien de négliger vo-
„ tre ſanté, pour précipiter votre retour. „

Le Chevalier DE GRAMMONT apprit le détail de cette converſation; & s'en divertit le mieux qu'il put; car il y avoit de certaines circonſtances de la déclaration qui ne laiſſoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin il ne fut pas fâché de ſon départ. Il en reprit un ton plaiſant, & fut conter au Roi la grace que

Dieu lui faisoit de lui ôter un Rival si dangereux.
„ Il est donc parti, Chevalier? lui dit le Roi.
„ Surement, Sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de
„ le voir embarquer dans un cochemen, avec son
„ asthme & son equipage de campagne, la perruque
„ à calotte proprement renouée avec un ruban
„ feuille-morte, & le chapeau ambigu couvert
„ d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille.
„ Ainsi je n'aurai plus à faire qu'à *Guillaume Rous-*
„ *sel*, qu'il laisse résident auprès de Mademoiselle
„ d'*Hamilton*; & pour lui, je ne le crains, ni
„ sur son compte, ni sur celui de son Oncle. Il
„ est trop amoureux lui même, pour appuyer les
„ intérêts d'un autre; & comme il n'a qu'une
„ méthode de faire valoir les siens, savoir de
„ sacrifier le portait ou quelques lettres de la
„ *Midleton*, j'ai ma foi de quoi faire paroly de ces
„ sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coute un
„ peu.

„ Puisque vos affaires vont si bien du côté des
„ *Roussels*, lui dit le Roi, je veux bien vous
„ apprendre que vous êtes délivré d'un autre Ri-
„ val beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'é-
„ toit déja marié. Mon Frere est nouvellement
„ amoureux de Madame *de Chesterfield*. Que de
„ bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier DE
„ GRAMMONT? je lui sais si bon gré de cette
„ inconstance que je le servirois de bon cœur
„ auprès de sa nouvelle Maîtresse, s'il n'avoit
„ *Hamilton* pour Rival. Votre Majesté ne sauroit
„ trouver mauvais, que je serve le Frere de ma
„ Maîtresse contre le vôtre. *Hamilton* n'a pour-
„ tant pas si besoin de secours dans une affaire
„ comme celle-ci, que le Duc d'*Yorck*, lui dit le
„ Roi: mais de l'humeur dont je connois My-
„ lord *Chesterfield*, il ne souffrira pas si patien-
„ ment que le bon *Shrewsbury*, qu'on se batte
„ pour sa Femme. Il mérite pourtant assez la mê-

„ me

„ me deſtinée.„ Voici ce que c'étoit que ce Mylord *Cheſterfield.*

Il avoit le viſage fort agréable, la tête aſſez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'eſprit. Un long ſéjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Caſtelmaine.* Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ſes bonnes graces, avant qu'elle fût mariée; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit aſſez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du Duc d'*Ormond,* dans le tems qu'il avoit l'eſprit encore rempli de ſa premiere paſſion. Celle du Roi pour la *Caſtelmaine*, & l'établiſſement qu'il eſperoit par cette alliance, firent qu'il preſſa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été paſſionnément amoureux. Il avoit donc épouſé Madame de *Cheſterfield* ſans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de ſon indifférence. Elle étoit fine & délicate ſur le mépris: elle en fut affligée d'abord, indignée dans la ſuite; & dans le tems que ſon Epoux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaiſir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorſqu'elle s'aviſa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire ſon Epoux, à tout ce qu'il lui reſtoit de tendreſſe pour la *Caſtelmaine.* La choſe ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit déſagréable par l'impoliteſſe de ſes manieres, ſes hauteurs à contretems, & ſes imaginations & inégalités perpétuelles. La *Cheſterfield* au contraire ſavoit armer ſes attraits de tout ce qu'il y a de ſeduiſant dans l'eſprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela plus à portée de lui faire des avances que nulle autre. Elle logeoit chez le

Duc d'*Ormond*, à *White-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son Mari, réveillerent le panchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta, qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes; & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sinceres du monde sur sa passion pour la *Castelmaine*, se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possedé les affections. *Cœsterfield* que ces discours flatoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame *de Cœsterfield*; de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais, tandis qu'il étoit discretement occupé à régler le panchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'*Yorck*, & qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la *Cœsterfield* sembloient dire à ce nouveau Rival? Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer, qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour

pour des manieres dont ils avoient mille fois ri tête-à-tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins poſſible, c'étoit qu'elle voulût commencer une autre avanture, ſans avoir mis la derniere main à celle où ſes avances l'avoient engagée. Cependant il ſe mit à l'obſerver de plus près ; & toutes les découvertes qu'il fit par ſes obſervations, lui firent voir que, ſi elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots ; mais elle le prit haut, & le traita tellement de viſionnaire, qu'il parut confus ſans être convaincu. Toute la ſatisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fierement, qu'il méritoit que des reproches ſi déraiſonnables fuſſent mieux fondés.

Mylord *Cheſterfield* avoit pris les mêmes allarmes ; & ne doutant plus par les obſervations qu'il avoit faites de ſon côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux Amant qui s'étoit emparé du cœur de ſa Femme, il ſe le tint pour dit ; & ſans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre ſon parti.

Comment après tout rendre raiſon du procédé de Madame *de Cheſterfield*, ſi on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui charmées de l'éclat mettent tout en uſage pour enlever la conquête d'un autre, & n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais avant que de paſſer au détail de cette Avanture, jettons la vûe ſur les fortunes galantes de Son Alteſſe, avant la déclaration de ſon mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il eſt permis de s'écarter un peu du fil de ſon recit, lorſque les faits véritables & peu connus répandent ſur la digreſſion une variété qui la rend excuſable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*Yorck* avec la Fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonſtances qui rendent les unions de cette nature valides à

l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement, en avoient été.

Quoique l'Epouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour de Hollande qui l'effaçât, le Duc dans les premieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat: mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au Trône; que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre si fertile en beautés étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son Frere; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas; il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manieres. Il se souvint, que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obeïssance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroient la Cour & tout le Royaume, s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le désespoir de la pauvre *Hyde*; mais plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmauth*, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impos-

impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable ; mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité ; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue avant qu'il la connût ; & que, pourvû qu'il ne leur dit point que la chose fût déja faite, il auroit bien-tôt dequoi le déterminer.

Le Duc d'*York* y consentit ; & Mylord *Falmouth*, ayant assemblé son conseil & ses témoins, les mena dans le Cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot*, & *Killegrew*, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Yorck* à celui de Mademoiselle *Hyde*, & qui de plus étoient révoltés avec toute la Cour contre l'insolente autorité du premier Ministere.

Le Duc leur ayant dit, après une espece de préambule, que, quoi qu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté ; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner ; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient repandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincerement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & on

fit semblant d'oser prononcer sur une matiere si sérieuse & si délicate; mais le Duc d' *Yorck* ayant réiteré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arron* qui parla le premier, déposa, que dans la galerie de *Honslaerdyk*, où la Comtesse d'*Offery* sa Belle Sœur & *Germain* jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui déposant l'avoit suivie; & que lui ayant coupé son lacet, pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la désennuyer. *Talbot* dit, qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au conseil; à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celles qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages: & que le singe du Roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrace.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais *Killegrew* voulant rencherir sur ces foibles dépositions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes graces. Il avoit l'esprit vif & badin, & savoit donner un tour agréable à ses recits par des figures gracieuses & sensibles. Il assura, qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux;

reux ; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'*Yorck* trouva cette derniere accusation outrée, persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs ses témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Mylord *Falmouth* qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au Comte d'*Offery* qu'il trouva chez le Roi. Ils se douterent bien de ce qui faisoit la conversation des deux Freres ; car elle fut longue. Le Duc d'*Yorck* en sortant parut tellement ému, qu'ils ne douterent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de la part qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'*Yorck* lui dit de se trouver avec le Comte d'*Offery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris, qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouverent à l'heure marquée Son Ateſſe dans la chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque-chose. Ils ne douterent point que ce ne fût de rage & de desespoir. Le Duc d'*Yorck* leur dit de certain air content & serain dont on annonce les bonnes nouvelles : „ Comme vous êtes les deux hommes de la Cour „ que j'estime le plus, je veux que vous ayez les „ premiers l'honneur de saluer la Ducheſſe d'*Yorck*. „ La voilà. „

La surprise ne servoit de rien, & l'étonnement n'étoit

n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jetterent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sinceres dans la suite.

Les Petits-Maîtres qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouverent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte. Cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'*Yorck*, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla, que pour louer leur zele; & pour leur dire, que rien ne marquoit plus le dévoûment d'un honnête-homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un Maître, ou d'un Ami. Rare exemple de prudence & de moderation, non-seulement pour le Sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Yorck* aiant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut Madame de *Carneguy*, qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, & sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup lan-

guir

guir ſon nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Mylord *Carneguy* ſon Epoux étoit encore en Ecoſſe: mais ſon Pere étant mort ſubitement, il en revint auſſi ſubitement avec le nom de *Southask* que ſa Femme haïſſoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que ſon retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faiſoit pendant ſon abſence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aiſe de s'éclaircir ſur la vérité du fait, il tenoit l'œil ſur ceux de ſa Femme. Il y avoit long-tems, que les choſes étoient entre elle & le Duc d'*Yorck*, à ne plus s'amuſer à la bagatelle: cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'eſt-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de viſite.

En ce tems-là *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant ſon abſence; & ſans ſavoir ce que c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que ſon Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le préſenta. Quelques complimens ſe firent de part & d'autre; après leſquels il crut devoir laiſſer à Son Alteſſe la liberté de faire le ſien, & ſe retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit ſur la rue. *Talbot* ſe mit à la fenêtre pour y regarder les paſſans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces ſortes d'occaſions; mais il étoit ſi ſujet aux diſtractions & aux inadvertences, qu'il avoit laiſſé honnêtement à Londres la lettre de complimens dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à ſon audience.

Il étoit donc en ſentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ſes inſtructions, lorſqu'il vit arrêter un caroſſe à la porte, ſans s'en mettre en peine,

peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bien-tôt monter.

Le Diable qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de Son Alteſſe, parce que la *Southask* avoit assuré, que son Epoux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, & aux taureaux: spectacles qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne Compagnie au logis, n'y voyant aucun caroſſe; mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa Femme, son étonnement ne dura gueres. *Talbot* ne l'avoit point vû depuis qu'on étoit revenu de Flandres; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom: „ Eh! bon-jour, *Carneguy*, bon-jour, mon „ gros cochon, lui dit il, en lui tendant la main: „ d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vû de- „ puis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? N'en vou- „ drois-tu point aussi à la *Southask*? Si cela eſt, „ mon pauvre ami, tu n'as qu'a tirer pays; car je „ t'apprens que le Duc d'*Yorck* en eſt amoureux; „ & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je „ te parle, il eſt là dedans, qui lui en dit deux „ mots. „

Southask interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. *Talbot* le mit dehors comme son ami, & comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. *Southask* ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son caroſſe; & *Talbot* charmé de l'avanture mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le recît: mais il fut bien surpris de trouver, que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui en étoient de quelque-chose? sur-tout il trouva fort mauvais, que cet animal de *Carneguy* n'eût changé de nom,

que

que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce, auquel le Duc d'*Yorck* n'eut pas grand regret: & bien lui prit de ſon indifference; car le traître de *Southask* ſe mit à préparer une vengeance, par laquelle ſans employer le fer ni le poiſon, il eût tiré quelque ſatisfaction de ceux qui l'avoient offenſé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infames, le mal le plus infame qu'ils puiſſent fournir, & le trouva; mais ſans être vengé qu'à demi: car après avoir paſſé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame ſa Femme ne fit que lui rendre ſon préſent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit induſtrieuſement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord. Cependant avec tout l'éclat des plus belles couleurs, avec tout celui de la jeuneſſe, avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'*Yorck* n'auroit pas laiſſé d'y trouver ſon compte, ſi des difficultés preſque invincibles n'euſſent fait échouer ſes bonnes intentions pour elle. Mylord *Roberts*, Mari de la Belle, étoit un vieux Sacripante, incommode & revêche au poſſible, amoureux à la déſeſperer; & pour ſureroît de malédiction, reſident perpétuel auprès de ſa perſonne.

Elle s'apperçut de l'attention que Son Alteſſe avoit pour elle, & laiſſa voir qu'elle étoit aſſez portée à la reconnoiſſance. Cela redoubla les empreſſemens & toutes les marques de tendreſſe qu'il put lui donner de loin; mais l'éternel *Roberts* redoublant de vigilance & d'aſſiduité, à meſure que ces approches ſe faiſoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des perſonnes qui

qui avoient part à sa confiance, lui dirent, qu'il ne tiendroit qu'à lui que Madame *Roberts*, si digne d'être à la Cour, n'y fût reçue dans un poste considerable auprès de la Reine ou de la Duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'*Yorck* avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a, qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille. C'est pourquoi sous prétexte d'un pélerinage à sainte *Winyfrede*, Vierge & Martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne, & le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'amour ; mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de Madame *Roberts*, ses regards & ses vœux se tournerent vers Mademoiselle *Brouk*; & ce fut au fort de cette poursuite, que Madame *de Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire, en reprenant la suite de son Histoire.

Le Comte *de Bristol*, ambitieux & toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en credit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Digbby* dont *Bussy* fait mention dans ses

ſes Annales, il ſuffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractere. Il ſavoit que l'amour & les plaiſirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit, à l'excluſion du Chancelier; ainſi c'étoient fêtes ſur fêtes chez lui, le luxe & la délicateſſe regnoient dans ces repas nocturnes, qui ſont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Meſdemoiſelles *Brouk*, ſes parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Briſtol* voyoit les choſes en train de lui donner bonne opinion de ſon projet; mais la *Caſtelmaine*, nouvellement en poſſeſſion de toute la tendreſſe du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis en mépriſant Mademoiſelle *Stwart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, ſous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de *Briſtol* n'eut qu'à rengaîner ſes deſſeins, & Mademoiſelle *Brouk* ſes avances. Le Roi n'oſoit plus y ſonger. Mais Monſieur ſon Frere voulut bien ſe charger de ſon refus; & Mademoiſelle *Brouk* accepta l'offre de ſon cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de diſpoſer autrement d'elle: ce qui arriva bien-tôt de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richeſſes auſſi-bien que d'années; avoit paſſé ſa jeuneſſe au milieu de tous les plaiſirs que ſans ſcrupule on ſe permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'eſprit. Satyrique & goguenard dans ſes Poëſies, il n'y pardonnoit, ni aux froids Ecrivains, ni aux Maris jaloux, ni à l'Epouſe. Tout y reſpiroit les bons-mots & les contes agréables; mais ſa raillerie la plus ordinaire étoit ſur les avantures du mariage: & comme s'il eût voulu ſoutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans ſa jeuneſſe, il prit pour Femme, à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans, cette

Made-

Mademoiselle *Brouk* dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillerent ses empressemens. Elle de son côté lui laissa concevoir des esperances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de Cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la *Chesterfield* au milieu de ce traité fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands fraix en avances, pour le séduire : & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la Cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. *Hamiliton* & Mylord *Chesterfield* les observoient de près ; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa Rivale. *Hamilton* s'étoit flaté jusques-là, que la vanité seule intéresseroit le cœur de Madame *de Chesterfield* dans cette avanture ; mais il fut bien-tôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement ; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déja dit, les jeux, les plaisirs ; & tout ce que les pan-

panchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de magnificence & de politeſſe. Les Beautés vouloient charmer, & les Hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faiſoit valoir ſes talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la danſe ; d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'eſprit ; beaucoup par la tendreſſe ; & peu par la conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la guitarre. Il avoit du génie pour la Muſique ; & c'eſt le ſeul qui de la guitarre ait pu faire quelque-choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les inſtrumens. La vérité eſt, que rien n'étoit plus difficile que de jouer à ſa maniere. Le goût du Roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal ; & ſur la toilette des Belles on étoit auſſi ſûr de voir une guitarre, que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'*Yorck* en jouoit paſſablement, & le Comte d'*Arran* comme *Franciſco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une Sarabande qui charmoit ou déſoloit tout le monde ; car toute la Guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre ; & Dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria Mylord *Arran* de la jouer devant lui. Madame *de Coeſterfield* avoit la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte d'*Arran* qui vouloit jouer de ſon mieux, mena Son Alteſſe à l'appartement de Madame ſa Sœur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc d'*Ormond* ſon Pere ; & cette merveilleuſe guitarre y logeoit avec elle. Je ne ſais ſi la choſe avoit été concertée ; mais il eſt certain, qu'ils trouverent la Dame & la guitarre au logis. Ils y trouverent auſſi Mylord *Cheſterfield*, tellement effrayé de cette viſite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de

ſonge

ſonger à ſe lever, pour la recevoir avec le reſpect qu'il lui devoit.

La jalouſie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille ſoupçons plus noirs que l'encre s'emparerent de ſon imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car, tandis que le Frere jouoit de la guitarre, la Sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette Sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc aſſura, qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Cheſterfield* ſe recria ſur la piece; mais ſon Epoux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva déteſtable. Cependant, quoiqu'il ſouffrît mort & paſſion de ce qu'il falloit ſe contraindre, tandis qu'on ſe contraignoit ſi peu devant lui, il étoit réſolu de voir à quoi cette viſite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le ſecond, de croire que la Reine qui l'envoyoit chercher ſi mal-à-propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme ſoupçonneux, & toutes les irréſolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les allarmes ſont pour les jaloux ce que les deſaſtres ſont pour les malheureux. Ils arrivent rarement ſeuls, & ne ceſſent jamais de perſécuter. Il apprit, qu'on l'avoit mandé pour une audience que la Reine donnoit à ſept ou huit Ambaſſadeurs de Moſcovie. A peine commençoit-il à maudire les Moſcovites, que ſon Beau-Frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambaſſade. Il ne douta plus, qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laiſſer enſemble, & dans ſon cœur il lui en ſut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la

peine

peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa Femme, que ce qu'il venoit de voir; mais avant la fin de ce même jour il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, & de l'honnêteté de son officieux Beau-Frere. Il passa tranquillement cette nuit; & comme il falloit, ou crever, ou communiquer ses chagrins & ses conjectures, il ne fit que rêver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour; il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde. Mais à la fin *Hamilton* se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; & l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à *Hyde-Park*, il le prit dans son carosse, & ils arriverent au cours en grand silence de part & d'autre.

Hamilton qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. *Chesterfield*, après un petit préambule qui ne signifioit pas grand chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de Madame de *Castelmaine*. *Hamilton* qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; & comme il méditoit quelque réponse: „ Madame, „ votre Cousine, lui dit *Chesterfield*, est extrême- „ ment coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de „ croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. *Ha-* „ *milton* trouva ce dernier article un peu fort; & „ s'étant mis à le refuter: Mon Dieu! lui dit My- „ lord *Chesterfield*, vous voyez aussi bien que tou- „ te la Cour les airs qu'elle se donne. Les Ma- „ ris sont toujours les derniers à qui on parle de „ ce qui les regarde: mais ils ne sont pas tou- „ jours les derniers à s'en appercevoir. Je ne suis

„ pas surpris, que m'ayant fait d'autres confiden-
„ ces, vous m'ayez caché celle-là ; mais, comme je
„ me flate de quelque part dans votre estime, je
„ serois fâché que vous crussiez que je suis assez
„ sot pour ne rien voir, quoique je sois assez hon-
„ nête pour ne rien dire. Cependant on outre tel-
„ lement les choses, qu'il faut à la fin que je pren-
„ ne un parti. Dieu me préserve de faire le ja-
„ loux, le personnage est odieux ; mais aussi je
„ ne prétens pas qu'une patience ridicule me
„ rende la fable de la Ville. Soyez donc Juge par
„ les choses que je vais vous dire, si je dois m'ar-
„ mer d'indolence, ou si je dois prendre des me-
„ sures pour m'en garantir.

„ Son Alteſſe me fit hier l'honneur de venir voir
„ ma Femme. *Hamilton* tressaillit à ce début. Oui,
„ poursuivit l'autre, il se donna cette peine, &
„ Monsieur d'*Arran* prit celle de nous l'amener.
„ N'admirez-vous pas, qu'un homme de sa naissance
„ fasse un tel personnage ? Quelle fortune peut-il
„ esperer auprès de celui qui l'emploie à ces in-
„ dignes services ? Mais il y a long-tems, que nous le
„ connoissons pour la plus pauvre espece d'Angleter-
„ re, avec sa guitarre & ses autres nigauderies.
„ *Chesterfield* après cette légere ébauche du mérite
„ de son Beau-Frere, se mit à conter les observa-
„ tions qu'il avoit faites pendant sa visite, & lui
„ demanda ce qu'il croyoit de son Cousin d'*Arran*,
„ qui les avoit si bonnement laissés ensemble. Ce-
„ la vous surprend donc, poursuivit-il ? Or écou-
„ tez, si j'ai raison de croire, que la fin de cette
„ belle visite se soit passée dans la derniere inno-
„ cence. Madame *de Chesterfield* est aimable, il
„ en faut convenir ; mais il s'en faut beaucoup
„ qu'elle ne soit aussi merveilleuse qu'elle se l'ima-
„ gine. Vous savez qu'elle a le pied vilain, mais
„ vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus
„ vilaine. Pardonnez-moi, disoit *Hamilton* en

„ lui-

„ lui-même ; & l'autre continuant ſa deſcrip-
„ tion : elle l'a groſſe & courte, pourſuivit-il ;
„ & pour diminuer ces défauts, autant que cela
„ ſe peut, elle ne porte preſque jamais que des
„ bas verds. „

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi Diable tout cela viſoit, & *Cheſterfield* devinant ſa penſée : „ Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il. Je „ me trouvai hier chez Mademoiſelle *Stwart*, a-„ près l'audience de ces damnés Moſcovites. Le „ Roi venoit d'y arriver ; & comme ſi le Duc „ eût juré de me pourſuivre par-tout ce jour-là, „ il vint un moment après. La converſation rou-„ la ſur la figure extraordinaire des Ambaſſadeurs. „ Je ne ſais où ce fou de *Crafs* avoit pris que les „ Moſcovites avoient tous de belles Femmes, & „ que leurs Femmes avoient toutes la jambe belle. „ Le Roi ſoutint, qu'il n'y en avoit point de ſi „ belle, que celle de Mademoiſelle *Stwart*. El-„ le pour ſoutenir la gageure ſe mit à la mon-„ trer juſqu'au-deſſus du genou. On étoit prêt de „ ſe proſterner pour en adorer la beauté ; car „ effectivement il n'y en a point de plus belle. „ Mais le Duc tout ſeul ſe mit à la critiquer. „ Il ſoutint qu'elle étoit trop menue, & prononça „ qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus „ groſſe & moins longue ; & conclut enfin „ qu'il n'y avoit point de ſalut pour une jambe „ ſans bas verds. C'étoit ſelon moi déclarer „ qu'il en venoit de voir, & qu'il en avoit encore „ la mémoire toute fraîche. „

Hamilton ne ſavoit quelle contenance tenir pendant un recit qui lui donnoit à-peu-près les mêmes conjectures. Il hauſſa les épaules, en diſant foiblement, que les apparences étoient ſouvent trompeuſes ; que Madame *de Cheſterfield* avoit la foibleſſe de toutes les Belles qui croient que leur mérite s'établit ſur le nombre des Adorateurs ; &

que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter Son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas, *Chesterfield* vit bien, qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa Cousine. Le stile de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un Amant qui croit gronder avec raison, composoient cette Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignerent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son Mari lui parut un visionnaire, un imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'affligeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se presenter devant elle le lendemain, pour avoir une réponse à

ſt lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la premiere fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'oſoit lever les yeux ſur elle, & paroiſſoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lorſque s'étant approchée de lui: „ N'eſt-il pas vrai, dit-elle; „ que vous voilà dans la ſituation du monde la „ plus ſotte, pour un homme d'eſprit? Vous „ voudriez n'avoir point écrit: vous voudriez une „ réponſe; vous n'en eſperez pas cependant; vous „ la ſouhaitez & la craignez également. Je vous „ en ai pourtant fait une. „ Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Venus* avec toutes ſes Graces, qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle, quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir, quand, & par où ſortiroit cette reponſe, lorſqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ſes gants & ſon éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit queſtion. Il n'avoit rien trouvé de ſevere ni d'ennemi dans le diſcours qu'elle lui avoit tenu, c'eſt pourquoi ſe hâtant d'ouvrir ſon billet, voici ce qu'il y trouva:

„ Vos emportemens ſont ſi ridicules que c'eſt „ vous faire grace que de les attribuer à un excès „ de tendreſſe qui vous tourne la tête. Il faut „ avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir „ de celui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel „ Amant pour donner de l'inquiétude à un homme d'eſprit; & quel eſprit pour s'être empa„ ré du mien! N'avez-vous point de honte de „ donner dans les viſions d'un jaloux qui n'a rap„ porté que cela d'Italie? La fable des bas verds „ qui s'eſt trouvée l'objet de ſes caprices, vous a „ pu ſéduire par des circonſtances ſi pitoyables. „ Que ne s'eſt-il vanté dans les confidences qu'il „ vous a faites d'avoir mis en pieces ma pauvre

„ guitarre? Cet exploit vous auroit peut-être plus „ convaincu que tout le reste. Rentrez en vous-„ même; & si vous m'aimez, louez la fortune „ de ce qu'une jalousie si mal fondée détourne „ l'attention qu'on devroit avoir sur mes senti-„ mens pour l'homme le plus aimable & le plus „ dangereux de la Cour. „

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois ses gants & son éventail. Le jeu fini, la *Chesterfield* les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandu dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que ses regards avoient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon, que quand on offense; & il s'en faut bien que le stile des douceurs ne soit aussi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle; & la *Chesterfield* pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroît à tous momens d'un feint mépris pour son Rival, & d'une aversion sincere pour son Mari.

La confiance qu'il en prit, fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit, qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles

ſtacles dont elle faiſoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute ſon induſtrie & tous ſes empreſſemens.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux perſonnes qui ſe vouloient tant de bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux ſouhaits, la fortune fit éclater une avanture imprévue, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de ſon Rival, ni des perfidies de ſa Maîtreſſe.

Les revers de la fortune épargnent ſouvent lorſqu'on craint le plus, & ſouvent ils accablent lorſqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus paſſionnée qu'il eût jamais écrite à Madame *de Cheſterfield*, lorſque ſon Mari vint lui annoncer les particularités de cette derniere découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans ſa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'eſprit ſi remplis de ce qu'il écrivoit à Madame *de Cheſterfield* que ſon Mari fut d'abord mal reçu dans ſes accuſations; outre qu'il arrivoit mal à propos à ſon gré de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; & le premier moment d'attention lui fit bien changer de ſentimens. Il ouvroit de grands yeux à meſure qu'on lui contoit des circonſtances d'une indiſcrétion ſi outrée, qu'elles lui paroiſſoient incroyables, malgré les particularités du fait. „ Vous avez raiſon „ d'en être ſurpris, lui dit *Cheſterfield*, en finiſ„ ſant; mais pour peu que vous doutiez de ce „ que je viens de dire, il ne vous ſera pas diffi„ cile de trouver des témoins pour le confirmer: „ car la ſcene de ces tendres familiarités n'a pas „ été moins publique que l'eſt la chambre où on „ joue chez la Reine; & cette chambre étoit a-

„ lors, Dieu merci, honnêtement remplie de mon-
„ de. La *Denam* s'eſt apperçue la premiere de ce
„ qu'ils croyoient finement cacher dans la foule.
„ Vous jugez bien comme la *Denam* a tenu le cas
„ ſecret. La vérité eſt, qu'elle s'eſt adreſſée à moi
„ tout le premier, comme j'entrois, pour me dire
„ d'avertir ma Femme, que d'autres pourroient
„ s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'al-
„ ler voir.

„ Madame votre Couſine jouoit, comme je vous
„ ai dit. Le Duc étoit aſſis auprès d'elle. Je ne
„ ſais ce que ſa main étoit devenue: mais je ſais
„ bien qu'il s'en falloit juſqu'au coude, qu'on ne
„ lui vît le bras tout entier. J'étois derriere eux
„ dans la place que la *Denam* venoit de quitter.
„ Il me vit en ſe retournant, & fut ſi troublé de
„ ma preſence, qu'il penſa deshabiller Madame
„ *de Cheſterfield* en retirant ſa main. Je ne ſais
„ s'ils ſe ſont apperçus qu'on les ait découverts;
„ mais je ſais bien que Madame *Denam* mettra
„ bon ordre que perſonne ne l'ignore. Je vous
„ avoue, que je ſuis dans un embarras que je ne
„ puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à
„ prendre mon parti, ſi les reſſentimens m'étoient
„ permis contre celui qui m'outrage. Pour elle,
„ je ſaurois bien m'en faire raiſon, ſi toute indi-
„ gne qu'elle eſt d'aucun ménagement, je n'avois
„ des égards pour une famille illuſtre, qu'un éclat
„ digne d'une telle injure mettroit au deſeſpoir.
„ Vous y avez par-là quelque intérêt: vous êtes de
„ mes amis, & je vous ouvre mon cœur ſur la
„ choſe du monde la plus délicate. Voyons donc
„ enſemble ce que je dois faire dans une occaſion
„ ſi deſagréable. „

Hamilton plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conſeils. Il n'écoutoit que la jalouſie, & ne reſpiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu cal-

calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce qu'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son Mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparerent là-dessus ; & dès les premieres enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une avanture à laquelle chacun ajoutoit quelque-chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se consideroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette avanture, ne comptant pour rien l'injure d'un Epoux en comparaison de celle d'un Amant.

Il courut chez Mylord *Chesterfield* dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une Femme si sottement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne ; & que, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Mylord *Chesterfield* n'eût pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déja regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa Femme qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit, lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer

à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'apperçut bien-tôt, que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manieres de son Mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; & voyant tous ses parens froids & sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espera plus dans cet abandonnement universel qu'en la tendresse d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flatoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits; qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes: & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*; sa patience & son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son Epoux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroissoit inconcevable; & ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

„ Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans
„ daigner m'apprendre pour quel crime on me trai-
„ te en esclave, consentent à mon enlevement?
„ Que veulent dire votre silence & votre inaction
„ dans une conjoncture où votre tendresse devroit
„ être la plus vive? Je touche au moment de mon
„ départ; & j'ai honte de sentir que vous me le
„ faites envisager avec horreur, puisque j'ai rai-
„ son de croire que vous en êtes moins touché
„ qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir

„ où

„ où on m'entraîne ; ce qu'on veut faire de moi
„ dans les déserts ; & pourquoi vous paroissez a-
„ vec toute la terre changé pour une personne
„ que toute la terre n'obligeroit pas à changer, si
„ votre foiblesse ou votre ingratitude ne vous ren-
„ doient indigne de sa tendresse ? „

Ce billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au desespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un Rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de cacher. Ce traitement imprévu se joignant à tant de disgraces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au desespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet évenement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ ; mais peu de gens approuverent le procédé de Mylord *Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa Femme ; mais dans la Ville ce fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un Mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, autant qu'on l'osoit sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres promirent bien à Dieu, que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leurs vies, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour,

le Chevalier DE GRAMMONT qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les Bourgeois de Londres ensemble; & ce fut à ce sujet, qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale Sarabande qui malheureusement avoit eu tant de part à l'avanture. Elles passoient pour être de lui; mais, si *Saint-Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses Ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa Femme, est un fou, qui se tourmente, & qui la desespere; mais celui qui naturellement jaloux a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa Femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens qu'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure, que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, Tyrans de leurs Femmes, plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur, par les Duegnes, les grilles, & les verroux. Les Italiens dont les soupçons sont circonspects, & les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs Femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du

du Beau-Sexe. Mais la plupart tiennent, que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous! Nations bénignes qui, loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin & sans allarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique!

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens Compatriotes, pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une avanture, qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois: mais, dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa prisonniere & l'attirail dont on le flatoit qu'elle l'avoit pourvû, Dieu sait comme on donna sur son arriere-garde. Les *Rochesters*, les *Midlesex*, les *Syldleys*, les *Ethereges*, & toute la troupe des Beaux-Esprits, mirent au jour force Vaudevilles qui divertissoient le Public à ses dépens.

Le Chevalier DE GRAMMONT les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit: & dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait: „ C'est une „ chose singuliere, disoit-il, que la campagne, „ qu'on peut appeller la potence ou les galeres „ d'une jeune personne, ne soit faite en ce Pays-„ ci, que pour les malheureuses, & non pour les „ coupables! La pauvre petite *Chesterfield*, pour „ quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord „ troussée par un Mari fâcheux qui vous la mene „ passer les Fêtes de Noel dans un Château de plai-„ sance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en „ a mille, qu'on laisse dans la liberté de tout faire, „ qui la prennent bien aussi, & dont la conduite „ enfin mériteroit tous les jours vingt coups de

„ bâton. Je ne nomme perſonne, Dieu m'en „ garde; mais la *Midleton*, la *Denam*, les Filles „ de la Reine, celles de la Ducheſſe, & cent au„ tres, répandent leurs faveurs à droite & à gau„ che, ſans qu'on en ſouffle. Pour Madame *de* „ *Shrewsbury*, c'eſt une bénédiction. Je m'en vais „ parier, qu'elle feroit tous les jours tuer ſon hom„ me, qu'elle n'en iroit que la tête plus levée. „ On diroit, qu'elle a des Indulgences plenieres „ pour ſa conduite. Ils ſont trois ou quatre qui „ portent chacun une aune de ſes cheveux en bra„ celets, ſans qu'on y trouve à redire. Cepen„ dant il ſera permis qu'un bourru, comme *Cheſter*„ *field*, exerce une tyrannie pareille, & toute nou„ velle en ce Pays-ci, ſur la plus jolie femme „ d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en croit „ être bon marchand, je ſuis ſon valet. Les pré„ cautions n'y font ma foi rien: & ſouvent une „ femme qui ne ſongeroit point à mal, ſi on la „ laiſſoit en repos, s'y voit portée par vengeance, „ ou réduite par néceſſité: c'eſt l'Evangile. Ecou„ tez ce qu'en dit la Sarabande de *Franciſco*.

Que ſert tout votre effort jaloux?
L'Amour eſt trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle eſt vaine,
Quand deux Cœurs une fois ſont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ſes plus chers deſirs,
On prend cent plaiſirs:
Mais, pour les ſoins
De cent Témoins,
En ſecret on n'aime pas moins.

Tel-

Telles étoient les paroles dont le Chevalier DE GRAMMONT paſſoit pour Auteur. La juſteſſe, ni le tour, n'y brilloient point exceſſivement; mais, comme elles contenoient quelques vérités qui flatoient le génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les intérêts du Beau-Sexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'*Yorck* qui ne voyoit plus Madame de *Cheſterfield*, ne ſe fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son abſence avoit pourtant des circonſtances bien ſenſibles pour un homme qui cauſoit ſon éloignement; mais il y a des tempéramens heureux qui ſe conſolent de tout, parce qu'ils ne ſentent rien vivement. Cependant, comme ſon cœur ne pouvoit demeurer dans l'inactivité, dès qu'il eût oublié la *Cheſterfield*, il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit aimé devant; & peu s'en fallut, que Mademoiſelle d'*Hamilton* ne lui cauſât une rechûte de tendreſſe.

Il y avoit à Londres un Peintre aſſez renommé pour les portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande quantité de Peintures du fameux *Van Dyck*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les Modernes, c'eſt celui qui dans le goût de tous ſes Ouvrages a le mieux imité ſa maniere, & qui en a le plus approché. La Ducheſſe d'*Yorck* voulut avoir les portraits des plus belles perſonnes de la Cour. *Lely* les peignit. Il employa tout ſon Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux ſujets. Chaque portrait parut être un Chef-d'œuvre; & celui de Mademoiſelle d'*Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaiſir. Le Duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & ſe mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire-là pour ſes eſpérances; & dans le même tems que ſa tendreſſe inutilement reveillée pour elle allarmoit

moit celle du Chevalier DE GRAMMONT, la *Denam* s'aviſa de remettre ſur pied le Traité qu'on avoit ſi mal-à-propos interrompu. Bien-tôt on en vit la concluſion. Quand les deux parties ſont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicanner. Tout cela alla bien d'un côté. Cependant je ne ſais quelle fatalité mit obſtacle aux prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la *Denam* en poſſeſſion de cette charge qui faiſoit l'objet de ſon ambition : mais, comme elle n'étoit pas caution des articles ſecrets du Traité, quoiqu'elle eût paru juſqu'alors commode pour les inconſtances, & ſoumiſe aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorant de recueillir chez elle une Rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa Cour. Cependant elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lorſqu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'eſpérance de cette charge fatale qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa Femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raiſon de ſe flater, que le Ciel voulût le diſpenſer du ſort des maris de ſon âge & de ſa figure ? Il ſe le diſoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, ſur la charge que Madame ſa Femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver ſon courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ſes reſſentimens dans un Pays privilégié. Celui de Mylord *Cheſterfield* ne ſuffiſoit pas pour ce qu'il méditoit ; outre qu'il n'avoit pas de maiſon de campagne, où mener l'infortunée *Denam*. Ainſi le vieux ſcélérat lui fit faire un voyage bien plus

long,

long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus cheres espérances, & de ses plus beaux-jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit : mais il se tint renfermé, pour pleurer la mort de sa Femme, jusqu'à ce que leur fureur fût appaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé, qu'on n'en avoit bû dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand desastre, pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, *Hamilton* n'étoit pas tout à-fait si content qu'il s'étoit flaté de l'être après le départ de Madame *de Chesterfield.* Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite ; mais son amour ne l'étoit pas : & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : „ A quoi bon, „ disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheu- „ reuse une personne qui, toute coupable qu'elle „ soit, peut seule, faire mon bonheur ? Maudite „ jalousie ! poursuivoit-il, plus cruelle encore pour „ ceux qui tourmentent, que pour ceux qui sont „ tourmentés ! Que m'importe d'avoir arraché la „ *Chesterfield* aux espérances & aux desirs d'un Rival „ plus heureux, si je ne l'ai pu faire, sans m'arra- „ cher à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus „ sensible aux panchans de mon cœur ? „

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se rempliſſoit l'esprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une let-

tre

tre de celle qui les causoit; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélerat de l'Univers, après l'avoir lûe. La voici.

„ Vous serez aussi surpris de cette lettre, que je „ la fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon „ départ. Je veux croire, que vous vous étiez ima- „ giné des raisons qui justifioient dans votre es- „ prit un procédé si peu convenable. Si vous êtes „ encore dans la dureté de ces sentimens, ce sera „ vous faire plaisir, que de vous apprendre ce que „ je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout „ ce qu'une campagne a de plus triste dans cette „ saison, s'offre par-tout à ma vûe. Assiégée par „ d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois des „ rochers, de l'autre des précipices; mais de „ quelque côté que je tourne mes regards dans la „ maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux moins „ supportables encore que les tristes objets qui „ m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de „ ma vie celui de paroître criminelle aux yeux „ d'un homme qui devroit m'avoir justifiée con- „ tre des apparences convaincantes, si par une „ innocence avérée j'étois en droit de me plaindre, „ ou de faire des reproches. Mais, comment se „ flater que la description d'un séjour épouvanta- „ ble ne vous empêchera pas de m'écouter? Mais „ êtes-vous digne que je le souhaite? Ciel! que je „ vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur. „ Venez donc me voir une seule fois, pour en- „ tendre ma justification: & je suis persuadée que „ si vous me trouvez coupable après cette visite, „ ce ne sera pas envers vous. Notre Argus part „ demain pour un procès qui le retiendra huit jours „ à *Chester*. Je ne sais s'il le gagnera; mais je „ sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en „ perde un qui lui tient pour le moins autant au „ cœur, que celui qu'il va solliciter. „

Il

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une avanture plus téméraire que celle qu'on lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier : mais elle l'assuroit qu'il seroit content du voyage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame *de Chesterfield.* Cette parente qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle, qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire; du moins avant que d'avoir mis l'avanture à fin. Il prit la poste, & partit de nuit, animé d'espérances si tendres & si flateuses, qu'en moins de rien, en comparaison du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la derniere poste il renvoya discretement son postillon. Il n'étoit pas encore jour; & de peur des rochers & des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; & suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais, comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, & se soucioit encore moins d'en être vû; c'est pourquoi s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son reveil, il mangea fort & ferme; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser

ser, & à faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, sans daigner, ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience, arriverent à l'entrée de la nuit, par une espece de grison qui lui servant de guide, après avoir erré pendant une demie-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'Hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux, & sentoit que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flatoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du Mari. Son imagination que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid. Mais il la sentit petit à-petit refroidir; & deux heures qui lui parurent deux siecles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. „ Si nous frappions à cette mau-
„ dite porte, disoit-il; car encore est-il plus ho-
„ norable, si le malheur m'en veut, de périr dans
„ la maison, que de mourir de froid dans le jar-
„ din. Il est vrai, reprenoit-il, que ce parti peut
„ expo-

„ exposer une personne, que quelque accident „ imprévû met peut-être à l'heure qu'il est enco- „ re plus au desespoir que moi. „ Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-tems qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une avanture qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile; & quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau; l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin; & dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcellée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put, l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son avanture, plus les circonstances lui en paroissoient bizarres & incompréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante *Chesterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que son Mari pouvoit être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie; enfin, que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. „ Mais, disoit il, pourquoi m'avoir oublié dans ce „ maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit „ moment, pour me faire au moins quelque signe, „ puisqu'on ne pouvoit, ni me parler, ni me re- „ cevoir? „ Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites; mais, comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait

vœu de ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de *Chesterfield*; mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du Parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son Parc. Quel Monseigneur ? dit-il, tout étonné. Monseigneur le Comte de *Chesterfield*, répondit le Payſan. Il fut si frappé de cette nouvelle que, dans sa premiere surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déja le voir entrer avec tous se chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune; ne doutant pas, que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle allarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagêmes qu'on a coutume d'employer, pour tromper, ou pour éloigner un vilain Mari qui s'avisoit de negliger son procès, pour obseder sa Femme. Il achevoit de s'habiller, & commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente; & voici ce qu'elle contenoit.

„ Je suis au desespoir d'avoir innocemment con-
„ tribué à vous attirer dans un lieu où on ne

„ vous

„ vous a fait venir, que pour se moquer de vous.
„ Je m'étois opposée au projet de ce voyage, quoi-
„ que je fusse persuadée que sa tendresse seule y
„ eût part; mais elle vient de m'en desabuser.
„ Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué;
„ non seulement son Mari n'a bougé d'ici, mais
„ il y reste par complaisance. Il la traite le mieux
„ du monde; & c'est dans leur racommodement
„ qu'elle a sû que vous lui aviez conseillé de la
„ mener à la campagne. Elle en a conçu tant de
„ dépit & d'aversion pour vous, que de la manie-
„ re dont elle m'en vient de parler, ses ressenti-
„ mens ne sont pas encore satisfaits. Consolez-
„ vous de la haine d'une créature dont le cœur
„ ne méritoit pas votre tendresse. Partez. Un
„ plus long séjour ici ne feroit que vous attirer
„ quelque nouvelle disgrace. Je n'y resterai pas
„ long-tems. Je la connois, Dieu merci. Je ne
„ me repens pas de la compassion que j'en ai d'a-
„ bord eue; mais je suis dégoûtée d'un commer-
„ ce qui ne convient gueres à mon humeur. „

L'étonnement, la honte, le dépit, & la fureur, s'emparerent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives, & les desirs de vengeance, exciterent tour-à tour son aigreur & ses ressentimens; mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste, pour remporter à Londres un bon rhûme, par-dessus les desirs & les tendres empressemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un peu plus de viteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer Mylord *Chesterfield* & sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien surpris de voir une

très-

très-belle maison, située sur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au Diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion, pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du Beau-Sexe, & qui se voyoit la dupe d'une coquette qui se racommodoit avec un Epoux, pour se venger d'un Amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel, pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déja trompé; mais qu'il faut être fou, pour courir après.

Comme cette avanture n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible: mais, comme on peut croire que la *Chesterfield* n'en garda pas le secret, le Roi l'apprit; & lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier DE GRAMMONT étoit présent à ce récit; & n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite: „ Si elle a eu tort, dit-il, de pousser „ la chose si loin, vous avez eu tort aussi de re„ venir sur vos pas, comme un étourdi. Je m'en „ vais parier cent pistoles, qu'elle s'est repentie „ plus d'une fois d'un ressentiment que vous méri„ tiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. „ Les femmes aiment la vengeance; mais elles ne „ tiennent pas toujours leur colere; & si vous „ eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, „ je veux avoir les bras cassés, si on ne vous eût „ fait amende honorable pour l'affront de la pre„ miere nuit. „ *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier DE GRAMMONT voulut soutenir sa these par un exemple, s'adressant au Roi: „ Si-

„ re,

„ re, dit-il, Votre Majesté peut avoir connu *Ma-*
„ *rion de l'Orme.* La créature de France qui a-
„ voit le plus de charmes, étoit celle-là. Quoi-
„ qu'elle eût de l'esprit comme les Anges, elle é-
„ toit capricieuse comme un Diable. Cette Prin-
„ cesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit avi-
„ sée de me l'ôter, pour le donner à un autre.
„ Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout
„ rempli du desespoir où elle étoit d'un mal de tê-
„ te qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la prive-
„ roit du plaisir de me voir jusqu'au lendemain.
„ Ce mal de tête soudainement arrivé me parut
„ suspect; & ne doutant point que ce ne fût une
„ défaite: O! parbleu, Madame la Coquette, dis-
„ je en moi même, si vous ne jouissez pas du plai-
„ sir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas
„ de celui d'en voir un autre.

„ Voilà tous mes Grisons en campagne, dont les
„ uns battoient l'estrade autour de sa maison, tan-
„ dis que les autres assiégeoient sa porte. Un de
„ ces derniers me vint dire, que personne n'étoit
„ entré chez elle de tout l'après-midi, mais
„ qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune,
„ qu'il l'avoit suivi jusques dans la ruë Saint-An-
„ toine, où ce laquais en avoit rencontré un au-
„ tre, auquel il avoit dit seulement un mot ou
„ deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me
„ confirmer dans mes soupçons, & pour former
„ le dessein d'être de la partie, ou bien de la
„ rompre.

„ Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je
„ logeois jusques au fond du Marais, dès que la
„ nuit fut venue, je montai à cheval, sans vou-
„ loir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la
„ Place Royale, le Grison en sentinelle m'assura
„ qu'il n'étoit encore entré personne chez Made-
„ moiselle de l'*Orme.* Je poussai vers la rue Saint
„ Antoine; & justement comme je sortois de la

„ Place Royale, j'y vis entrer un homme à pied
„ qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit ; mais
„ il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le *Duc*
„ *de Brissac* Je ne doutai point que ce ne fût le
„ Rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui,
„ faisant semblant de douter si je ne me trompois
„ point ; & mettant pied à terre, d'un air fort
„ empressé : *Brissac*, mon ami, lui dis-je, il faut
„ que tu me fasses un plaisir de la derniere impor-
„ tance. J'ai un rendez-vous pour la premiere fois
„ chez une personne à quatre pas d'ici. Comme
„ ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y
„ serai pas long-tems. Prête-moi ton manteau,
„ si tu m'aimes, & promene un peu mon cheval,
„ en attendant mon retour. Sur-tout ne t'éloi-
„ gne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement,
„ mais c'est, comme tu sais, à la charge d'au-
„ tant. Je pris son monteau sans attendre sa ré-
„ ponse. Il prit la bride de mon Cheval, & me
„ conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ;
„ car, après avoir fait semblant d'entrer dans une
„ porte vis-à vis de lui, je me coulai par-dessous
„ les arcades jusqu'à la porte de la Nymphe *de l'Or-*
„ *me*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'é-
„ tois si bien enveloppé du manteau *de Brissac*,
„ qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans
„ qu'on m'eût fait la moindre question ; & comme
„ je n'en avois point à faire, je fus droit à la
„ chambre de la Damoiselle Je la trouvai sur un
„ lit de repos dans le deshabillé le plus galant &
„ le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit
„ été si belle, ni si surprise ; & la voyant toute in-
„ terdite : Qu'est-ce, ma Belle ? lui dis-je. Il me
„ paroît que voilà une petite migraine bien parée.
„ Le mal de tête est apparemment passé. Point du
„ tout, dit-elle, je n'en puis plus, & vous me
„ ferez plaisir de vous en aller, & de me laisser
„ mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit,

„ oui,

„ oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma
„ petite Infante. Le Chevalier DE GRAMMONT
„ n'eſt pas un ſot: on ne ſe pare pas avec tant de
„ ſoin pour rien. Vous verrez pourtant que c'eſt
„ pour rien, me dit-elle; car aſſurément il n'en
„ ſera pas autre choſe pour vous. Quoi! dis-je, après
„ m'avoir promis un rendez vous .... Et bien, me
„ dit-elle bruſquement, quand je vous en aurois pro-
„ mis cinquante, c'eſt à moi de les tenir ſi je veux,
„ & de ne pas les tenir ſi je ne veux pas. Cela ſeroit
„ bon, lui dis-je, ſi ce n'étoit pas pour le donner à un
„ autre. Elle auſſi fiere que celles qui ont le plus d'in-
„ nocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le
„ moins, s'emporta ſur un ſoupçon qui lui don-
„ noit plus de chagrin que de confuſion; & voyant
„ qu'elle montoit ſur ſes grands chevaux: Made-
„ moiſelle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il
„ vous plaît, ſur ce ton? Je ſai ce qui vous in-
„ quiete. Vous avez peur que *Briſſac* ne me trou-
„ ve avec vous; mais ayez ſur cela l'eſprit en re-
„ pos. Je l'ai rencontré près de chez vous; &
„ Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous
„ rende pas ſi-tôt viſite. Je lui dis cela d'un air
„ un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord;
„ & me regardant avec ſurpriſe. Que voulez-vous
„ donc dire du Duc *de Briſſac*? me dit-elle. Je
„ veux dire, répondis-je, qu'il eſt au bout de la
„ rue, qui promene mon cheval; & ſi vous ne vou-
„ lez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer
„ un de vos gens, ou voir ſon manteau que je
„ viens de laiſſer dans votre anti-chambre. Voila
„ l'éclat de rire qui la prend au fort de ſon étonne-
„ ment; & me jettant les bras au col, mon cher Che-
„ valier, me dit-elle, je ne ſaurois plus tenir; tu
„ es trop aimable & trop extraordinaire, pour ne
„ te pas tout pardonner. Je lui racontai comme
„ la choſe s'étoit paſſée. Elle en penſa mourir de
„ rire; & nous étant ſéparés fort bons amis, elle

„ m'assura, que mon Rival n'avoit qu'à promener
„ des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne met-
„ troit de la nuit le pied chez elle.

„ Je le trouvai fidelement dans l'endroit où je
„ l'avois laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir
„ fait attendre si long tems, & mille remercî-
„ mens de sa complaisance Il me dit, que je me
„ moquois; que ces complimens ne se faisoient
„ point entre amis; & pour me convaincre qu'il
„ m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il
„ voulut à toute force tenir la tête de mon che-
„ val, tandis que j'y remontois. Je lui donnai
„ bien le bon-soir, en lui rendant son manteau,
„ & je me rendis chez mon Baigneur, également
„ content de la Maitresse & du Rival. Voilà,
„ poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de
„ patience & d'adresse, pour desarmer la colere
„ des Belles, & pour mettre jusques à leurs super-
„ cheries à profit. „

Il avoit beau divertir par ses recits, instruire par ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie universelle; il y avoit trop long-tems, qu'il étoit le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au merite, & qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs de la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée. L'un étoit le Marquis *de Flamarin*, triste objet des tristes élégies de la Comtesse *de la Suze*. L'autre étoit le Président *Tambonneau*, très-humble & très-obéissant serviteur & berger de la belle *Laïne*. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils

qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient auſſi differens que leurs figures. *Tambonneau* paſſablement laid fondoit ſes eſperances ſur beaucoup d'eſprit, qu'on ne lui trouva pas; & *Flamarin* par ſon air & par ſa taille briguoit une admiration qu'on lui refuſoit tout net;

Ils étoient convenus de ſe prêter mutuellement du ſecours pour réuſſir. C'eſt pourquoi dans leurs premieres viſites l'un repréſentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvaſſent les Dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du Beau-Sexe; & la bonne-mine de l'autre ne le diſtingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il danſoit avec aſſez de ſuccès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'eſprit de *Saint-Evremont*, & aux agrémens naturels & ſinguliers de ſon Héros, pour être ſéduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois en général ont une eſpece de panchant pour ce qui ſent le gladiateur, on fit grace à *Flamarin* en faveur d'un duel, qui le chaſſant de ſon Pays lui ſervoit de recommandation chez eux.

Mademoiſelle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être diſtinguée pat *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'eſprit qu'il falloit pour démêler la délicateſſe du ſien: & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans ſa converſation, ni pour le tour, ni pour l'expreſſion, ni pour la fineſſe des penſées, il lui faiſoit ſouvent la grace de cauſer avec elle; & peut être ne ſe fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, ſi s'en tenant à cet étalage d'eloquence, il ne ſe fut mis en tête d'aſſaillir ſon cœur. C'étoit un peu trop pour la complaiſance de Mademoiſelle d'*Hamilton* qui croyoit n'en avoir déja eu que trop pour les figures de ſon diſcours. On le pria de faire ailleurs l'eſſai de ſes fleurettes ſé-

duisantes, & de ne pas perdre le mérite de sa premiere constance, par une infidélité qui seroit très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile; & quelque tems après retournant aux pieds de ses premieres habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le Chevalier DE GRAMMONT fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son Collegue *Flamarin*, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit esperé de l'amour & de la fortune. Mais Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son Maître pour le secours des illustres affligés, pourvût à sa subsistance, & Madame *de Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire, que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot* dont on a fait mention, & qu'on a vû depuis Duc *de Tirconel*, devint amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de milleur air. Il n'étoit que Cadet d'une maison, à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'*Yorck*; qu'il avoit mis cette faveur à profit; & que la fortune lui avoit été favorable au jeu; il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiselle d'*Hamilton* avec cet établissement & des espérances presque certaines d'être Pair du

Royau-

Royaume par le credit de son Maître, & pardessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits, & des cheveux de la *Shrewsbury* : curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser ; & le Chevalier DE GRAMMONT la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux ; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus ; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressemens ; & qu'outre cela ses Freres commençoient à fréquenter la maison. De ces Freres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jésuite intrigant, & grand faiseur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appelle Moine séculier, qui n'avoit de son Ordre que le libertinage & la reputation qu'on leur attribue ; du reste libre par tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier DE GRAMMONT sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit Mademoiselle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce Rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, & dépendoit absolument de celles de ses parens. Mais la fortune qui sembloit l'avoir pris sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour sa Nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait desintéressé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose ; mais, comme

chacun trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquerent l'autorité du Duc d'*Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître avec assez de hauteur, qu'il n'étoit pas content. Il y avoit assurément quelque difference entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la soumission & les déferences; mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas, qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'*Ormond*, il y employa ses amis, & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit par ce démêlé tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle d'*Hamilton* pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné trois ou quatre cens Guinées la veille de son empriſonnement. Cette avanture lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain selon sa coutume; cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liber-

liberté. Le Chevalier DE GRAMMONT qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage ; & l'ayant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé : „ *Talbot*, lui „ dit il, si vous avez besoin de mes services ici „ pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. „ Vous savez que le vieux *Roussel* a laissé son Ne„ veu, pour solliciter ses intérêts auprès de Made„ moiselle d'*Hamilton*. Si vous voulez, je prendrai „ soin des vôtres. Adieu ; bon voyage. N'allez pas „ tomber malade par les chemins ; mais, si cela vous „ arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre tes„ tament. „ *Talbot* que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embrassant : mon cher Chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maîtresse, & vais vous envoyer votre argent.

Le Chevalier DE GRAMMONT étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après au sujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épousé la Fille de *Fax* Trésorier de la Maison du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son Beau-Fils au contraire étoit un petit hanneton ; grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne payoit pas de même. Son Beau-Pere qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en le redressant. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet qu'on trouvera laconique. Le voici.

Mylord,

Souvenez-vous du Comte DE GRAMMONT, *& n'oubliez pas le* Chevalier FAX.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait préſent de ſa Maîtreſſe. Son ſéjour en Irlande, ni le ſoin de ſes affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait; & s'il ſe trouva dégagé des fers de Mademoiſelle d'*Hamilton* à ſon retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour, cauſa le ſien. Diſons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine juſqu'à preſent, que pour faire mention de Mille *Stwart*, & de Mlle *de Warmeſtré*. Les autres étoient Mlle *Balantin*, Mlle *de la Garde*, & Mlle *Bardou*; toutes Filles d'Honneur, comme il plaiſoit à Dieu.

La Balantin n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'eſprit d'être coquette dans les formes, faiſoit tout de ſon mieux pour contenter le monde par ſa complaiſance. Mlle *de la Garde* & Mlle *Bardou*, toutes deux Françoiſes, avoient été placées par la Reine-Mere. La premiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ſes Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admiſe au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en conteſtât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit gueres être plus laide avec une auſſi jolie taille; mais en récompenſe ſa laideur étoit rehauſſée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On ſe ſervoit d'elle, pour danſer avec *Flamarin*; & quelquefois ſur la fin d'un bal, armée de caſtagnettes & d'effronterie, elle ſe mettoit

toit à danſer quelque Sarabande figurée qui faiſoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mlle *Stwart* ne ſervoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus ſur elle. Les autres défilerent preſque en même tems par différentes Avantures. Voici celle de Mlle *Warmeſtré*, dont on a dit quelque-choſe au ſujet du Chevalier. DE GRAMMONT.

Mylord *Taffe*, Fils aîné du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle: & la *Warmeſtré* non-ſeulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouſer à la premiere occaſion; & en attendant elle crut qu'il falloit le recevoir tout de ſon mieux. Il avoit fait confidence de ſes affaires au Duc *de Richemont*; Ils s'aimoient beaucoup; mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc *de Richemont* malgré ſa naiſſance ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le conſideroit encore moins que ne faiſoient les Courtiſans. Ce fut apparemment pour ſe mettre mieux dans ſon eſprit, qu'il s'aviſa de devenir amoureux de Mlle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui ſur leurs engagemens. Voici les meſures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à Mlle *Stwart*, que le Duc *de Richemont* mouroit d'amour pour elle; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouſer, dès qu'elle en auroit le loiſir.

Taffe n'eut point de commiſſion à donner pour Mlle *Warmeſtré* à la petite Ambaſſadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à le liberté de leur commerce; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la

nuit chez elle. Cela paroiſſoit difficile; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles qui pour toutes choſes au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, conſentit qu'on ſouperoit tant qu'on voudroit chez Mlle *Warmeſtré*, pourvû que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïſſoit pas le vin d'Eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſûr dans chacun de ces repas deux barils d'huitres, l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter; & dès qu'elle avoit pris ſa doſe de vin, elle prenoit congé de l'aſſemblée.

C'étoit à peu près du tems que Mr. le Chevalier DE GRAMMONT avoit jetté les yeux ſur elle, qu'on menoit ce petit train de vie dans ſa chambre. Dieu ſait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres proviſions de ſa libéralité, qui s'y conſommoient.

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint ſolliciter un procès à Londres. Il le gagna; mais il y penſa perdre l'eſprit.

C'étoit un Gentilhomme de campagne, veuf depuis ſix mois, & poſſeſſeur de quinze à ſeize mille livres de rente. Le pauvre homme qui n'avoit que faire à la Cour, y fût voir ſon Couſin *Killegrew* qui n'avoit que faire de ſa viſite. Il y vit Mlle *Warmeſtré*; & dès cette premiere vûë en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si-bien que n'ayant plus de repos, ni le jour, ni la nuit, il falut avoir recours aux remedes extrêmes; c'eſt-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver ſon Couſin *Killegrew*, lui conta ſa chance & le pria bien inſtamment de demander Mlle *Warmeſtré* en mariage de ſa part.

Kille-

Killegrew penſa tomber de ſon haut, en apprenant ſon deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourré dans la tête, pour en faire ſa Femme. Il fut quelque tems ſans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il ſe mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entrepriſe ſi téméraire. Il lui dit, qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce ſeroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que s'il conſentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en fraix de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais ſelon ſes caprices, qu'il n'avoit qu'à ſupputer enſuite combien lui dureroient ſes quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déja ſupputé tout cela; mais trouvant ſa raiſon moins preſſante que ſon amour, il demeura ferme dans ſa réſolution: & *Killegrew* cedant à ſes importunitez, fut offrir ſon Couſin pieds & poings liés à la victorieuſe *Warmeſtré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut ſa propoſition. La hauteur avec laquelle elle le refuſa, lui fit croire qu'elle étoit bien ſûre de ſon fait avec Mylord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pû trouver deux hommes d'humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa d'annoncer ce refus avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes, comme la nouvelle la plus ſalutaire qu'il put apprendre à ſon Couſin. Mais ſon Couſin ne ſe le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguiſoit la vérité, par les raiſons qu'il lui avoit déja expoſées; & n'oſent plus lui en parler, il prit la réſolution de la voir lui-meme. Il reveilla tout

son courage pour cette entreprise, & médita son compliment : mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avoit donné la reponse à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux Impottuns.

Il en fut plus affligé, qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son Cousin, regagna sa maison de campagne ; & croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'Inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux, c'est-à-dire, qu'il renonçoit aux plus cheres délices d'un Gentilhomme de campagne, la dédaigneuse *Warméstré*, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une avanture si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchainée : celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner de ces scandales, en demandoient justice. Mais la Gouvernante des Filles, à qui on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une audience de la Reine, pour en développer le mistere ; & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoya demander à Mylord *Taffe*, s'il reconnoissoit Mlle *Warmestré* pour sa Femme ? Il assura très-respectueusement, qu'il ne reconnoissoit, ni Mlle *Warmestré*, ni son enfant ; & qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse *Warmestré*, plus

plus indignée de cette réponſe, qu'affligée de la perte d'un tel Amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, réſolue de quitter le monde à la premiere occaſion.

Killegrew ſur le point de faire un voyage quand cette avanture arriva, crut qu'il ne ſeroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable Couſin, pour lui en faire part; & dès qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour, ou de ſes ſentimens, il lui en fit durement le recit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation, y furent employées, pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux *Tiridate* ſe laiſſa doucement mourir, au recit de la mort de *Mariamne*; mais le tendre Couſin de *Killegrew*, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraiſon.

„ Loué ſoit le Seigneur d'une petite diſgrace qui „ ſera peut-être le bonheur de ma vie! Que ſait-„ on, ſi la belle *Warmeſtré* ne voudra point de moi „ à preſent, & ſi je n'aurai pas le bonheur de „ paſſer mes jours avec une Femme que j'adore, „ & dont je puis eſperer des héritiers? Oui-dà, „ dit *Killegrew* plus confondu que l'autre n'auroit „ dû l'être, vous pouvez compter ſur l'un & l'au-„ tre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la „ main, dès qu'elle ſera relevée; & ce ſeroit une „ grande malice à elle qui en ſait faire, de vous „ laiſſer manquer d'enfans. Je vous conſeille de „ prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en „ attendant les autres. „

Ce qui fut dit, fut fait, nonobſtant la raillerie. Cet Amant fidele la rechercha, comme il eût pu faire la chaſte *Lucrece*, ou la belle *Hélene*. Sa paſſion ne fit qu'augmenter après l'avoir épouſée; & la généreuſe *Warmeſtré*, touchée d'abord de reconnoiſſance, la fut enfin d'inclination & ne

lui

lui donna pas un enfant dont il ne fût le Pere; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après, Mlle *Balantin* que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chassée. La desagréable *Bardou* la suivit de près; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa Sarabande, comme de son visage. Le Roi pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mlle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices, ni assez de vertus, pour être chassée de la Cour, ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle seroit devenue, si le Seigneur *Silvius*, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour Femme l'Infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglemens, ou pour leur laideur. Cependant celles qui les remplacerent, trouverent le moyen de les faire regretter, si on en excepte Mlle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une Déesse, & dont le visage fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude, qui lui donnoit la phisionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce qu'on en croyoit Cependant, comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroissoit neuve, le Roi que la belle *Stuart* ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mlle *Wels*, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut

pas

pas difficile. Elle étoit d'une famille Royale ; & comme son Pere avoit fidelement servi CHARLES I., elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre CHARLES II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit, qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit ; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée : & d'autres disoient, que Sa Majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc *de Boukingham* fit un couplet de chansons sur ce sujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels* qui veut dire Puits fait toute la pensée du couplet. En voici le sens.

Quand le Roi de ce Puits sentit l'horreur profonde,
PROGERS, *s'écria-t-il, que suis-je devenu?*
Ah! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mlle *Wels* avec cette espece d'Anagramme sur son nom, & ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles Compagnes. C'étoient Mesdemoiselles *Levisston*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusques à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Duchesse d'*York* fut presque renouvellée dans le même tems ; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beauté. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoient que ses

ſes premiers Filles d'honneur, & par quel hazard elles ſortirent de chez Son Alteſſe.

Outre Mlle *Blake*, & Mlle *Price*, dont on a déja parlé, la Chambre avoit été compoſée de Mlle *Bagatt* & de Mlle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake* qui n'avoit jamais véritablement ſu ce qui l'avoit brouillée avec le Marquis de *Briſacier*, s'en étoit priſe à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de ſa part, dans laquelle ſans l'avertir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de ſa blonderie & des ſes yeux marcaſſins. Elle s'imagina, que c'étoit quelque choſe de bien merveilleux, puiſqu'on y comparoit ſes regards; & voulant à quelque tems de-là ſavoir toute la vertu de l'expreſſion, elle damanda ce que vouloit dire marcaſſin. Il n'y a pas de ſangliers en Angleterre; & ceux à qui elle s'adreſſa, lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit ſoupçoné de ſa perfidie. *Briſacier* plus étonné de ſon changement, qu'elle n'étoit indignée de ſa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuſe qu'elle n'étoit fade, & la planta-là; mais le Chevalier *Tarbunroughs*, auſſi blond qu'elle, s'offrit au fort de ſon dépit, en fut écouté favorablement, & le ſort fit ce mariage pour voir ce que produiroit une union ſi blaſſarde.

Mlle *Price* avoit de l'eſprit; & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la rencherie quand l'occaſion s'en préſentoit, elle ne marchandoit ſeulement pas. Elle avoit de l'emportement dans ſa colere, auſſi-bien que dans ſa tendreſſe. Cela l'avoit expoſée à quelques inconvéniens. Elle avoit très-mal à-propos pris querelle avec une jeune créature, que Mylord *Rocheſter*

chester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La pauvre *Price* qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont son nom étoit le refrein, & sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour où on étoit avide des moindres choses qui venoient de Mylord *Rochester* ? Il ne lui fallut plus que la perte d'un Amant, & la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte *de Traversham*, succeda dans la charge de Lieutenant des Gardes du Corps de Son Altesse. Mlle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au desespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à Mlle *Price* ; mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse ; comptant bien, qu'elle étoit remplie de choses curieuses & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse & si soigneusement cachetée, la prit ; & l'ouverture s'en fit en présence de quelques Dames qui se trouverent alors dans son cabinet.

Tous

Tous les brimborions d'Amour qu'on peut imaginer, y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre, comment une seule personne y avoit pu fournir ; car sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, & mis en bracelets de tant de manieres, que c'étoit une merveille. Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premieres, tans les transports & langueurs y étoient naturellement représentés.

La Ducheſſe se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie ; car avec de pareils témoins elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'avanture fût supprimée : mais ; comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mlle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son Amant, ou de s'en consoler.

Mlle *Hubert* étoit d'un caractere aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa figure paroissoit singuliere daus un pays, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit de la taille, quelque-chose de fort déliberé dans l'air. Elle avoit beaucoup d'esprit, & son esprit étoit fort orné, sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre : mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du Beau-Sexe.

Mlle *Bagett* qui mérita la premiere ses soins & ses empressemens, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne foi : mais s'étant apperçue, que c'étoit trop peu de toute son Amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laissa cette conquête à la

la Niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honnorée, comme Madame sa Tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse; & on se mit en tête, que l'illustre *Hubert* qui paroissoit si tendre pour les Belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencerent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs; & ses Compagnes commencerent a la craindre sur la foi de ces chansons. La Gouvernante toute allarmée de ces bruits consulta Mylord *Rochester*, sur le péril où sa Niéce paroissoit exposée Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mlle *Hubert*; & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse pour ne pas traiter de visions ce qu'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mlle *Bagett* étoit la seule qui véritablement eut quelque air de sageſſe & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant quand il plaît. Il plaisoit béaucoup en Angleterre, parce qu'il étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord *Falmouth* jetta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n avoient été ceux de Mlle *Hubert*; & quelque tems après l'amour l'eleva, du poste de Fille d'Honneur de la Ducheſſe, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Ducheſſe d'*Yorck* pour former sa nouvelle Cour,

Cour, voulut voir toutes les jeunes perſonnes qui s'offrirent; & ſans égard aux recommandations ne choiſit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mlle *Jennings*, & Mlle *Temple*, étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choiſit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mlle *Jennings*, parée des premiers tréſors de la jeuneſſe, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon teint du fade qui d'ordinaire ſe mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite; mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le tour de ſon viſage étoit gracieux, & ſa gorge naiſſante étoit de même éclat que ſon tein. Pour achever en un mot, ſa figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la Déeſſe du Printems, telles que Meſſieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas juſte qu'une ſeule perſonne poſſedât tous les tréſors de la beauté, ſans aucuns défauts, il y auroit eu quelque-choſe à refaire à ſes bras & à ſes mains, pour les rendre dignes du reſte. Son nez n'étoit pas de la derniere délicateſſe, & ſes yeux faiſoient un peu grace, tandis que ſa bouche & le reſte de ſes appas portoient mille coups juſques au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'eſprit & de vivacité. Ses geſtes & tous ſes mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa converſation étoit ſéduiſante quand elle vouloit plaire; fine & délicate quand elle vouloit donner du ridicule; mais, comme ſon imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de

parler

parler avant que d'achever de penſer, ſes expreſſions ne ſignifioient pas toujours ce qu'elle vouloit; & ſes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choſes qu'elle penſoit.

Mlle *Temple*, à-peu près du même âge, étoit brune, en comparaiſon d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le tein frais, le ſourire agréable, & l'air ſpirituel. Voilà ce que c'étoit que ſon extérieur. Il ſeroit difficile de dire ce que c'étoit que le reſte: car elle étoit ſimple, glorieuſe, crédule, ſoupçonneuſe, coquette, ſage, fort ſuffiſante, fort ſotte.

Dès que ces nouveaux aſtres parurent à la Cour de la Ducheſſe chacun eut les yeux deſſus, & on forma des deſſeins ſur l'une & ſur l'autre, ſoit en bien, ſoit en mal Mlle *Jennings* ne fut pas longtems à ſe diſtinguer, & à ne laiſſer d'Adorateurs à ſes Compagnes, que ceux que l'eſpoir du ſuccès y attachoit. Son éclat ébloüiſſant attiroit, & les charmes de ſon eſprit engageoient

Le Duc d'*Yorck* s'étant perſuadé qu'elle étoit de ſon appanage, ſe mit en tête de faire valoir ſes prétentions, par le même droit que le Roi ſon Frere s'étoit approprié les faveurs de Mlle *Wits*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à ſe mettre à ſon ſervice, quoiqu'elle fût à celui de la Ducheſſe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards ſe promenoient toujours ailleurs, quand ceux de Son Alteſſe les cherchoient. Et ſi par hazard il en ſurprenoit quelqu'un, elle n'en rougiſſoit ſeulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occaſion de parler, & ce fut tant pis. Je ne ſais de quelle maniere il conta ſa chance; mais les diſcours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la ſageſſe & de la fierté. Ce qu'il

avoit

avoit à proposer, ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités, qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La premiere étoit: „ Qu'il falloit être „ jeune pour entrer agréablement à la Cour, & „ ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une „ glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblesses; „ & que dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible, pour ne disposer de son cœur „ qu'en donnant sa main. „

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition; & toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne vouloit point entendre raison? Il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les panchans devoient au moins tenir quelque-chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manieres, & qui cependant se mêloit d'avoir du solide quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffroit point le papier. Chaque jour quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient, ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement; & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vu entrer, les en visſent sortir, sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon

chon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours, que des charmes & de la sagesse de Mlle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre, qu'une jeune créature débarquant de la campagne droit à la Cour, en devînt si-tôt l'ornement pas ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouïr, ni les empressemens la séduire; elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrette morale de la prudence de sa Mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint-Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, & dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bien-tôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé: car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Jennings* étoient louables & biens raisonnées; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majesté du Prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mlle *Stwart* n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'allarme la prit de bonne heure; elle pria Sa Majesté de vouloit bien laisser au Duc son Frere le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa Belle-Sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui pa-

roiſſoient pas deſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit; & Mlle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle eſtime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne ſai combien de libertés, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue, mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment ſa Compagne débuta.

Quoique la figure de Mlle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mlle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes très capables de lui en donner, ſi ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Mylord *Rochester*, & Mlle *Hubert*. Le premier commença par la gâter, en lui faiſant part de ſes productions comme à la perſonne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'aviſa de la flater ſur les charmes de ſa perſonne. Il lui diſoit bien, que ſi les Ciel l'avoit fait d'humeur à ſe perdre par la beauté, il ne lui auroit pas été poſſible de ſe ſauver auprès d'elle; mais que n'étant, Dieu merci! touché que de l'eſprit, il avoit le bonheur de jouïr du plus agréable entretien du monde ſans que cela pût tirer à la moindre conſéquence. C'étoit après un aveu ſi ſincere qu'il lui préſentoit des Vers, ou quelque Chanſon nouvelle; & c'étoit-là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque-choſe à Mlle *Temple*, étoit mis à deux genoux devant ſes appas, pour en faire amende honorable. De telles inſinuations tournoient ſa petite tête que c'étoit une pitié.

La Ducheſſe s'en apperçut; & connoiſſant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* ſe précipitoit ſans le ſavoir. Mais, comme il n'eſt pas moins dan-

gereux

gereux d'interdire un commerce où on n'avoit pas songé qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mlle *Hubert* fut chargée de mettre ordre le plus discrettement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, & se flata d'y réussir.

Elle avoit déja fait toutes les avances, pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple* moins en garde contre elle que contre *Rochester*, y répondit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mlle *Hubert* avoit l'intendance du cabinet des bains de la Duchesse. Son appartement étoit tout contre ; & dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de Mlle *Temple*, & il convenoit au goût de Mlle *Hubert*, laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, *Temple* au retour d'une de ces galantes promenades débarqua chez Mlle *Hubert* pour se remettre de la fatigue, aux dépens des confitures qui l'y attendoient; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est à-dire, de se deshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. „ Je vous l'allois proposer, dit la *Hubert*. Ce n'est pas que vous ne „ soyez jolie comme un Ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement & à son aise. Vous ne sauriez croire, „ ma chere *Temple*, poursuivit-elle en l'embras-

„ ſant, combien vous m'obligerez d'en uſer ainſi; mais ſur-tout ce goût pour la propreté „ me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choſes, de cette „ petite folle de *Jennings*. Avez-vous pris garde „ comme tous nos benêts de la Cour l'admirent „ pour quelque éclat qui n'eſt peut être pas tout „ à elle, & pour des étourderies qui ne ſont „ d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des „ traits d'eſprit. Je ne lui ai pas aſſez parlé, „ pour en démêler la gentilleſſe; mais, s'il n'eſt „ pas mieux tourné que ſes pieds, ce n'eſt pas „ grand-choſe. On m'en a conté de belles de „ ſon peu de propreté. Il n'y a point de chat „ qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne „ ſe laver pour ſoi-même, & ne décraſſer que ce „ qu'il faut néceſſairement qu'on montre, c'eſt-„ à dire, la gorge & les mains?

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures; & l'officieuſe *Hubert* pour ne pas perdre de tems la deshabilloit en attendant ſa femme de-chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une perſonne conſtituée depuis quelque tems en dignité comme Mlle *Hubert*; mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mlle *Temple* deshabillée: „ Paſſons, „ lui dit la *Hubert*, dans le cabinet des bains; „ nous pourrons y cauſer un moment, ſans crain-„ dre que quelque ſotte viſite nous vienne lan-„ terner. „ Elle y conſentit, & s'étant toutes deux miſes ſur un lit de repos: „ Vous êtes „ trop jeune, ma chere *Temple*, lui dit-elle, pour „ connoître la malignité du caractere des hommes „ en général, & trop neuve encore en ce Pays-ci „ pour avoir pu démêler celui de ſes habitans. Je „ vais vous donner une idée de ces Meſſieurs,

„ du

„ du mieux qu'il me sera possible, sans offenser „ personne; car je n'aime point la médisance.

„ Premierement, il faut que vous comptiez, „ que tous les hommes de la Cour manquent de „ probité, de bon-sens, de jugement, d'esprit, „ ou de sincerité, c'est-à-dire, que celui qui par „ hazard aura quelques-unes de ces qualités, à „ coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans „ les équipages, la fureur du jeu, la bonne opi- „ nion de leur mérite, & le mépris pour celui „ des autres, sont leurs entêtemens.

„ L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de „ toutes leurs actions. Ceux qui suivent le pre- „ mier, vendroient Dieu le Pere, comme *Judas* „ vendit son Maître, & pour moins d'argent. Je „ vous citerois de beaux exemples, si j'en avois „ le tems. Pour les Sectateurs des voluptés, ou „ soi-disans tels, car ils ne sont pas tous si mé- „ chans qu'ils affectent de le paroître, ces Mes- „ sieurs ne respectent, ni promesses, ni sermens, „ ni foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le Ciel, ni la „ Terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regar- „ dent les Filles d'honneur, que comme des amu- „ semens qu'on place exprès à la Cour, pour les „ empêcher de s'y ennuyer; & plus on a de mé- „ rite, plus on est exposé à leurs impertinences „ dès qu'on les écoute, & à leurs calomnies dès „ qu'on ne les écoute pas. Pour les Epouseurs, „ ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'ar- „ gent ou le caprice ne s'en mêlent, on auroit „ beau se flater d'être pourvûe; la sagesse & les „ appas y sont également inutiles. Madame *de* „ *Falmouth* est l'unique exemple d'une Fille d'hon- „ neur bien mariée sans dot; & demandez au pau- „ vre imbécille d'Epoux, pour quelle raison il l'a „ prise? Je suis persuadée, qu'il n'en sait aucune, „ si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes & rou- „ ges, & le pied plat. Pour la blonde *Yarborough*

„ qui paroiſſoit ſi fiere de ſon établiſſement, elle
„ eſt Femme, pour tout compter, d'un grand Flan-
„ drin qui la ſemaine d'après ſon mariage lui fit
„ prendre congé de la Ville pour jamais, en
„ vertu de cinq ou ſix mille livres de rente qu'il
„ poſſede ſur les confins de Cornouaille. Hélas!
„ la pauvre *Blake*, je la vis partir, il y a bien un
„ an, tirée à quatre chevaux ſi maigres, que je ne
„ crois pas qu'elle ſoit encore à moitié chemin de
„ ſon petit Château. Que voulez-vous, toutes les
„ filles ont la folie de ſe vouloir marier; & dès
„ qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient
„ qu'il n'y a qu'à ſe montrer à la Cour, pour choi-
„ ſir leurs Epoux. Mais, quand cela ſeroit, c'eſt la
„ plus ſotte condition du monde, pour une per-
„ ſonne qui a des ſentimens. Croyez-moi, ma
„ chere *Temple*, c'eſt ſi peu de choſe que les plai-
„ ſirs du mariage au prix de ſes inconvéniens que
„ je ne ſai comment on peut s'y réſoudre. Fuyez
„ donc un ſi fâcheux engagement, au lieu de le ſou-
„ haiter. La jalouſie, jadis inconnue dans ces in-
„ nocens climats-ci, devient à la mode. Vous en
„ ſavez des exemples. De quelque brillante ap-
„ parence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas
„ de votre Eſclave en faire votre Tyran; maîtreſſe de
„ votre liberté, vous la ſerez toujours des autres.
„ Je vais vous donner des preuves aſſez récentes de
„ la perfidie des hommes pour notre ſexe, & de
„ l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs atten-
„ tats contre notre innocence. Le Comte d'*Ox-*
„ *ford* devint amoureux d'une Comédienne de la
„ troupe du Duc, belle, gracieuſe, & qui jouoit
„ dans la perfection. Le rôle de *Roxelane* dans
„ une piece nouvelle l'avoit miſe en vogue, & le
„ nom lui en étoit reſté. Cette créature, pleine
„ de vertu, de ſageſſe, ou ſi vous voulez, d'ob-
„ ſtination, refuſa fierement les offres de ſervice
„ & les préſens du Comte d'*Oxford*. Cette réſiſ-

„ tance

„ tance irrita sa passion. Il eut recours aux invec-
„ tives, & même aux charmes ; le tout en vain.
„ Il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit
„ pas grand-chose pour lui ; mais sa passion de-
„ vint si violente, qu'il ne jouoit ni ne fumoit
„ plus. Dans cette extrémité l'Amour eut recours
„ à l'Hymen. Le Comte d'*Oxford*, premier Pair
„ du Royaume, a bonne mine, comme vous voyez.
„ Il est de l'Ordre de la Jarretiere qui releve un
„ air assez noble qu'il a naturellement. Enfin, à
„ le voir on diroit que c'est quelque chose ; mais
„ à l'entendre on voit bien que ce n'est rien.
„ Cet Amant passionné lui fit présenter une belle
„ promesse de mariage, autentiquement signée de
„ sa main. Elle ne voulut point tâter de cet ex-
„ pédient ; mais elle crut qu'elle ne risquoit rien,
„ lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un Mi-
„ nistre & d'un témoin. Une autre Comédienne de
„ ses amies signa le contrat, comme témoin pour
„ elle. Le mariage fut fait & parfait de cette sor-
„ te. Vous croyez peut-être que la nouvelle Com-
„ tesse n'avoit plus qu'à se faire présenter à la
„ Cour, y prendre son rang, & arborer les armes
„ d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en fut ques-
„ tion, on trouva qu'elle n'étoit point mariée ;
„ c'est-à-dire, on trouva que le prétendu Minis-
„ tre étoit un Trompette de Mylord, & le té-
„ moin son Timbalier. Cet Ecclésiastique & ce
„ témoin ne parurent plus après la cérémonie ;
„ & on soutint à l'autre témoin, que la Sulta-
„ ne *Roxelane* avoit apparemment cru se marier
„ réellement dans quelque rôle de Comédie. La
„ pauvre créature eut beau prendre à parti les
„ Loix & la Religion violées, aussi bien qu'elle,
„ par cette supercherie. Elle eut beau se jetter
„ aux pieds du Roi, pour en demander justice,
„ elle n'eut qu'à se relever ; trop heureuse d'avoir
„ une pension de mille écus pour douaire, & de

„ reprendre le nom de *Roxelane*, au lieu de celui d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'étoit „ qu'une Comédienne; que tous les hommes n'ont „ pas les mêmes sentimens; & qu'on peut au „ moins les écouter, quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous. Mais ne vous y fiez pas, quoique „ vous soyez à même; car je sai que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle „ où on est pour la *Jennings*. Le beau *Sidney* „ vous lorgne; Mylord *Rochester* se plaît à vous „ entretenir; & le très-sérieux Chevalier *Littleton* „ sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de „ vos attraits.

„ Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les panchans d'une „ personne de votre âge: mais, quand cette figure seroit accompagnée de quelque chose, „ comme elle ne l'est pas, & qu'il songeroit aussi sérieusement à vous, qu'il veut vous le persuader & que vous le méritez; je ne vous conseillerois pas de songer à lui, pour des raisons „ qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

„ Le Chevalier *Littleton* y va sans doute de „ bonne foi, puisqu'il paroit honteux de l'état „ où vous l'avez mis: & je crois, que s'il pouvoit tant faire, que d'oublier les chimeres dont „ il a l'imagination remplie sur ce qu'on appelle vulgairement *être Cocu*, le bon-homme vous „ épouseroit; & vous iriez représenter dans son petit Gouvernement, où vous passeriez gaiement „ vos jours, à tenir les comptes du ménage, & à racommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir un Caton pour Epoux, dont les discours „ sont pleins de censures, & les censures remplies „ de travers?

„ Mylord *Rochester* est sans contredit l'homme „ d'An-

„ d'Angleterre qui a le plus d'esprit & le moins
„ d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre
„ sexe ; mais il l'est au point qu'il n'y a pas de
„ femme qui l'écoute trois fois, qui n'en soit pour
„ sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne
„ lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il
„ la possede dans ses Ecrits, s'il n'en peut avoir
„ autre chose ; & dans le siecle où nous vivons,
„ l'un vaut l'autre à l'égard du Public. Cepen-
„ dant rien n'est si dangereux que les insinuations
„ avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre
„ dans vos goûts, dans tous vos sentimens ; & tan-
„ dis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense,
„ il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en
„ vais parier, que de la maniere qu'il vous a par-
„ lé, vous l'avez cru le plus honnête-homme du
„ monde, & le plus sincere. Je ne saurois com-
„ prendre ce qu'il vous veut, dans les soins qu'il
„ affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous
„ ne soyez faite de maniere à mériter tous les em-
„ pressemens du monde : mais, quand il vous au-
„ roit tourné la tête, il ne sauroit que faire de
„ la plus jolie créature de la Cour ; car il y a
„ long-tems que ses débauches y ont mis ordre, a-
„ vec le secours & les faveurs de toutes les Cou-
„ reuses de la Ville. Voyez donc, ma chere *Tem-*
„ *ple*, ce que c'est que cette habitude effroyable
„ de malignité qui le possede, à la ruine & à la
„ confusion de l'innocence. Un scélerat qui n'a
„ des soins & des empressemens pour Mlle *Temple*,
„ que pour donner plus de vraisemblance aux ca-
„ lomnies dont il la déchire. Vous me regardez
„ avec étonnement, & semblez douter de la vé-
„ rité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas
„ que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant
„ un papier de sa poche, voyez les Vers qu'il a
„ faits à votre louange, tandis qu'il endort votre

„ crédulité, par des discours flateurs & de feints
„ respects. „

En disant cela, la perfide *Hubert* lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que *Rochester* avoit faits contre les Filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglans, & par l'anatomie la plus hideuse de sa personne, qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle; & dans le premier mouvement de sa colere n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poëte:
„ Ah! pour celui-là, ma chere *Hubert*, je n'y
„ puis plus tenir. Je ne me pique point d'être
„ aussi belle qu'une autre; mais pour les défauts
„ dont parle ce Coquin-là, ma chere *Hubert*, j'o-
„ se dire que personne n'en est plus éloignée.
„ Nous sommes seules, & j'aurois presque envie
„ de vous en convaincre. „ La complaisante *Hubert* le voulut bien. Mais, quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui refutoit la chanson de *Rochester*, la *Temple* pensa se desesperer de rage & d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux; & ne trouvant point d'expression capable de remplir son dépit & la violence de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eus-

eussent lieu. Mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir, que le mépris & le serieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions, qu'un éclaircissement ; que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mlle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveller ses premiers Panégyriques pour elle. Mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la Niece de la Gouvernante. Cette Niece avoit la mémoire du monde la plus fidele ; & comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE X.

LA conversation dont on vient de parler, n'avoit eu des charmes que pour Mlle *Hubert*, & si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que *Sidney* songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert* qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec Mylord *Rochester*. On ne lui demanda que trois jours

d'épreuve, après lesquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit de savoir. *Temple* assura qu'elle ne regardoit plus *Rochester* que comme un monstre de perfidie, & jura ses grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, Miss *Sara* sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avoit pensé transir de froid, sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme-de-chambre de Mlle *Hubert* de se pouvoir un peu décrasser à l'insû de sa Maîtresse: & l'autre y ayant consenti, je ne sai comme elles avoient fait, pour remplir d'eau froide une des cuves; & la petite *Sara* ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine qui se tiroient par dedans, ôtoient la vûe de ceux qui se baignoient. La femme-de-chambre de Mlle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, & d'en ôter la clef, avant l'arrivée de sa Maîtresse & de Mlle *Temple*.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, & Miss *Sara* malgré ses allarmes avoit entendu toute la conversation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la Belle ne s'étoit donnée tant de peine que pour recevoir plus proprement Mylord *Rochester*, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresole; & *Rochester* n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert*, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature; mais, quoiqu'il comprit bien que l'amour & la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna

donna pas pour cela. La petite *Sara* voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à Mlle *Temple*, comme *Hubert* avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. „ En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque „ cette sincere personne l'a dit? Mais vous voyez „ aussi que je n'en pourrois profiter, quand la „ *Temple* le voudroit bien, puisque mes débau- „ ches & les Coureuses de la Ville y ont mis bon „ ordre. "

La Niece de la Gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Mylord *Rochester* voulut aller dès ce même soir chez la Duchesse, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant, après le beau portrait que Mlle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dedain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fut mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chantér, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontroient, la croyoient peut-être faite comme *Rochester* l'avoit dépeinte. Cependant *Hubert* qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque-chose; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur, ou de ses regards: „ Bon, disoit-elle, on „ sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, „ tout autrement faite que les autres; que ce qui „ reluit, n'est pas or; & que si j'ai quelque peu de „ louange à recevoir dans les compagnies, le reste „ est une misere. "

La *Hubert* avoit beau la pousser, elle alloit tou-

jours son train, & ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lorsque Mylord *Rochester* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit en suite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusques au coude, & après avoir trois fois ouvert & refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; & dès qu'il eut commencé, la Belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rochester* n'en fit que sourire; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle: „ Mademoiselle, lui dit-il, „ rien n'est si glorieux que de briller comme vous „ faites, après une aussi fatigante journée. Soute„ nir une promenade à cheval trois bonnes heu„ res durant, & Mademoiselle *Hubert* au retour, „ sans en paroître abatue; voilà ce qui s'appelle „ un tempérament. "

Mademoiselle *Temple* avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colere si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil, quand elle les tourna sur lui. *Hubert* la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; & remettant pour une autre fois les remercimens qu'il devoit à Mademoiselle *Hubert*; il se retira tout doucement. *Hubert* qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire; mais *Temple*, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre, sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiere occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée; quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Roches-

Rochester avoit un espion fidele auprès de ces Belles. C'étoit la petite Miss *Sara*, racommodée par son conseil & le consentement de sa Tante, avec Mlle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il fut par cet espion, que la femme-de-chambre de la *Hubert*, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service; qu'elle en avoit pris une autre qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de Mlle *Temple*. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; & quelques jours après elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle, que Mlle *Hubert* & sa nouvelle Favorite devoient se promener à neuf heures du soir dans le Mail du Parc; qu'elles devoient changer d'habit l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta, que Mlle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du tour que Mlle *Hubert* avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, & l'obtint; & l'ayant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre, & du rôle qui le regardoit dans cette avanture, ils se rendirent dans l'allée du Mail.

Bien-tôt y parurent nos Nymphes en mascarade. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs visages qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loups. Il n'y avoit que peu de monde au Parc; & d'aussi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide *Rochester* sous la figure d'une autre, quand *Hubert* l'arrêtant: „ Où courez-vous „ donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'at-

„ taquer

„ taquer de converſation ces deux Diables, pour „ vous expoſer à toutes les impertinences qu'ils „ ſont capables de vous dire ? „ Ces remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'avanture; & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rochester* choiſit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie; mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de ſa répugnance; & faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes habits: „ Eh! „ Mlle *Hubert*, lui dit-il, ne tournez point tant la „ tête devers eux. Je ne ſai par quel hazard vous „ êtes toutes deux ici; mais je ſai bien que c'eſt „ fort à propos pour vous, ayant quelques petits „ avis à vous donner, comme votre ſerviteur & „ votre ami. „

Ce début donna de la curioſité pour le reſte, & Mlle *Temple* parut plus diſpoſée à l'écouter. *Killegrew* voyant que les autres s'étoient inſenſiblement éloignés: „ Au nom de Dieu, dit-il, de „ quoi vous aviſez-vous de vous déchaîner contre Mylord *Rochester*, que vous connoiſſez pour „ le plus honnête-homme de la Cour, & que vous „ donnez cependant pour le plus grand ſcélerat à „ la perſonne qu'il eſtime & qu'il honore le plus? „ Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il ſa„ voit que vous avez fait accroire à Mlle *Temple*, „ que c'eſt ſur elle qu'il a fait certains couplets de „ Chanſon, faits, comme vous ſavez auſſi-bien que „ moi, contre la groſſe *Price*, plus d'un an avant „ qu'il fût queſtion de la belle *Temple*? Ne ſoyez „ point ſurpriſe que j'en ſache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié. Votre paſſion & vos deſirs pour la jeune *Temple* ne ſont plus ignorés

„ que

„ que d'elle ; car, de quelque maniere que vous
„ ayez surpris son innocence, on lui rend assez de
„ justice, pour croire qu'elle vous traiteroit com-
„ me a fait Madame *de Falmouth*, si la pauvre fil-
„ le savoit ce que vous lui voulez. Je vous con-
„ seille donc de ne point pousser les choses plus
„ loin auprès d'une personne trop sage pour vous
„ le permettre. Je vous conseille encore de re-
„ prendre votre femme-de-chambre, pour sup-
„ primer le scandale de ses discours. Elle dit par-
„ tout qu'elle est grosse, vous impute le fait, &
„ vous accuse de la derniere ingratitude sur de
„ simples soupçons. Vous voyez bien, que je n'in-
„ vente point ces sortes de choses ; mais, afin que
„ vous ne doutiez point que ce ne soit de sa pro-
„ pre bouche que je les tiens, elle m'a parlé de
„ votre conversation dans le cabinet des bains ;
„ des portraits que vous y aviez fait de tous les
„ hommes de la Cour ; de la malice artificieuse
„ dont vous aviez donné les couplets si peu con-
„ venables à la fille d'Angleterre la mieux faite ;
„ de quelle maniere la pauvre *Temple* avoit donné
„ dans le panneau que vous lui tendiez, pour jus-
„ tifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir
„ de plus dangereux pour vous dans ce long en-
„ tretien, c'est d'avoir révelé certains secrets que
„ la Duchesse ne vous a pas apparemment confiés
„ pour en faire part à ses Filles d'honneur. Son-
„ gez y bien, & ne négligez pas de faire quelque
„ réparation au Chevalier *Littleton*, pour le ridi-
„ cule que vous avez pris la peine de lui donner.
„ Je ne sai si c'est de votre femme-de-chambre
„ qu'il le tient ; mais je sai bien qu'il a juré de
„ s'en venger, & qu'il est homme à tenir sa paro-
„ le ; car, afin que vous ne vous trompiez pas à
„ cette mine de Stoïcien, & cette gravité de Ju-
„ risconsulte, je veux bien vous apprendre, que
„ c'est le plus emporté de tous les hommes. Com-
„ ment !

„ ment! ce ſont des choſes horribles, que ces in-
„ vectives. Il dit que c'eſt bien à faire à une Co-
„ quine comme vous à dénigrer les honnêtes gens
„ par jalouſie ; qu'il s'en plaindra, ſi vous conti-
„ nuez; que ſi Son Alteſſe ne lui fait pas juſtice,
„ il ſe la fera lui-même, & vous donnera de ſon
„ épée dans le ventre, quand ce ſeroit entre les
„ bras de Mlle *Temple*; & qu'il eſt bien ſcandaleux,
„ que toutes les Filles d'honneur paſſent par vos
„ mains, avant que de pouvoir ſe reconnoître.

„ Voilà, Mademoiſelle, ce que j'ai cru devoir
„ vous apprendre. Vous ſavez mieux que moi, ſi
„ ce que je viens de vous dire, eſt véritable; &
„ c'eſt à vous à voir quel uſage il vous plaira fai-
„ re de mes avis. Mais ſi j'étois à votre place,
„ je ferois la paix de Mylord *Rocheſter* auprès de
„ Mlle *Temple*. Encore une fois, qu'il ne ſache
„ pas que vous ayez abuſé de l'innocence de cette
„ fille, pour noircir la ſienne. N'en éloignez
„ plus un homme qui l'aime tendrement, & qui,
„ de la probité dont il eſt, ſe ſeroit bien gardé
„ de jetter les yeux ſur elle, s'il n'avoit eu deſſein
„ de l'épouſer. „

Mlle *Temple* avoit exactement tenu ſa parole pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre: choſes incroyables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue. Mais, dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna Saint-James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire; & s'étant enfermée dans ſa cham-

chambre, la premiere chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de Mlle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du Beau-Sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eu auprès d'elle une créature, dont la femme-de chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mlle *Hubert* d'un autre côté qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre depuis cette conversation des airs si surprenans; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme-de-chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, & voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge, & l'embrassa. La *Temple* se trouva entre ses bras avant que de l'avoir apperçue; & tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire, s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un Satire, avec des empressemens encore plus odieux; & se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appellant le Ciel & la Terre à son secours.

Les premieres qui vinrent à cette allarme, furent la Gouvernante & sa Niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemise, toute effarée, & repoussoit Mlle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scene, elle se mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante; lui demanda

manda si c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit des Filles d'honneur; si elle n'avoit point de honte de venir juſques dans leur appartement, à l'heure indûe qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit *Temple* dans ſes erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, ſans pouvoir faire entendre raiſon à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain, Miſſ. *Sara* ne manqua pas de conter cette avanture à ſon Amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient allarmé l'appartement des Filles, & comme elle & ſa Tante accourant à ſon ſecours avoient penſé ſurprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après l'avanture avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faiſoit foi, contant par-tout comme la pudeur de Mlle *Temple* l'avoit échappé belle, & que Miſſ *Sara* ſa niece n'avoit conſervé ſon honneur, que parce que les bons avis de Myloré *Rocheſter* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une perſonne ſi dangereuſe. *Temple* ſut dans la ſuite, que les couplets qui l'avoient ſi fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en aſſuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* ſur cette ſupercherie. Tant de refroidiſſement après tant de familiarités fit croire à bien des gens, que l'avanture n'étoit pas tout à fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville; mais la Ducheſſe la ſoutint, comme elle avoit déja fait; traita l'hiſtoire d'un bout à l'autre de chimere, ou de calomnie; gronda *Temple* de ſon impertinente crédulité; chaſſa la Gouvernante avec la Niece, pour les impoſtures dont elles ſoutenoient

cette

cette fable; & fit quantité d'injustices, pour rétablir l'honneur d'*Hubert*, sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mlle *Temple* qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de Mylord *Rochester*, & qui sur la parole de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit; mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit gueres manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les Ministres, les Maîtresses, & souvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la premiere de ses disgraces eût été la derniere.

Ce fut donc dans le tems que *Temple* le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mlle *Hubert* leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troisiéme fois. Il partit sans avoir vû *Temple*, mena la Gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa Niece se trouvoit pour le Théatre; mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec Madame sa Tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans

la

la Troupe du Roi l'hiver d'après ; & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mlle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au Chevalier DE GRAMMONT en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât son attention. Mlle *Bointon* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau tein & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La premiere fois que *Talbot* jetta les yeux sur elle, une de ces foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir ; & depuis cet accident il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, & selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa Femme ; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle la fut après, si les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fussent opposés.

Je ne sai par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant

tant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, & sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque-chose d'assez rare de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guerre à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance; & Mlle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se hâter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manieres. La faveur du Duc qui le distinguoit allez, relevoit tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son Maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & regles qu'elle s'étoit proposée de suivre en fait d'Amans. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses panchans entierement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; & Mlle *Jennings* voyant que la Ducheſſe approuvoit les desseins de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accompliſſement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il

ne

ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de Mlle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire ; & s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise au sortir de chez la Duchesse sous la protection de Madame de *Castelmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, & la sienne avoit un fonds de gaieté qui réjouissoit par-tout. Elle avoit fait connoissance avec *Jennings* avant *Talbot*. Comme elle savoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mlle *Jennings*, & les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée ; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde, fût avantageuse à celle de sa Maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de Tuteur plutôt que sur celui d'Amant, il s'ingera de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête ; & comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de *Price* que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire. „ Qu'il se mêlât de ses affaires, & que „ s'il

„ s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner „ des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à pren- „ dre la peine d'y retourner. „ Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'Amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenerent pas; & la petite mutine boudoit encore, lorsque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la *Castelmaine*; & plus de deux que le Roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son Oncle s'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres: car, quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de *Castelmaine*, il ne trouva pas bon, qu'une Princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la Belle sur ce sujet; mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conseillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* (*) pour quelque-chose, que de mettre son argent à *Germain* pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la Maîtresse du premier, que pour la très-humble servante de l'autre, la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit: „ Que „ c'é-

(*) Danseur de Corde.

„ c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de „ tels reproches à la femme d'Angleterre qui les „ méritoit le moins ; qu'il ne cessoit de lui faire „ de ces querelles injustes, depuis que la bassesse „ de ses panchans s'étoit déclarée ; qu'il ne fal- „ loit pour un goût comme le sien, que des oi- „ sons bridés, tels que la *Stwart*, la *Wels*, & „ cette petite gueuse de Comédienne, qu'il leur „ avoit depuis quelque tems associée.„ Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages. Ensuite de quoi, reprenant le rôle de *Médée*, la scène se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade, & son Palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui toute belle qu'elle fût, ressembloit bien moins à *Médée* qu'à ses dragons, quand elle étoit dans ses transports?

Le bon Prince aimoit la paix ; & comme il ne se commettoit gueres à ces occasions, qu'il ne lui en coutât quelque-chose pour l'avoir, il falut faire de grands fraix pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier DE GRAMMONT, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent représentés de part & d'autre ; & ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils accepterent : savoir,

„ Que Madame de *Castelmaine* abandonneroit *Ger-* „ *main* ; que pour preuve de sa disgrace, elle con- „ sentiroit qu'on l'envoyât faire un tour à la cam- „ pagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au su- „ jet de la *Wels*, ni de vacarmes sur celui de la „ *Stwart*, sans que le Roi fût tenu de rien chan- „ ger en sa conduite pour elle ; que moyennant „ ces condescendances, il lui donneroit incessam- „ ment le titre de Duchesse, avec tous ses hon-

„ neurs,

„ neurs, tous ses privileges, & une augmen-
„ ration d'appointement pour en soutenir la di-
„ gnité. „

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'Etat) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec Madame de *Castelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de Duchesse de *Cleveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours, & le Chevalier DE GRAMMONT en ayant obtenu la permission du Roi, l'avoit portée au bon homme *Saint Albans*. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son Neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux Beautés de Londres, & les faire crier contre l'injustice du siecle & la tyrannie du Prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit Philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de Mlle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colere; & quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot* raisonnablement amoureux étoit brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec Mlle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en amour. La *Price* en lui contant les avantures de Madame de *Cleveland*, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse

Universitas BIBLIOTHECA

dont la renommée vouloit que ce Héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché, qu'elle n'eût la derniere curiosité de voir un homme dont la personne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du Beau-Sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence : & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vû de si parfait ; & cédant à sa destinée, la Belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa vanité. *Talbot* qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie : mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouïssoit tranquillement du plaisir de voir les panchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La Duchesse qui l'avoit prise sous sa protection, depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc, sonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la Cour, qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la con-

BIBLIOTHEQUE

conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des Maris, & le fléau des Amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établissement heureux & prochain ; mais il faut toujours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas coutume de laisser si longtems Mylord *Rochester* en exil. Il s'en ennuya; & trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la politesse à la vérité ne regne pas tant qu'à la Cour, mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance, regnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement n'étoit que de se faire initier aux misteres de ces habitans fortunés, c'est-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisir, & suivant les occasions à ceux de Mesdames leurs Epouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens Echevins, & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très-magnifiques Moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les assemblées; & tandis qu'il déclamoit avec les Maris contre les fautes & les foiblesses du Gouvernement, il aidoit à leurs Femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à se révolter contre les Maitresses du Roi. Il disoit avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre Peuple, que ce maudit usage étoit introduit; que les Beautés de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville; & que cependant un honnête Mari trouvoit dans

leur quartier, que c'étoit bien assez d'une Femme. Ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déja tombé sur *White-Hall*, vû qu'on y souffroit des garnemens, comme *Rochester*, *Killegrew*, & *Sidney*, qui soutenoient que tous les Maris de Londres étoient cocus, & leurs Femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher & si desiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins, & de l'empressement des Marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut-là, que changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets, portant: „ Qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un „ Médecin Allemand, farci de secrets merveilleux „ & de remedes infaillibles. „ Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'Astrologie. La vertu des remedes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premieres pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bien-tôt répandue jusqu'à l'autre bout de la Ville, bien-tôt arriverent les soubrettes de Cour, & les femmes de-chambre de qualité, qui sur les merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs Maîtresses.

Parmi les Ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables & de si remplis de feu, que ceux de Mylord *Rochester*; & de tous ses Ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertissant

est

eſt un détail de toutes les fortunes & des differentes Avantures qui lui paſſerent par les mains, pendant qu'il profeſſoit la Médecine & l'Aſtrologie dans les Fauxbourgs de Londres.

La belle *Jennings* penſa bien être placée dans ce Recueil; mais l'avanture qui la ſauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la ſuite le deſſein qu'elle avoit eu de rendre viſite au diſeur de bonne avanture.

Les premieres femmes-de-chambre qui l'avoient conſulté, n'étoient autres que celles des Filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de queſtions à faire, & quelques doutes à propoſer, tant ſur leur compte que ſur celui de leurs Maîtreſſes. Elles eurent beau ſe déguiſer, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price* & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaſſée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mlle *Temple* jura, qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite verole, & ſa Maîtreſſe l'autre dans deux mois au plus tard, ſi ſadite Maîtreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La ſoubrette de la *Price* aſſura, que ſans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au ſervice de quelque bonne perſonne, qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque choſe de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé, ou diverti leurs Maîtreſſes; n'aiant pas manqué ſelon la couyume d'ajouter à la vérité, pour rendre la choſe plus merveilleuſe.

Price en entretenoit un jour ſa nouvelle amie, & le Diable tenta ſur le champ ſa nouvelle amie d'aller en perſonne voir ce que c'étoit que ce nou-

veau Magicien. L'entrepriſe étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings* qui croyoit qu'on pouvoit ſe moquer des apparences, pourvû qu'on fût innocente dans le fonds. *Price* étoit la complaiſance-même ; & cette belle réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiſer, à cauſe de ſon éclat extrême & de quelque choſe de ſingulier dans ſon air & ſes manieres. Cependant après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginerent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux Comédies & dans les Promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La *Price* ſe traveſtit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnerent à la fortune, ſans autre eſcorte que celle du caprice & de l'indiſcrétion.

La Ducheſſe étoit à la Comédie avec ſa Sœur. Mlle *Jennings* s'en étoit diſpenſée ſur une feinte indiſpoſition. Elle nageoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur avanture ; car elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le Parc, & pris leur fiacre à la porte de *White-Hall* ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price* ayant bien auguré de l'iſſue de leur entrepriſe par un début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa Compagne ce qu'elles alloient faire chez le Sorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mlle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curioſité plutôt qu'autre choſe qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant réſolue de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel hazard un homme amoureux d'une jeune perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer, puiſque cela devoit être aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La

Price

Price lui dit en riant que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déja dit quelque chose dans le journal des actions de Madame de *Cleveland*.

A cet endroit de la conversation, elles se trouverent assez près de la Comédie. La *Price* après un moment de réflexions lui dit que, puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la Salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute sa Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payerent leur fiacre, & se coulant le long d'une infinité de carosses, elles gagnerent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le second qui débarqua. La belle *Jennings* un peu rassurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la *Price* plus faite au langage lui disoit d'acheter ses belles oranges. „ Pas pour le pré„ sent, dit-il, en les regardant avec attention; „ mais, si tu veux demain au matin m'amener cet„ te petite fille, cela te vaudra toutes les oranges „ des boutiques. „ Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite *Jennings* le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser..... „ Hâ, hâ! dit-il, voici ma foi qui est nou„ veau! une petite P..... qui pour faire valoir

„ ſa marchandiſe, fait la précieuſe, & prétend avoir „ des ſentimens! „

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu ſi dangereux; & l'ayant priſe ſous le bras, elle l'emmena toute émûe encore de l'inſulte qu'on venoit de faire à ſa fierté.

Mlle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner ſans mettre fin à l'autre avanture; mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foibleſſe après tant de valeur, elle conſentit à voir promptement l'Aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adreſſe, mais il n'en fut pas beſoin; le cocher qu'elles venoient de prendre, leur dit, qu'il ſavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déja mené plus de cent chez le Médecin Allemand. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorſque la fortune s'aviſa de leur tourner le dos.

Broncard avoit dîné par hazard chez un Marchand de ces quartiers, & juſtement comme il en ſortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuſes d'oranges en caroſſe, dont l'une paroiſſoit avoir un fort joli viſage, lui donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces ſortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'eſtime pour le Beau-Sexe, & avoit le moins de miſéricorde pour ſa réputation. Il n'étoit point jeune, ſa figure étoit deſagréable. Cependant avec beaucoup d'eſprit, il avoit un panchant infini pour les femmes. Il ſe rendoit juſtice ſur ſon mérite; & perſuadé qu'il ne pouvoit réuſſir qu'auprès de celles qui voudroient de ſon argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maiſon de campagne, toujours meublée de quelques griſettes.

Du

Du reste, fort homme de bien, & le premier joueur d'échets du Royaume.

Price allarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa Compagne d'en faire autant, & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent apperçues, & le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas, que Mlle *Jennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût sa femme d'affaires. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant d'un carosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquerir à quelque prix que ce fût, pour la mettre dans son serrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. *Broncard* se mit d'abord entr'elles; & dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues; mais sans faire attention à leur surprise, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux Renard se possédoit à merveille dans ces occasions; & les ayant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à *Price*: „ Qu'elle étoit bien sotte de refuser ses

„ offres, & que la petite créature ne gagneroit „ peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à el- „ le de gagner dans un jour ; & que les tems é- „ toient bien changés, depuis que les Filles d'hon- „ neur de la Reine & de la Ducheſſe couroient „ ſur le marché des pauvres Avanturieres de la „ Ville. „ Il regagna ſon caroſſe, en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de ſortir de ce danger, ſans être découvertes.

Broncard de ſon côté qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas aſſez allarmées pour rompre leur deſſein ; car il ne doutoit pas que Mlle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris, qu'il n'auroit pas profité d'une découverte qui ne leur auroit d'abord donné que de la confuſion.

C'eſt pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleur de ſes amis, il ſentoit une joie ſecrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le ſauver de cette avanture, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient eſſuyé ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, aſſemblés autour du caroſſe pour en eſcamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorſqu'après avoir abandonné le projet de voir le diſeur de bonne avanture, elles étoient revenues pour ſe mettre en caroſſe. Leur cocher avoit de l'honneur ; & ce fut avec grande peine, qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace, pour ſe tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées, après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le combat, les Belles

regagnerent le Palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & des allarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Broncard qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du Beau-Sexe, auroit mis sa main au feu, que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument, que le bien heureux *Germain* épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modele de la sagesse, afin qu'il pût dès le lendemain de son mariage lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mlle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier DE GRAMMONT avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mlle d'*Hamilton* revint enfin. Madame *Whittnell* voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, par-tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la Noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit, pour faire consentir un Mari quelque peu bizarre au voyage de Madame sa Femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire Mlle d'*Hamilton* jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une Beauté toute Angloiſe; patrie de lis & de roſes, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds; mais tout cela ſans ame & ſans air. Son viſage étoit des plus mignons, mais c'étoit toujours le même viſage; on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en ſe couchant, ſans s'en être ſervi durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avoit fait une poupée dès ſon enfance, & poupée juſqu'à la mort reſta la blanche *Whittnell*. Son Mari Monſieur de *Whittnell* avoit étudié pour être d'égliſe; mais ſon Frere aîné s'étant laiſſé mourir dans le tems que celui-ci finiſſoit ſes études, au lieu de prendre les Ordres il prit le chemin d'Angleterre, & Mlle *Beddingfield* dont nous parlons, pour Femme.

Il n'étoit pas mal fait: il avoit un air ſpéculatif & ſérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reſte elle pouvoit ſe vanter d'avoir un des grands Théologiens du Royaume pour Epoux. Il étoit tous les jours collé ſur les livres, ſe couchoit de bonne heure, pour ſe lever matin. Sa Femme le trouvoit ronflant quand elle ſe mettoit au lit; & quand il le quittoit, il la laiſſoit profondément endormie. Sa converſation eût été vive pendant le repas, ſi Madame *Whittnell* eût poſſédé comme lui le Docteur Angelique, ou qu'elle eût aimé la diſpute; mais n'étant curieuſe, ni de l'un, ni de l'autre, le ſilence regnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit ſouvent témoigné l'extrême deſir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres: mais, quoiqu'ils en fuſſent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu ſatisfaire cette envie; & ce n'étoit donc pas ſans raiſon, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faiſoit mener à *Pékam*. L'oiſiveté d'un

d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable: & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espéce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner; car elle étoit persuadée que, quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, & quelques raisonnemens sur ces réflexions; comme par exemple, que, puisque son Epoux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du menage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa Femme, il lui seroit permis d'écouter quelque Amant nécessiteux, par charité réciproque; sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de maniere que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur *Whittnell*, Partisan zélé de la Doctrine des Calvinistes, n'eut peut-être pas approuvé ces décisions; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire *Pékam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whittnell*. Elle y séchoit sur pied; & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mlle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mlle d'*Hamilton* qui l'avoit fort plaint dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'esperance de la tirer de captivité par cette visite; & le projet avoit réussi.

Le Chevalier DE GRAMMONT, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les aîles de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *George Hamilton*

milton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience il ne laissa pas de moderer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les Dames parurent enfin, & Mlle d'*Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son Frere.

Madame *Whittnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevûe à la beauté, dont sa beauté sut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe Ville ; à elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vû que la rue Saint-Jaques & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mlle d'*Hamilton*. Elle fut présentée, vûe, & approuvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier DE GRAMMONT inépuisable en fêtes & galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangere, pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par-tout. La *Whittnell* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plûpart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pieces serieuses. Elle convenoit pourtant, que

le

le ſpectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde ſur le Théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raiſonnablement bien traité, s'il y avoit de la raiſon à un homme amoureux qui demande toujours quelque-choſe. Il faiſoit ſon poſſible pour qu'elle ſe déterminât ſur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whittnell* le trouvoit fort à ſon gré. C'eſt celui qu'on a vû ſervir en France avec quelque diſtinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les commodités imaginables conſpiroient à l'établiſſement d'un commerce dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin; mais à meſure qu'on la preſſoit ſur la concluſion, le courage lui manquoit, & des reſpects importuns de quelques ſcrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en ſuſpens. Il eſt à croire, qu'un peu de perſéverance les auroit vaincus. Cependant les choſes en demeurerent-là pour cette fois. *Hamilton* ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puiſque les premiers & les plus grands fraix de l'engagement lui paroiſſoient faits à l'égard du Public, s'aviſa de l'abandonner à ſes irréſolutions, au lieu de la redreſſer par de nouveaux empreſſemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en ſi bon chemin pour de tels obſtacles; mais il s'étoit déja laiſſé coëffer de chimeres & de viſions qui le refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre pourſuite.

Je ne ſai ſi la petite *Whittnell* s'en donna le tort; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bien-tôt après il fallut retourner à ſes choux & à ſes dictons de *Pékam*. Elle s'en penſa déſeſperer. Ce ſéjour lui paroiſſoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle avoit tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les

les Eaux de *Tunnebrige*, il fallut ceder à la néceſſité de revoir le Philoſophe *Whittnell*; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mlle d'*Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieuës de *Tunnebrige*, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa ſolitude, & ſur-tout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier DE GRAMMONT, dont l'humeur & la converſation la charmoient: & le Chevalier DE GRAMMONT, ſujet en tout tems à rompre en viſiere ſur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir juſques aux yeux.

LA Cour partit un mois après, pour en paſſer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus ſimple & le plus ruſtique, mais le plus agréable & le plus divertiſſant.

Tunnebrige eſt à la même diſtance de Londres, que Fontainebleau l'eſt de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Sexe s'y raſſemble au tems des Eaux. La compagnie toujours nombreuſe y eſt toujours choiſie; & comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir, l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par néceſſité, on y reſpire les plaiſirs & la joie. La contrainte en eſt bannie, la familiarité établie dès la premiere connoiſſance, & la vie qu'on y mene, eſt délicieuſe.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres, & répandues par-tout à une demi lieue des Eaux. On s'aſſemble le matin à l'endroit où ſont les Fontaines. C'eſt une grande allée d'arbres touffus, ſous leſquels on ſe promene, en prenant les Eaux. D'un côté de cette allée regne une longue ſuite de boutiques garnies de toutes ſortes de bijoux, de dentelles, de bas, & de gants, où on va jouer comme

comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché: & comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs, & du fruit. On y fait aussi si bonne chere qu'on veut. On y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit Palais, pour s'assembler au boulingrin. C'est-là, qu'en plein air on danse, si on veut, sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord *Monsery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maison appellée *Summerhill*. Mlle d'*Hamilton*, après avoir passé huit ou dix jours à *Pékam*, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du Seigneur *Whittnell*, que Madame sa Femme y vînt aussi; & quittant le triste *Pékam*, & son ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour, où la Cour chez elles. La Reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissemens. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les respects qu'exige sa présence. Elle le défendit absolument l'un & l'autre; & renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en triomphe la tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'Amour n'avoit vû son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir, y sentoient augmenter

menter leurs feux ; & ceux qui sembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie ; poli jusques à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas, fier & même brutal quand il étoit même question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie phisionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens, pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mlle *Stwart*, par la présence de Mlle *Gouïn*, une partie des inquiétudes que lui causoit la sienne ; le Prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une autre petite Comédienne, appellée *Fiwes*, qui mirent à la raison tout ce que ses panchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, & le noir attirail de la soufflerie ; adieu tous les instrumens de Mathématique, & ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes ; & résistant fierement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus cherement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroissoit pas seulement vrai-semblable. Le Roi fut charmé de cet évenement. On en fit de grandes réjouïssances à *Tunnebrige ;* mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le ridicule des autres.

On

On danſoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon, & que perſonne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en ſoucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digerer les eaux, que de ſe promener. Mylord *Monſery* ſe croyoit en ſureté ſur toutes les démangeaiſons de ſa Femme pour la danſe; car, quoiqu'il en fût aſſez honteux, la Princeſſe de *Babilone* étoit, par la grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois, & pour comble de malheur pour elle, ſon enfant s'étoit mis tout d'un côté; ſi bien qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit que ſa figure. La déſolée *Monſery* voyoit donc partir tous les matins Mlle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell*, tantôt à cheval, tantôt en caroſſe, toujours environnées de quelque troupe galante, pour les conduire, & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient; & ſon imagination ne ceſſoit de danſer à *Summerhill* toutes les contre-danſes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danſées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus réſiſter à ces tourmens d'eſprit, lorſque le Ciel, ayant pitié de ſon impatience & de ſes deſirs, fit partir Mylord *Monſery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours; & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babilonienne* déclara, qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour,

Elle avoit un Confeſſeur, Aumônier de la Maiſon, qui ne manquoit pas de bon-ſens. Mylord *Monſery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prieres de ce prudent Eccléſiaſtique; mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la réſidence; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de ſon Epoux, & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que ſa groſſeſſe étant une bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'au-

d'autant qu'il en coûteroit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles. Mlle d'*Hamilton* & sa Cousine *Whittnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans sa resolution, elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de simétrie dans sa taille; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jetté sur la gauche, elles penserent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la Reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'assuroient bonnement, qu'elle étoit grosse de deux enfans; & la Reine qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son Cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre, pour obéïr, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vû de satisfaction si complette que la sienne.

Nous avons déja remarqué, que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La *Monsery*, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses: au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son Mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance, Ce fut donc en se demenant d'une maniere

si

si peu discrette, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en apperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la premiere danse. Le Duc de *Boukingham* qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps; & contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demandant une Nourrice parmi les Filles d'honneur pour le pauvre petit *Monsery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouïr Mlle *Stwart*; car la Princesse de *Babilone*, après son accident, étoit éflanquée du côté droit, & toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit Mlle *Stwart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses; & la Reine qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mlle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell* tâchoient de radouber la *Monsery* dans une autre chambre, le Duc de *Boukingham* dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moyen de rétablir Madame de *Monsery* seroit de lui donner sa revanche, dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses; & Madame de *Monsery* l'ayant acceptée, le remede fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrace.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'*Yorck* s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le pretexte de ce voyage étoit de visiter la Province dont il portoit le titre; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse

depuis

depuis son élévation, qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde ; ce qui sembloit encore plus rare, que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit Amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence, & de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant; que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au Ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager; mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit. En vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le secours de ces maximes. Quelque solide que soit la raison, & quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves, que leur longueur rend fatigantes, & dont la sagesse & la raison s'ennuient à la fin.

La Duchesse d'*York* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appetit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit, en mangeant, de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc au contraire se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, & ne faisoit que de déperir, tandis que la pauvre Princesse se nourrissant tout de son mieux engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'Amour qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente

te de la premiere, n'eût employé l'artifice auſſi-bien que la force, pour troubler ſon repos.

Il mit d'abord en jeu le reſſentiment & la jalouſie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & déchárnée qu'elle avoit pris pour Fille d'honneur, devint l'objet de ſa jalouſie, parce qu'elle étoit alors celui des empreſſemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. On ne pouvoit comprendre, qu'après avoir eu du goût pour Madame de *Cheſterfield*, Mlle d'*Hamilton*, & la petite *Jennings*, il en eût pour un viſage comme celui-là; mais bien-tôt on s'apperçut que quelque choſe de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à ſon ſervice.

La Ducheſſe fut indignée d'un choix qui ſembloit ravaler ſon mérite beaucoup plus que les autres: & dans le tems que le dépit & la jalouſie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à ſon intention & à ſes reſſentimens l'aimable figure du beau *Sidney*; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts ſur ſa perſonne, il les fermoit ſur ſon eſprit. Elle en fut épriſe devant que de s'en appercevoir; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de ſon mérite, ne lui laiſſa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête, & pour la rendre plus certaine, ſes regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Alteſſe avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de ſa perſonne étoient rehauſſés de l'éclat que l'ajuſtement & la parure y pouvoient ajouter.

La Ducheſſe prévoyant les conſéquences d'un tel engagement, combattit fort & ferme contre le panchant qui l'entraînoit; mais Mlle *Hubert* s'étant miſe du côté de ce panchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit in-

ſinuée dans ſa confiance par un journal de nouvelles dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient. Du reſte, ce n'étoit pas ſon affaire qu'elles fuſſent toujours véritables; mais elle prenoit ſoin qu'elles fuſſent toujours du goût de Son Alteſſe. Elle connoiſſoit auſſi celui qu'elle avoit pour la table, & ſavoit compoſer ou diverſifier les mets qui lui plaiſoient. Cela l'avoit rendue néceſſaire; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que *Sidney* ſe donnoit, comme de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa Maîtreſſe au ſujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le reſpect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, ſe brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit bien-tôt, à moins qu'on n'y mît ordre; & qu'elle étoit d'avis que Son Alteſſe eût pitié de ſon état, de façon ou d'autre. La Ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire, par en avoir pitié, de façon ou d'autre? „ Je veux dire, Madame, „ répondit *Hubert*, que ſi ſa figure vous déplait, „ ou que ſa paſſion vous importune, vous lui „ donniez ſon congé; ou bien, le retenant à votre ſervice, comme feroient toutes les Princeſſes du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part ſur „ ſa conduite, avec quelque peu d'eſperance pour „ l'empêcher de devenir fou, en attendant que les „ moyens ſe trouvent de l'informer vous-même de „ vos volontés. Quoi! dit la Ducheſſe, vous „ me conſeilleriez, *Hubert*, vous qui m'aimez, „ de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire, & aux périls „ de mille inconvéniens? Si ces foibleſſes ſont

„ quel-

„ quelquefois excusables, ce n'est pas dans un
„ rang comme celui que j'occupe; & ce seroit
„ mal reconnoître les bontés de celui qui m'éleve
„ à ce rang, que de... Bon, dit la *Hubert*, ne
„ voit-on pas, qu'il ne vous a épousée que parce
„ qu'il en étoit pressé? La chose faite, je m'en
„ rapporte à vous, s'il s'est contraint un moment
„ à marquer le changement de son goût par mille
„ inconstances outrageantes? Ne seriez-vous point
„ d'humeur à persévérer dans l'indolence & l'hu-
„ milité, tandis que le Duc, après avoir eu les
„ faveurs, ou mérité le refus de toutes les co-
„ quettes d'Angleterre, galoppe vos Filles d'hon-
„ neur l'une après l'autre, & met à présent son
„ ambition & ses desirs à la conquête de cette ha-
„ ridelle de *Churchill*? Quoi! Madame, vos beaux
„ jours se passeront dans une espece de veuvage à
„ déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit per-
„ mis de vous aider dans les occasions? Il fau-
„ droit être douée d'une patience bien coriace,
„ ou d'une résignation bien endurante pour cela.
„ Je serois vraiment d'avis qu'un Epoux qui vous
„ oublie nuit & jour, prétende que pour boire &
„ manger de grand appetit, comme fait, Dieu
„ merci, Votre Altesse, elle n'ait plus besoin que
„ de bien dormir. Je suis, ma foi, sa Servante.
„ Je vous le répete encore, Madame, il n'y a
„ point de Princesse dans l'Univers qui refusât les
„ hommages d'un homme fait comme *Sidney*,
„ quand un Epoux porte les siens ailleurs. „

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si on veut; mais, quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conseilloit à la jeune *Temple* de ne point son-

ger aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que la Déesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards pour dépayser le Public; mais le Public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, & trop de connoisseurs, dans une grosse Cour résidente au milieu d'une grosse Ville, la Duchesse pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le Duc d'*Yorck* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & sa Cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent, elle s'en trouva bien; & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mlle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage; & selon elle tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu & gagné la gageure qu'il avoit faite contre le Chevalier DE GRAMMONT. Il paria cinq cens guinées, qu'il feroit vingt milles de grand-chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mlle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais, comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fievre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La *Jennings* s'informoit de sa santé; mais s'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les Romans modernes une Princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque Héros abandonné des Médecins, pour le guérir dans trois jours;

jours ; mais, comme ce n'étoit pas Mlle *Jennings* qui avoit donné la fievre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir, que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit ; & s'étant flaté, que l'absence d'un Rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens, & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un serieux de longue durée. Son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisoient esperer qu'elle oublieroit bien-tôt *Germain*, pour se souvenir que sa tendresse étoit la premiere qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour & ses esperances ; estimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse, ou le moindre retour, pour une ingrate qui l'avoit planté-là.

Mlle *Jennings* qui bien loin de songer à ses ressentimens ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre Malade, en usoit avec *Talbot* comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la Cour qu'elle étoit revenue de son panchant pour *Germain* en faveur de son premier Amant.

Il en fut persuadé comme les autres; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens, il alloit lui dire quelque-chose de touchant & de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre; & pour lui donner plus beau jeu, elle ne cessoit de le railler au sujet de Mlle *Bointon*. „ Elle disoit, qu'on lui étoit fort obligé „ d'être du voyage, tandis que la pauvre créature „ s'évanouissoit d'amour pour lui dix fois le jour „ à *Tunnebrige*. „ Ce fut à ce discours, que *Talbot* se crut obligé de commencer celui de ses souffrances & de sa fidélité, lorsque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une lettre en Vers que Mylord *Rochester* avoit écrite quelque tems auparavant sur les Avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit au sujet de la petite *Jennings*: „ Que *Talbot* „ avoit jetté la terreur parmi le Peuple de Dieu „ par sa taille; mais que *Germain*, comme le pe„ tit *David*, avoit vaincu le grand *Goliath*. „ *Jennings* charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que *Talbot*, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais prenant un air attendri, le pauvre petit David! dit-elle avec un profond soupir; & laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulerent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* jusqu'au vif; & se voyant si ridiculement déchû de ses esperances, il sortit brusquement, & fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manieres n'avoient ni rime ni raison. Mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres Amans de

de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres Amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les Beautés qui régloient leur sort, ne leur défendoient pas d'esperer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à Mr. le Duc d'*Yorck*, comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Alteſſe y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiere occasion. Cela arriva bien-tôt.

Montaigu dont nous avons fait mention, étoit Ecuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractere auprès de sa personne dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé; mais le Frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son Frere la charge d'Ecuyer de la Reine qu'il avoit eue, & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde; & le Duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mlle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoua, que les goûts étoient bien

différens ; & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle *Hélene* pour sa Maîtresse. Je ne sai si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la *Churchill*; & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'avanture qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert & plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y voulut voir courir des levriers. Elle étoit en carosse, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur Maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portiere, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mlle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse ; & quoique les Filles d'honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assés joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle, & dans cet état sa contenance achevoit d'en dégoûter le Duc, lorsque son cheval qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; & s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de Son Alteſſe.

Mlle *Churchill* chancela, fit quelques cris, & tomba.

tomba. La chûte ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide. Cependant elle lui fut favorable de toutes les manieres; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit gardé de songer à la bienséance dans cette occasion; & ceux qui s'empressoient autour d'elle, la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire, qu'un corps de cette beauté fût de quelque-chose au visage de Mlle *Churchill*. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter; & on s'apperçut sur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses desirs, ni fait languir son impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems également satisfaites de leurs voyages; la Reine, attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu-près dans ce tems que le Chevalier DE GRAMMONT reçut une lettre de la Marquise de *Saint-Chaumont* sa Sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit pendant cet agréable voyage vû tous les jours Mlle d'*Hamilton*, soit dans les marais du sombre *Pékam*, soit dans les promenades délicieuses du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertissemens qui regnoient chaque jour chez la Reine; & soit qu'il l'eût vûe à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vû danser,

il lui sembloit bien, que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit, pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de Madame sa Sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mlle d'*Hamilton*, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire; mais, comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester, qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie, s'il ne partoit incessamment. Il fallut bien obéïr. On lui permit de se flater, que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifference, quelques durs qu'ils parussent; qu'on seroit toujours plus aise de son retour, que d'un départ qu'on pressoit tant; & Mlle d'*Hamilton* ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI.

PLus le Chevalier DE GRAMMONT approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux aux pieds d'un Maître, dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais auſſi qui ſavoit pardonner d'une maniere à faire ſentir tout le prix de la grace où on rentroit.

Mille penſées differentes l'occupoient en courant la poſte. Tantôt c'étoit la joie que ſes parens & ſes amis auroient de le revoir; tantôt c'étoient les félicitations & les embraſſades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'empreſſemens importuns. Mais tout cela ne lui paſſoit que légerement par la tête; car un homme bien amoureux ſe fait un ſcrupule de s'arrêter à d'autres penſées qu'à celle de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres ſouvenirs de ce qu'il laiſſoit à Londres, qui l'empêchoient de ſonger à Paris; & c'étoient les tourmens de l'abſence qui l'empêchoient de ſentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur proteſtoit à Mlle d'*Hamilton* entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec viteſſe, que pour la revoir plutôt. Enſuite par une courte réflexion comparant le regret qu'il avoit eu ſur cette même route en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il ſentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins ſupportable que l'autre.

C'eſt ainſi que s'amuſe un cœur tendre par les

chemins, ou pour mieux dire, c'eſt ainſi qu'un Ecrivain frivole abuſe de la patience du Lecteur, ou pour étaler ſes propres ſentimens, ou pour allonger quelque ennuyeux recit. Mais, à Dieu ne plaiſe, que cela nous regarde, nous qui faiſons profeſſion de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui-même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuyer *Feraulas*, a pu tenir compte des penſées, des ſoupirs, & du nombre d'exclamations que ſon illuſtre Maître faiſoit par-tout? Pour moi, je ne me ſerois jamais aviſé de croire que l'attention du Comte DE GRAMMONT, ſi vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raiſonnemens ſur la route, s'il ne me dictoit à preſent ce que j'écris.

Mais ſuivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poſte étoit ſon ancienne connoiſſance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris; & le Chevalier DE GRAMMONT en mettant pied à terre dit à *Termes*, qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués, juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes* louant le Seigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris en entrant dans la Cuiſine où le Chevalier rendoit volontiers ſa premiere viſite, de voir ſix broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un feſtin magnifique par toute la cuiſine. Le cœur de *Termes* en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu ſans y repaître.

Bien-

Bien-tôt une foule de violons & de hautbois, suivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte à qui on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier DE GRAMMONT, que c'étoit pour la nôce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province; que le repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à sa Grandeur de voir bien-tôt arriver les Mariés de la Paroisse, puisque la musique étoit déja venue. Il en jugea bien; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquerent toute la nôce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, passemens ternis, le taffetas rayé, de petits yeux, & de grosses gorges, brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle surprit le Chevalier DE GRAMMONT, le second n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroissoit du visage de la Mariee, n'étoit pas sans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, & dix serpentaux, de chaque côté, qu'on avoit faits de ses cheveux en déroboient la vûe; mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier DE GRAMMONT.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence & du meilleur goût du monde. Le Chevalier DE GRAMMONT, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le Marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent ciuquante louis,

du tems qu'il faiſoit l'amour à Madame ſa Femme. „ Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le „ Chevalier DE GRAMMONT. Bon ! lui répondit „ l'autre ; je l'ai d'un Marchand de Londres qui „ l'avoit commandé pour un Mylord d'Angleter- „ re. Le Chevalier DE GRAMMONT qui ſentoit le dénoûment de l'avanture, lui demanda s'il re- connoîtroit bien le Marchand ? „ Si je le recon- „ noîtrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui „ toute la nuit à Calais, pour en avoir bon mar- „ ché ? „ *Termes* s'étoit abſenté, dès que ce juſte-au-corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit Marié dût en entretenir ſon Maître.

L'envie de rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes*, partagerent quelque tems les ſentimens du Chevalier DE GRAMMONT. Mais l'habitude de ſe laiſſer voler par ſes Domeſtiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui ſon Maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon ſervice, le porterent à la clémence ; & cédant aux importunités du Campagnard pour confon- dre ſon fidéle Ecuyer, il ſe mit à table lui trente-ſeptiéme.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maiſon de faire monter un Gentilhomme nommé *Termes*. Il vint ; & dès que le Maître de la fête le vit, il ſe leva de table, & lui tendant la main : „ Touchez, notre ami, lui dit-il ; vous voyez „ que j'ai bien conſervé le juſte-au-corps que vous „ aviez tant de peine à me vendre, & que je n'en „ fais pas un mauvais uſage. „

Termes s'étant fait un front d'airain, fit ſemblant de ne le pas connoître, & ſe mit à le repouſſer aſ- ſez brutalement. „ Oh ! parbleu, lui dit l'autre, „ puiſqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclu- „ re le marché, vous me ferez raiſon de la ſanté „ de Madame la Mariée. Le Chevalier DE GRAM-

MONT

MONT qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement: „ Allons, Mr. le Marchand de Londres, mettez-„ vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne gra-„ ce; nous ne sommes pas tant à table, qu'il n'y „ ait encore place pour un aussi honnête-homme „ que vous. „ A ces mots, trente-cinq des Conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau Convié. Il n'y eut que le siége de l'Epousée qui par bienséance demeura fixe; & l'audacieux *Termes* ayant bû la premiere honte de cet évenement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la nôce, si son Maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages, pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de nôces un homme qui paroissoit si pressé; mais tout fut debout quand il sortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du Marié, fut que toute la nôce ne le reconduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne les eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête-à-tête avec son Maître.

Il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, & qu'ils couroient dans un profond silence. *Termes* qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere; savoir si son Maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de quelque outrageante ironie on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-tems; & s'armant

de

de toute son effronterie : „ Vous voilà bien en co-
„ lere, Monsieur, lui dit-il ; & vous croyez a-
„ voir raison ; mais je me donne au Diable, si
„ vous n'avez tort dans le fond. „

„ Comment, traitre ! dans le fond ? dit le Che-
„ valier DE GRAMMONT. C'est donc, parce que
„ je ne te fais pas vouer, comme tu l'as depuis
„ long-tems mérité ? Voilà-t-il pas ? dit *Termes*.
„ Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre
„ raison. Oui, Monsieur, je vous soutiens que
„ ce que j'en ai fait, étoit pour votre bien. Et le
„ sable mouvant n'étoit-il pas pour mon service ?
„ dit le Chevalier DE GRAMMONT. Patience,
„ s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sai
„ comment diable ce nigaut de Marié s'est ren-
„ contré chez les gens de la Douane quand on vi-
„ sita ma valise à Calais ; mais ces cocus-là se
„ fourent par-tout. Dès qu'il vit votre juste-au-
„ corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès-
„ là que c'étoit un sot ; car il étoit à deux ge-
„ noux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il
„ étoit tout froissé de la valise, la sueur du che-
„ val l'avoit tout taché par devant, & je ne sai
„ comment diable il a fait pour racommoder
„ tout cela ; mais tenez-moi pour un excommu-
„ nié, si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Con-
„ clusion, il vous revenoit à cent quarante louis :
„ & voyant qu'on m'en offroit cent cinquante,
„ mon Maître, dis-je, n'a pas besoin de cette
„ Oriflame pour se distinguer au bal ; & quoiqu'il
„ eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que
„ sais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela
„ dépend du jeu. Bref, Monsieur, je vous en
„ fais donner dix louis plus qu'il ne vous coûte ;
„ c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai
„ compte, & vous savez que je suis bon pour
„ cette somme. Dites à present, en auriez-vous

„ eu

„ eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de „ ce diable de juſte-au-corps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce Marié de village, à „ qui nous l'avons vendu : & cependant il faut „ voir comme vous tempêtiés à Londres, quand „ vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous „ avez faits au Roi du ſable mouvant ; & quelle „ chienne de mine vous avez faite, quand vous „ vous êtes douté que ce pied-plat le portoit à „ ſa nôce. „

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups, ou le chaſſer, étoit le traitement le plus favorable que ſon Maître lui devoit. Mais il en avoit beſoin pour le reſte de ſon voyage; & dès qu'il fut à Paris, il en eut beſoin pour ſon retour.

Le Maréchal DE GRAMMONT ne fut pas plutôt ſon arrivée, qu'il le fut trouver chez ſon Baigneur, & les premieres embraſſades s'étant paſſées de part & d'autre : „ Chevalier, lui dit le „ Maréchal, combien avez-vous mis à venir de „ Londres ici? car Dieu ſait comme vous allez en „ pareille rencontre. „ Le Chevalier DE GRAMMONT lui dit, qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; & pour s'excuſer de cette médiocre diligence, il ſe mit à lui conter ſon Avanture d'Abbeville. „ Cela eſt fort plaiſant, lui dit Monſieur „ ſon Frere ; mais ce qu'il y a de plus plaiſant, „ c'eſt qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver enco„ re votre juſte-au-corps à table, car on la tient „ longue dans une nôce de Province. Et là-deſſus prenant un air tout ſerieux, il lui dit, qu'il „ ne ſavoit pas qui lui conſeilloit un retour inopiné pour gâter ſes affaires ; mais qu'il avoit „ ordre du Roi de lui dire, qu'il n'avoit qu'à s'en „ retourner ſans ſe préſenter à la Cour. Il lui „ dit enſuite, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'ad-

„ mirer

„ mirer ſon impatience, après avoir ſi bien fait „ juſques-là ; lui qui connoiſſoit aſſez le Roi, „ pour être inſtruit qu'il falloit pour mériter ſa „ grace, attendre qu'elle vînt purement de ſa bonté. „

La Chevalier montra pour ſa juſtification la lettre de Madame *de Saint-Chaumont*; & lui dit, qu'il ſe ſeroit bien paſſé du ſoin qu'on avoit pris de lui mander une fauſſe nouvelle, pour le faire partir comme un Cravate de bois. „ Autre impru- „ dence, lui dit le Maréchal. Et depuis quand „ notre Sœur eſt-elle Secrétaire d'Etat ou des „ Commandemens, pour que le Roi ſe ſoit ſervi „ d'elle pour vous ſignifier ſes volontés ? Voulez- „ vous ſavoir le fait? Il y a quelque tems, qu'il „ dit à Madame le refus que vous aviez fait de la „ penſion que vous offroit le Roi d'Angleterre. „ Il parut content de la maniere dont *Comminges* „ l'informa que la choſe s'étoit faite, & témoigna „ qu'il vous en ſavoit gré. Madame prit tous „ cela pour un ordre de rappel. La *Saint-Chau-* „ *mont* qui n'a pas à beaucoup près le jugement „ auſſi merveilleux qu'elle ſe l'imagine, s'eſt preſ- „ ſée de vous expédier ce bel ordre de ſa main. „ Pour achever, Madame dit hier au dîner du „ Roi, que vous ſeriez inceſſamment ici; & le Roi „ m'ordonna l'après-dinée de vous renvoyer inceſ- „ ſamment, d'abord que vous ſeriez arrivé. Vous „ voilà; retournez vous-en. „

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier DE GRAMMONT dans un autre tems; mais dans la diſpoſition préſente de ſon cœur il eut bien-tôt pris ſon parti. Rien ne lui faiſoit peine que l'of- ficieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre; & tout conſolé de ne point voir celle de France avant ſon départ, il pria le Ma- réchal d'obtenir ſeulement un délai de quelques jours, pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui

lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut-là qu'arriverent certaines Avantures dont il a fait le recit si souvent & d'une maniere si divertissante, que ce seroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut-là qu'il rendit le Pain beni d'une maniere si solemnelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la Chapelle, *Vardes* fut obligé d'avouer au Roi, qu'on les avoit envoyez au Chevalier DE GRAMMONT qui rendoit le Pain béni à Vaugirard. Là se passa cette Scene merveilleuse qui donna la premiere atteinte à la reputation du grand *Saucourt*, lorsque dans un tête-à-tête avec la fille du Jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises, que ces fréquentes allarmes desarmerent les empressemens du renommé *Saucourt*, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard, qu'il fut voir Mlle de l'*Hopital* à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de Ville ne se trompoit poinr sur un commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut-là qu'arrivant à l'improviste, le Président *de Maisons* se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma ; tandis que le Chevalier DE GRAMMONT qui s'en apperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres Amans par une longueur de visite excessive pour le desordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées seconderent son impatience dès qu'il en eut besoin, & il re-

vit

vit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrace qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mlle d'*Hamilton* ne lui toulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changerent bien-tôt après son retour, c'est-à-dire, les affaires d'une Cour qui jusques là n'en avoit point eu de plus sérieuse que celles de l'amour & des plaisirs.

Le Duc *de Montmouth*, Fils naturels de CHARLES II. parut en ce tems-là dans la Cour du Roi son Pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition à causé des évenemens si considérables, & les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractere. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'execution, & pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermété doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particuliere: une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit; & ceux qui d'abord s'insinuc-

ſinuerent dans ſa familiarité, prirent ſoin de ne lui en inſpirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouiſſant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à ſon ſervice. Il fit les plus cheres délices du Roi ; mais il fut la terreur univerſelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas ; la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le Beau-Sexe s'en apperçut.

Madame *de Cleveland* bouda contre le Roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui, ne paroiſſoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la Mere des Amours en comparaiſon de ſa Mere. On ſe moqua de ſes reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; & comme cette jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce reſſentiment ridicule. Il fallut faire un autre perſonnage pour inquiéter le Roi ; c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce Fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille louanges, par mille ſortes d'admiration, & par des careſſes qui ne faiſoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence, mais on la connoiſſoit trop, pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais, comme le Duc *de Monmouth* n'étoit pas dans un âge à être inſenſible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue Belle Mere, pour ſauver ſon innocence du crime, ou du moins du ſcandale. Ce fut donc pour cet effet, qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une

Une héritiere de cent mille livres de rente en Ecoſſe s'offrit tout-à-propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & ſon eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrerent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa Cour qu'en s'y diſtinguant ; & tandis que ces rejouiſſances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient par tout reveillés, & de nouveaux s'établiſſoient.

La belle *Stwart*, alors au ſuprême degré de ſon éclat, attiroit tous les yeux, ou tous les reſpects. La Ducheſſe de *Cleveland* voulut du moins l'effacer par le ſecours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement. Son viſage étoit un peu défait par le commencement d'une troiſieme ou quatrieme groſſeſſe, que le Roi voulut bien prendre encore ſur ſon compte. Pour le reſte de ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſoutenir l'air & la grace de Mlle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de ſa beauté, qu'elle eût été Reine d'Angleterre, ſi le Roi n'eût été moins libre encore pour diſpoſer de ſa main, qu'il ne l'étoit pour donner ſon cœur. Mais ce fut alors, que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouſer, ou de mourir.

Quelque mois après la célébration de ces nôces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Shrewsbury*; & comme Madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bientôt réglée. Perſonne ne ſe mit en tête de troubler un commerce qui n'intéreſſoit perſonne; mais *Killegrew* s'aviſa de le troubler lui-même. Ce n'eſt pas que ſon bonheur ne lui parût tel qu'il ſe l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une poſſeſſion digne d'envie ; mais il s'étonna qu'on

qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de Rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive ; & c'étoit d'ordinaire, pour peindre en détail les secretes beautés & les charmes les moins visibles de la *Shrewsbury*, que cette éloquence se donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le Duc de *Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, & selon lui les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet Amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa Rhétorique sur ce beau sujet ; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Boukingham* éternellement rebattu des descriptions du mérite de Madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vû la légereté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé. Cependant nul engagement n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew* qui n'avoit pu se passer de Rivaux, fut obligé de se passer de Maîtresse. Il le porta fort impatiemment ; mais loin d'écouter ses premieres plaintes, la *Shrewsbury* fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; & sans songer qu'il s'étoit attiré

attiré sa disgrace, toute son éloquence se déchaîna contre Madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquerent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite; & travestit en défaut les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de *St. James* après le coucher du Duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors, qu'il connut le péril où son intemperance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice esperer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences & les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, & ne souffla pas de son avanture. Le Duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long-tems heureux & tranquilles; jamais elle n'avoit été si long-tems constante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Mylord *Shrewsbury* qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de Madame sa Femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité; mais il paroissoit moins deshonnorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête homme pour s'en plaindre

à

à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de *Boukingham*; &, le Duc de *Boukingham*, pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse *Hélene*. Cela choqua d'abord le Public: mais, le Public s'accoutume à tout; & le tems sçait apprivoiser la bienséance, & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible desordre, & qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la Duchesse de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre, cette espece de parallele entre leurs fortunes intéressoit la Reine pour elle; mais, ce fut inutilement: personne n'y fit attention, & les mœurs du siecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation serieuse des Politiques & des Dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences; mais, c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettroit guéres en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines, & les offrandes n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à son doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort; mais, il y a long-tems que les seuls *Talismans* qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudens & avisés comme ils le sont par-tout, ayant considéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux Bains qui sont auprès de *Bristol*. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; &, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eut été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eut été nommée des prémieres pour en être. La *Cleveland* étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public, à la vérité, n'en croyoit ni plus, ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher; mais, sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la Reine. Mlle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer; mais, elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les Bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mlle d'*Hamilton*, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un voyage comme celui-là, pour n'en

pas

pas être ; &, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une Cour, Mlle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la maniere qu'on peut croire, & ce qu'il y disoit de ses propres affaires ne laissoit guéres de place dans ses Lettres pour des narrations étrangeres durant le séjour qu'on fit aux Bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des *Hamiltons*, autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il sçavoit aussi ses prémiers engagemens avec sa Cousine *Whittnell*; mais, il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mlle *Stwart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la Maîtresse du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems a découvrir qu'il étoit déja plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres ; mais, il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertissement amusoit la Cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se desennuyer. Le Jeu de

boule, qui n'eſt en France que l'occupation des Artiſans & des Valets, eſt toute autre choſe en Angleterre: c'eſt l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adreſſe. Il n'eſt d'uſage que dans les belles ſaiſons, & les lieux où l'on jouë ſont des promenades délicieuſes. On les appelle *Boulingrins*. Ce ſont de petits prés en quarré, dont le gazon n'eſt gueres moins uni que le tapis d'un Billard. Dès que la chaleur du jour eſt paſſée, tout s'y raſſemble. L'on y jouë gros jeu, & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier DE GRAMMONT, dès long-tems initié dans les ſpectacles & les divertiſſemens Anglois, avoit fait une courſe de Chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réuſſi; mais, il avoit au moins le plaiſir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles ſur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Cocqs lui avoient été plus favorables: &, dans tous les paris qu'il avoit faits au *Boulingrin*, le parti qu'il avoit ſoutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Aſſemblées ſe trouve d'ordinaire une eſpece de Cabaret, portant le nom de *Pavillon de Verdure*, de *Salle à Feſtin*, ou de *Cabinet de Rafraîchiſſement*. Là ſe vendent toutes ſortes de liqueurs à l'Angloiſe, comme vous diriez du cidre, de l'hidromel, de la bierre mouſſante, & du vin d'Eſpagne. Là les Rouques ſe raſſemblent les ſoirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'eſt-à-dire, pour tâcher de s'enr'enlever les profits de la journée. Or, ces Rouques ſont proprement ce qu'on appelle *Copons*, ou *Piqueurs* en France: gens, qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'eſt rien pour les Joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces

Ces Meſſieurs ſont d'une ſupputation ſi juſte, & d'une prudence ſi conſommée dans toutes ſortes de Jeux, que perſonne n'oſeroit ſe meſurer avec eux, quand même ils joueroient fidellement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter: vœu qu'ils ne rompent preſque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques, qu'*Hamilton* trouva le Chevalier DE GRAMMONT, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils joüoient à la chance à deux dez; & comme celui qui tient le dez à ce Jeu en a tout l'avantage, les Rouques avoient fait cet honneur au Chevalier DE GRAMMONT par préférence. Il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les Rouques, appuyés de leur avantage, pouſſoient contre lui comme des furies. Il taupoit par-tout. *Hamilton* penſa tomber de ſon haut, de voir un homme de ſon expérience & de ſes lumieres embarqué dans un combat ſi peu égal; mais, il eut beau l'avertir du péril tout haut & tout bas, par ſigne & en François: il mépriſa ſes avertiſſemens; & les dés, qui portoient *Ceſar* & ſa fortune, firent un miracle en ſa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la prémiere fois; mais, ce ne fut pas ſans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau Joüeur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois: mais, leurs louanges furent perdues, & leurs eſpérances trompées. Cette épreuve lui ſuffit.

Hamilton contant au ſouper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les Rouques, & la maniere dont la Providence l'en avoit ſauvé: „ Ma foi, Sire, dit le Chevalier DE GRAM„ MONT, Meſſieurs les Rouques ſont déconfits pour „ le coup: „ & la-deſſus il ſe mit à lui conter le détail de ſon avanture à ſa façon ordinaire; c'eſt-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le

récit d'une bagatelle, dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, Mlle *Stwart*, chez qui l'on joüoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier DE GRAMMONT crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses prémieres conjectures; &, l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. „ *Georges*, lui dit-il, n'auriez-„ vous point besoin d'argent? Je sçai que vous ai-„ mez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi „ favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Lon-„ dres. Voilà deux-cens guinées. Prenez-les: ce „ sera pour jouer chez Mlle *Stwart*. „ *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. „ Comment! a-„ vec Mlle *Stwart*? Oui, chez elle, *Georges*, mon „ ami, poursuivit le Chevalier DE GRAMMONT. „ Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes „ amoureux, & si je ne me trompe, elle ne s'en of-„ fense pas; mais, dites-moi comment vous avez „ pû vous résoudre à vous ôter la pauvre *Pékam* „ de l'esprit, pour vous coëffer d'une Princesse qui „ ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui „ ne pourroit être qu'un traine-potence pour vous, „ quelque bien qu'elle vous voulût. Par ma foi, „ votre frere, & vous, êtes deux jolis garçons „ dans vos choix. Quoi! dans toute la Cour vous „ ne trouvez que les deux Maîtresses du Roi pour „ en faire les vôtres? Pour le frere ainé, encore „ passe: il n'avoit pris la *Castelmaine* que quand „ son Maître n'en vouloit plus; & que la *Chester-„ field* ne vouloit plus de lui: mais, pour vous, „ que diable croyez-vous faire d'une créature, dont „ le Roi dans ce moment est plus fou que jamais? „ Est-ce parce que cet ivrogne de *Richemont* s'est „ nouvellement remis sur les rangs, & qu'il se

„ por-

„ porte pour Amant déclaré ? Vous verrez comme
„ il en sera bon marchand. Je sçai bien ce que le
„ Roi m'en a dit.

„ Croyez-moi, mon petit ami, point de raille-
„ rie avec le Maître, c'est-à-dire, point de lor-
„ gnerie avec la Maîtresse. J'ai voulu faire l'a-
„ gréable en France auprès d'une petite Coquette,
„ dont le Roi ne se soucioit pas; & vous sçavez
„ comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous
„ donne beau jeu; mais, ne vous y fiez pas. El-
„ les sont toutes ravies qu'un homme, dont elles
„ ne veulent rien faire, devienne leur esclave de pa-
„ rade, seulement pour grossir l'équipage. Ne
„ vaut-il pas mieux passer huit jours *incognito* dans
„ le Château de *Pekam* avec la femme du Philoso-
„ phe *Whittnell*, que de faire dire à la Gazette
„ d'Hollande : on nous mande de *Bristol*, qu'un
„ tel est chassé de la Cour pour Mlle *Stwart* : qu'il
„ va faire une campagne en Guinée sur la flotte
„ que l'on prépare pour cette expédition, sous les
„ ordres du Prince *Robert*. „

Hamilton, que toutes les vérités de cette Haran-
gue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention,
parut comme revenu de quelque songe après y a-
voir rêvé quelques momens; &, s'adressant à lui d'un
air reconnoissant : „ Vous êtes ? lui dit-il, l'hom-
„ me du monde qui avez l'esprit le plus agréable,
„ avec la raison la plus droite, pour le bien de
„ vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux.
„ Je commençois à me laisser séduire le plus ridi-
„ culement du monde, entraîné plutôt par de fri-
„ voles apparences, que par un véritable penchant;
„ je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le
„ bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres;
„ mais, pour vous témoigner ma reconnoissance
„ de celle-ci, je veux suivre vos conseils, & me
„ mettre en retraite chez la cousine *Whittnell*, pour

„ m'ôter de la tête le reſte de ces viſions; mais,
„ bien loin d'y aller *incognitò*, je veux vous y me-
„ ner au retour du voyage. Mlle d'*Hamilton* ſera
„ de la partie; car, il eſt bon de prendre ſes pré-
„ cautions avec un homme qui a beaucoup de mé-
„ rite, & qui dans ces rencontres n'a pas trop de
„ bonne-foi, du moins s'il en faut croire votre
„ Philoſophe. Ne vous aviſez pas d'en croire ce
„ faquin-là, dit le Chevalier DE GRAMMONT;
„ mais, dites-moi, comment vous vous êtes fou-
„ ré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole
„ de *Stwart*? Que diable ſçais-je! dit *Hamilton*.
„ Vous connoiſſez toutes les enfances dont elle
„ s'occupe. Le vieux *Carlingford* étoit un ſoir chez
„ elle, qui lui montroit à ſe mettre une bougie
„ toute allumée dans la bouche, & le grand ſecret
„ étoit de l'y tenir long-tems par le bout allumé,
„ ſans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la
„ bouche raiſonnablement grande; &, pour ren-
„ chérir par-deſſus ſon Maître, j'y en tins deux
„ tout à la fois, & fis trois tours de chambre ſans
„ qu'elles s'éteigniſſent. Tout le monde m'adju-
„ gea le prix de cette illuſtre épreuve; & *Killegrew*
„ ſoutint, qu'il n'y avoit qu'une lanterne, qui pût
„ me le diſputer. Elle en penſa mourir de rire.
„ Me voilà donc dans la familiarité de ſes amuſemens.
„ On ne peut diſconvenir, que ce ne ſoit une figu-
„ re toute charmante que cette créature-là. De-
„ puis que la Cour eſt en campagne, j'ai eu cent
„ occaſions de la voir, que je n'avois point eu de-
„ vant. Vous ſçavez, que le deshabillé du Bain eſt
„ d'une grande commodité pour celles, qui, ſans of-
„ fenſer les bienſéances, ne ſont pas fâchées d'é-
„ taler leurs attraits. Mlle *Stwart* eſt tellement
„ perſuadée des avantages qu'elle a par-deſſus toutes
„ les autres, qu'on ne peut ſi peu louer quelque
„ femme de la Cour pour de beaux bras & une

„ belle

„ belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le dis-
„ puter par la démonstration ; &, je crois qu'il ne
„ seroit pas difficile de la mettre nue, sans qu'elle
„ y fît réflexion, avec un peu d'adresse. Il faut-
„ droit après tout être bien insensible, pour que
„ ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune
„ conséquence, & ne fissent aucune impression ;
„ outre que la bonne opinion qu'on a toujours
„ de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme
„ est prise, dès qu'elle vous distingue par une ha-
„ bitude de familiarité, qui bien souvent ne veut
„ rien dire. Voilà le fait à mon égard : ma pré-
„ somption, sa beauté, le poste éclatant qui la
„ releve, & mille gracieusetés, m'avoient empêché
„ de faire des réflexions ; mais, il faut vous dire
„ aussi, pour excuser mon impertinence, que la fa-
„ cilité de lui faire les plus tendres déclarations
„ en la louant, & les confidences qu'elle me fai-
„ soit sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop
„ dû me confier, auroient été capables d'en éblouir
„ un autre.

„ Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleter-
„ re. Vous sçavez la grace infinie dont elle est à
„ cheval. Le Roi, qui n'aime gueres les chasses
„ que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commo-
„ de pour les Dames, y étoit ces jours passés en-
„ touré de toutes les beautés de sa Cour. Il par-
„ tit après un faucon, & toute la brillante Escadre
„ après lui. Les jupes de Mlle *Stwart*, qui cou-
„ roit à toute bride, effrayerent son cheval, par-
„ ce qu'il voulut bien attendre celui que je mon-
„ tois, qui étoit son compagnon. Je fus donc
„ le seul témoin d'un dérangement dans ses habits,
„ qui présenta mille beautés nouvelles à mes re-
„ gards. J'eus le bonheur de faire des exclama-
„ tions assez galantes & assez exagerées sur ce char-
„ mant desordre, pour empêcher qu'elle n'eu fût

„ interdite. Au contraire, ce ſujet d'admiration
„ a ſouvent été depuis un ſujet de converſation
„ qui ne paroiſſoit pas lui déplaire.

„ Le vieux *Carlingford*, & ce fou de *Crafs*;
„ car, il faut bien vous faire ma Confeſſion géné-
„ rale: ces méchans plaiſans donc lui faiſoient à
„ tout bout de champ des contes aſſez éveillés,
„ qui ne laiſſoient pas de paſſer à la faveur de
„ quelques vieilles turlupinades, ou de quelques
„ ſingeries dans le récit, qui la faiſoient rire de
„ tout ſon cœur. Pour moi, qui ne ſçai point de
„ contes, & qui n'ai pas le talent de les faire va-
„ loir, quand j'en ſçaurois, j'étois fort embaraſſé
„ quelquefois qu'elle s'aviſoit de m'en demander.
„ Je n'en ſçai point, Mademoiſelle, lui dis-je un
„ jour qu'elle me tourmentoit. Inventez en un,
„ me dit-elle. C'eſt ce que je ſçai encore moins
„ faire, lui dis-je; mais, je vous conterai, ſi
„ vous voulez, un ſonge fort extraordinaire, par-
„ ce qu'il eſt encore moins vraiſemblable que tous
„ les autres ſonges n'ont coutume d'être. Cela
„ lui donna une curioſité qu'il fallut ſatisfaire dans
„ le moment. Je me mis donc à lui conter que
„ la plus belle créature du monde, que j'aimois
„ paſſionnément, m'étoit venue voir la nuit. Je
„ fis alors ſon portrait à elle-même, en peignant
„ cette beauté merveilleuſe; mais, je lui dis, que
„ cette divinité, m'étant venue trouver avec les
„ plus favorables intentions du monde, ne s'étoit
„ point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne
„ fut pas aſſez pour la curioſité de Mlle *Stwart*,
„ il fallut preſque lui faire le détail des bontés
„ que ce tendre fantôme avoit eues pour moi,
„ ſans qu'elle en parût ſurpriſe ou déconcertée,
„ tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle
„ me fit recommencer de fois la deſcription d'une
„ ne beauté que je peignois autant qu'il m'étoit

„ poſſi-

„ poſſible d'après ſa figure, & d'après ce que je „ m'imaginois des beautés qui ne m'étoient pas „ connues.

„ Voilà ce qui véritablement m'a penſé tourner „ la tête. Elle voyoit bien que c'étoit d'elle, que je „ parlois. Nous étions ſeuls, comme vous pou- „ vez croire, en lui faiſant un tel récit; & mes „ yeux faiſoient tout de leur mieux, pour lui per- „ ſuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la „ vis point offenſée de cette connoiſſance, ni ſa „ pudeur allarmée de la fin d'une avanture faite „ à plaiſir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir „ d'une maniere encore moins diſcrette. Cette „ audience tranquille me fit donner tête baiſſée „ dans tout ce que les conjectures avoient de flat- „ teur pour moi. Je ne ſongeai, ni au Roi, ni à „ ſa paſſion pour elle, ni aux périls d'un tel enga- „ gement: enfin, je ne ſçai à quoi diable je ſon- „ geois; mais, je vois bien, que ſi vous n'y aviez „ ſongé pour moi, j'étois capable de me perdre au „ milieu de ces folles viſions. „

Quelque tems après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour, qu'une maligne influence s'étant répandue ſur tout ce qui regardoit la ten- dreſſe, tout alla de travers dans l'Empire amoureux. Le dépit, les ſoupçons, ou la jalouſie, ſe mirent en campagne, pour déſunir les cœurs. Les faux rap- ports, enſuite la médiſance, & les tracaſſeries, ache- verent de tout bouleverſer.

La Ducheſſe *de Cléveland* étoit accouchée pendant le voyage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée ſi belle. Cela lui fit croire, qu'elle étoit en état de reprendre ſes premiers droits ſur le cœur du Roi ſi elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat de- vant ſes yeux. Ses partiſans étoient du même a- vis. On prépara ſon équipage pour cette expédi- tion; mais, la veille du jour qu'elle devoit par-

tir, elle vit le jeune *Churchill* * , & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déja plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés , & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme, qui d'Enseigne aux Gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence, quand il se possede assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit, ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi, ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient, qu'elle lui avoit-déja donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*, d'autant que leurs différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient, qu'il avoit l'air trop indolent, & la taille trop effilée, pour soutenir long-tems sa faveur. Mais, tous convenoient, qu'un homme qui étoit le favori de la Maîtresse du Roi, & frere de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer d'y faire fortune. En effet, le Duc d'*Yorck* lui donna bien-tôt après une Charge dans sa Maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais, le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de *Cleveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce ; &, cependant, on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord *Dorset*, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne.

* *Aujourd'hui Mylord Marlborough.*

ne *Nellgouyne*. La *Cléveland*, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, & le ruinoit par des Amans à gage. Mais, le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, & les menaces de Mlle *Stwart*. Il y avoit long-tems, qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public; mais, depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt, elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt, c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement, ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine, qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela, qu'après avoir solemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame *de Cléveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une Saint Barthelemi de tous les autres menus Amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellgouydes*, les Miss's *Davis*, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus Plaisirs de sa Majesté, furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La *Stwart* continuoit à desesperer le Roi; mais, il eut bien-tôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Cléveland* prit ce soin. Elle s'étoit déchainée sans réserve depuis sa disgrace contre Mlle *Stwart*, qu'elle en accusoit par son impertinence,

nence, & contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiote revêtue la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mlle *Stwart* l'avoient réduit ; &, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses Valets de Chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez le *Stwart* de fort mauvaise humeur. La présence de Madame *de Clèveland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation, „ J'espere, dit-elle, qu'il „ m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine *Stwart* vous ait défendu „ de me voir chez moi. Je ne veux point vous „ en faire des reproches, qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser „ des foiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien „ à dire, & que je suis la seule que vous avez honorée de votre tendresse, & qui s'en soit rendue „ indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous „ consoler dans l'abattement où vous ont mis „ les froideurs, ou la nouvelle chasteté, de l'inhumaine *Stwart*. „ A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant & démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais, il ne crut pas qu'elle dût prendre des airs bruyans, vûs les termes où ils en étoient: & comme il se préparoit à lui répondre, „ Non, dit-elle, ne me sçachez point „ mauvais gré de la liberté que je prens de me „ moquer un peu de la grossiereté dont on vous

„ en

„ en impose. Je ne puis souffrir, qu'une affliction
„ si marquée vous rende la fable de votre Cour,
„ tandis qu'on se moque impunément de vous. Je
„ sçai, que la précieuse *Stwart* vous révoque, sous
„ prétexte de quelque incommodité, peut-être de
„ quelque scrupule de conscience. En je viens vous
„ avertir, que le Duc de *Richemont* sera bien-tôt
„ avec elle, s'il n'y est déja. Ne m'en croyez
„ pas, puisque ce pourroit être le ressentiment,
„ ou l'envie, qui me le feroient dire. Suivez moi jus-
„ qu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez
„ plus de confiance à la calomnie, & que vous
„ l'honoriez d'une préférence éternelle, si je l'ac-
„ cuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe
„ d'une fausse prude qui vous fait faire un per-
„ sonnage si ridicule. „

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraîna vers le logement de sa rivale. *Chivins* étoit dans ses intérêts: ainsi la *Stwart* n'avoit garde d'être avertie de la visite; & *Babinai*, dont Madame *de Cléveland* avoit fait la fortune, & qui la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui conduisoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ses Maîtresses. La *Cléveland* lui donna le bon soir, comme il entroit chez sa rivale, & se retira pour attendre l'issue de cette avanture. *Babinai*, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de Chambre de sa Maîtresse qui se présentèrent respectueusement à son passage, & lui dirent tout bas, que Mlle *Stwart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée; mais, que s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. *C'est ce qu'il faut*

faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la *Stwart* couchée; mais, elle ne dormoit pas. Le Duc *de Richemont* étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embaras des uns, & la colere de l'autre, furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc *de Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son Maître, & son Roi, justement irrité. Les prémiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mlle *Stwart* étoit commode pour une vengeance subite. La *Tamise* couloit au-dessous. Il y jetta les yeux; &, voyant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, & se retira sans repliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La *Stwart*, un peu revenue de sa premiere surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc *de Richemont*, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un Pays libre; qu'elle ne sçavoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que, si cela n'étoit pas permis dans son Royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eut de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jetter dans un Couvent pour y chercher la tranquilité dont elle ne pouvoit jouir dans sa Cour. Le Roi, tantôt outré de colere, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé des menaces,

étoit

étoit tellement agité, qu'il ne sçavoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant, l'amour prêt de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente priere acheva de l'outrer. Il sortit, en la menaçant de ne la plus voir, & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eut passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le Duc *de Richemont* eut ordre de sortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi; mais, il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on sçut qu'il partit dès le matin pour sa maison de campagne.

Mlle *Stwart*, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'avanture de la nuit précédente, fut se jetter aux pieds de la Reine. Ce fut-là, que, faisant le personnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer; dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc *de Richemont*, qui la recherchoit depuis long-tems; mais, que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrace, & d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mît dans un Couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est

C'eſt un ſpectacle bien agréable, qu'une rivale, qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon, & ſe juſtifie en même-tems. Le cœur de la Reine ſe tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnerent les ſiennes. Elle l'embraſſa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute ſorte de faveurs & de protection, ou pour ſon mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoya, réſolue d'abord d'y travailler tout de ſon mieux; mais, comme elle avoit beaucoup d'eſprit, les réflexions qu'elle fit après ce prémier mouvement, lui firent changer d'avis.

Elle ſçavoit, que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une conſtance opiniâtre. Elle jugea, que l'abſence le conſoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le ſouvenir de Mlle *Stwart;* & que, puiſqu'elle ne pouvoit éviter de ſe voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la ſageſſe & la vertu venoient d'éclater par des preuves ſi manifeſtes. D'ailleurs, elle ſe flatta, que le Roi lui ſçauroit éternellement gré de s'être oppoſée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raiſonnement la détermina. Toute ſon induſtrie fut employée à perſuader Mlle *Stwart*; &, ce qu'il y a de rare dans cette Avanture, après avoir obtenu qu'elle ne ſongeroit plus au Duc *de Richemont*, ni au Couvent, ce fut elle qui prit ſoin de raccommoder ces deux Amans.

C'eut été dommage, qu'elle n'eut pas réuſſi dans cette négociation. Auſſi n'en fut-elle pas à la peine: car, jamais les empreſſemens du Roi ne furent ſi vifs, que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart*.

Mais, Sa Majeſté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va le voir.

L'Euro-

L'Europe entiere jouiſſoit d'une Paix profonde depuis le Traité des Pyrenées. L'Eſpagne ſe flattoit de reſpirer par la nouvelle Alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ſes voiſins; mais, elle n'eſpéroit pas pouvoir ſoutenir les débris d'une Monarchie ſur ſa décadence, quand elle conſidéroit l'âge ou les infirmités du Prince, ou la foibleſſe de ſon ſucceſſeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'aggrandir.

Ce fut en ce tems-là, que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, ſe laiſſa perſuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réuſſi; mais, la fortune du Roi, toujours fidelle à ſa gloire, voulut depuis faire voir par le peu de ſuccès de l'entrepriſe de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fuſſent dignes de ſon attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre, voulant auſſi viſiter les bords Africains, arma cette eſcadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le commandement. Ceux, qui en ſçavoient quelque choſe par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudroit combattre, non ſeulement les Habitans de la Guinée, Peuple endiablé dont les fléches étoient empoiſonnées, qui ne faiſoient jamais de quartier que pour manger leurs priſonniers; mais, qu'il faudroit eſſuyer des chaleurs inſupportables, ou des pluïes, dont chaque goute ſe changeoit en un ſerpent; que ſi l'on pénétroit plus avant dans le Pays, on étoit aſſailli par des monſtres mille fois plus inconcevables & plus affreux, que toutes les bêtes de l'Apocalypſe.

Mais, ce fut en vain que ces bruits ſe répandirent:

rent : loin d'inſpirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* ſe préſenta tout des prémiers ; &, ſans ſonger, que le prétexte de ſa convaleſcence avoit différé la concluſion de ſon mariage avec Mlle *Jennings*, il demanda la permiſſion du Duc, & l'agrément du Roi, pour y ſervir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit ſéduite en ſa faveur. Ce n'étoit plus gueres, que les avantages de l'établiſſement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La molleſſe des empreſſemens d'un Amant, qui ſembloit ne rendre des ſoins que par habitude, la rebutoit ; & le parti qu'il venoit de prendre ſans ſon aveu, lui parut ſi ridicule pour lui, & ſi choquant pour elle, qu'elle réſolut dès ce moment de n'y plus ſonger. Elle ouvrit petit à petit les yeux ſur le faux brillant qui l'avoit éblouie ; & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit, lorſqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence, & tant de liberté d'eſprit, dans les railleries dont elle lui fit compliment ſur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté ; d'autant qu'il avoit préparé toutes les conſolations qu'il avoit cru capables de la ſoutenir, en lui annonçant la funeſte nouvelle de ſon départ. Elle lui dit, „ qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à „ lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de „ libertés en Europe, que d'aller étendre ſes con„ quêtes dans une autre partie du monde ; qu'elle „ lui conſeilloit de ramener toutes les captives „ qu'il feroit en Afrique, pour remplacer les beau„ tés que ſon abſence alloit mettre au tombeau. „

Germain trouva fort mauvais, qu'elle eut la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite ; mais,

mais, il s'apperçut, que c'étoit tout de bon. Elle lui dit, qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là, tout alloit bien pour elle. *Germain*, non seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavaliérement; mais, il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'*Ovide*, traduites par les beaux esprits de la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergere au desespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'Epitre d'*Ariane* à *Thésée*. Le commencement de cette Lettre étoient mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls, & des monstres, qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre Amante abîmée dans la douleur; mais, n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux, qui le ramasserent, connurent son écriture, & en tirerent plusieurs copies, qui eurent cours par la Ville. Cependant, sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sçait; & le procédé

de

de Mlle *Jennings* la juſtifia ſur cette Lettre. Car, quelques efforts que fiſſent le mérite & les nouveaux ſoins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais, il ne fut pas le ſeul qui ſe reſſentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaiſir à deſunir les cœurs, pour les engager bien-tôt après à des objets tous différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon empire aux loix de l'Himen, avoit en même-tems mis ſon bandeau ſur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plûpart des Amans dont on a fait mention.

La belle *Stwart* épouſa le Duc *de Richemont*; l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Mylord *Rocheſter*, une triſte Héritiere; la jeune *Temple*, le ſérieux *Littleton*; *Talbot*, ſans ſçavoir pourquoi, prit pour femme la languiſſante *Bointon*; *Georges Hamilton*, ſous de meilleurs auſpices, épouſa la belle *Jennings*; & le Chevalier DE GRAMMONT, pour le prix d'une conſtance qu'il n'avoit jamais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en ſa faveur, & ſe vit enfin poſſeſſeur de Mademoiſelle d'*Hamilton*.

DIA-

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

QUelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sçauroit s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons

bien

bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire: je voyois bien que votre ame étoit haute; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande: tout dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, & qui, plein de plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir de la honte, des remords, & de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang Romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

Et

Et c'eſt tout le ſang que j'ai verſé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'euſſent fait quitter le gouvernement! Mais je me ſuis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon ſeul aſyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens; & j'ai oſé leur dire: je ſuis prêt à rendre compte de tout le ſang que j'ai verſé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains ſe ſont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il eſt vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment oſâtes-vous leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſéveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le ſalut de la république? Vouliez-vous que je viſſe tranquillement des ſénateurs trahir le ſénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être auſſi extrême que le peut être l'eſclavage, cherchoit à abolir la magiſtrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du ſénat, a toujours travaillé à renverſer l'un & l'autre. Mais celui qui eſt aſſez ambitieux pour le ſervir contre le ſénat & les loix, le fut toujours aſſez pour devenir ſon maître. C'eſt ainſi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le ſénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peu-

ple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république ? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presqu'autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quelque doive être le prix de cette noble liberté il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers ; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

Il faut que je l'avoue ; Sylla, vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang ? & vous avez eu de l'attachement pour elle ?

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger,

par

par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre esclaves ? Non. Mais mourez ; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je ferois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles ; la crainte a suspendu les jalousies ; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de fureur.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune ; & vous n'avez fait cas que

de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il ; & il me suffit pour ma sureté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire ; & son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a au-tour de lui Chéronée, Orchomene & Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; &, dans ses songes même, je lui apparoitrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables & lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes loix ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le sénat, avec la justice & les loix ; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans

Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; & c'eſt beaucoup. Repaſſez dans votre mémoire l'hiſtoire de ma vie: vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Reſſouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: Je fus indigné de voir un homme ſans nom, fier de la baſſeſſe de ſa naiſſance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple: &, dans cette ſituation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me réſolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ſes mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorſque, par le caprice du ſort, je fus obligé de ſortir de Rome, je me conduiſis de même: j'allai faire la guerre à Mithridate; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laiſſai ce Romain jouir de ſon pouvoir ſur la populace, je multipliois ſes mortifications; & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux dieux des ſuccès dont je le déſeſpérois. Je lui faiſois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faiſoient au roi barbare. Il ne ſortoit pas un ſeul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; & mes moindres actions, toujours ſuperbes, étoient pour Marius de funeſtes préſages. Enfin, Mithridate demanda la paix; les conditions étoient raiſonnables: &, ſi Rome avoit été tranquille, ou ſi ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruiſit ſa flotte, & qu'il rendît aux rois ſes voiſins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laiſſe, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laiſſe la main avec laquelle tu as ſigné l'ordre de faire mourir en un jour

cent mille Romains. Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Théléfinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée: & ce jour, assure ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui de Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne sera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines romains, l'ambition de règner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sure pour aller à la tyrannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage, & se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

Fin du dialogue de Sylla & d'Eucrate.

LE TEMPLE DE GNIDE.

. . . . Non murmura vestra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.
Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien

PREFACE DU TRADUCTEUR.

UN ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine

des bibliotheques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne ſçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon ouvrage.

Quant à ma traduction, elle eſt fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai ſouvent quitté l'expreſſion la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux-même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman eſt une eſpece de tableau où l'on a peint, avec choix, les ob-

objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractere original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques sçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les regles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait; & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere : Mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je

dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je ſouhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puiſſe lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'eſt plus l'objet de mes occupations, il l'eſt de mes regrets.

Que ſi les gens graves deſiroient de moi quelqu'ouvrage moins frivole, je ſuis en état de les ſatisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous ſçavons ſur la métaphyſique, la politique & la morale, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés ſur ces ſciences-là.

LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VEnus préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel ; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y regner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclorre ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts. . . . Mais j'en peins les richesses & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchantés: Flore & Pomone en ont pris ſoin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille; les fleurs ſuccedent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ſes Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux: mais, par une vertu ſecrette, tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes ſe confondent avec elles. La déeſſe prend part à leurs jeux; elle ſe dépouille de ſa majeſté; aſſiſe au milieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives: il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorſque les nymphes approchent de ſes bords, il s'arrête; & ſes flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore: ſes eaux tournent au-tour d'elle; quelquefois il ſe ſouleve pour l'embraſſer mieux; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer: mais il la ſoutient ſur ſes flots; &, charmé d'un fardeau ſi cher, il la promene ſur ſa plaine liquide; enfin, déſeſpéré de la quitter, il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie, eſt un bois de myrthes, dont les routes ſont mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines: L'Amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecrettes.

Non

Non loin de-là, est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chenes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit, pour la premiere fois, Adonis : le poison coula au cœur de la déesse. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ! Hélas ! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux ; ses nymphes la parfumerent ; elle monta sur son char trainé par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ses regards errerent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse : il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché vint avec sa mere, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse ! Je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah ! dit-il, je commence à sentir que je suis le dieu des Plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'ex-

primer : l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens que les dieux ne ſentent eux-même que lorſqu'ils ſont dans la demeure celeſte.

Tout ce que la nature a de riant eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus ; le raviſſement des dieux qui la virent ; ſon embarras de ſe voir toute nue ; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a repréſenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole au-tour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une pouſſière épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes ; il ſourit à Vénus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre ; ils ſoupirent ; &, attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il y a un appartement ſéparé, où le peintre a repréſenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleſte y eſt aſſemblée. Le dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La déeſſe regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober ; elle retire de deſſus lui des regards qui portent à peine, & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux ſourient ; & Vulcain l'écoute avec plaiſir.

De

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse; elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole: mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé: il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire: il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles: mais les dieux paroissent tristes; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte: elle en a règlé les cérémonies, institué les fêtes; & elle y est, en même-temps, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrônes, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dig-

dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Venus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourmens: ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même: car, moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple: ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie: cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincere, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel

quel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une flèche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phèdre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte ; je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tous bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de

de Vénus: souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi: Amour, lorsque tu vis Psyché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur: ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée: je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; & jamais il n'y sera entré un amant si fidele: nous irons dans le palais de Vénus; & je croirai que c'est le palais de Thémire: j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein: peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre: &, quand elle sera égarée, ... L'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mysteres.

SECOND CHANT.

IL y a à Gnide un autre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds; les cheveux ne se dressent point sur la tête; il n'y a point de prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie: mais Vénus elle même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'isle de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gni-

Gnidiens; elle sourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisieme, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel! que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes! Elle se présenta à l'oracle, aussi fière que les déesses: mais soudain nous entendîmes une voix, qui sortoit du sanctuaire: Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur? Je vais te punir d'une maniere cruelle: je t'ôterai tes charmes; mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans. Va, dit la déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire: ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer; &, quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes, que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque temps après, vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déesse, une chose que je ne sçaurois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achetes. Tes trésors ne te seront point inutiles; ils te serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite: il avoit vu à Gnide la charman-

mante Camille; il en étoit éperduement amoureux : il sentoit tout l'excès de son amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déesse; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde ; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La deesse me dit : Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse? Je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent; qu'elle m'espere dans mon absence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

TROISIEME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans ; les femmes y viennent, de toutes parts, disputer le prix de la beauté. Là, les bergeres sont confondues avec les filles des rois; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer; elle sçait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélene remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince,

ce, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos; & elles se disoient l'une à l'autre: je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous: si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits: tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons point de nos charmes: nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeste: & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide; &, lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je

Je vis auſſi Oriane, ſemblable aux déeſſes. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale: il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas! diſoit-il, je ſuis heureux; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vénus & de moi: Mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laiſſez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là, étoient vingt Babyloniennes: elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient: Les loix nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis: mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux dieux; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans

le

le sein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers: les ornemens fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour: elles étoient filles de l'Aurore; &, pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparoître leur mere; elles se plaignoient de leur mere, qui ne se montroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis, sous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles, qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mere: des eunuques la servoient, & leurs yeux regardoient la terre: car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages; mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit: Je ne veux point dis-

pa-

puter le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix: car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus: je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore: il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fiere de Pallas; ici, la grandeur & la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes vouluſſent se jouer des yeux. Les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienséance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales: elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la couronner, leur dit-elle: de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

QUA-

QUATRIEME CHANT.

PEndant que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire; j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir: car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis:

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Venus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la molleſſe.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils em-

ploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs & les espérances de chaque jour : on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre : & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagemens qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la derniere; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais non; les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sieges renversés, sur les-

lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour, sans s'être fatigués: ils sont brisés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je sçus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus longtemps cet air empoisonné: tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la dernière fois, au temple; &, m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois Sacrifié: Grande déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple, & non pas ton culte: en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crète. Cette isle est toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour seul sçut éluder l'artifice; le tombeau de Phèdre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mère; & le temple d'Ariane, qui, désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs: car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colère trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chère.

Je quittai cette isle, si odieuse à une déesse qui

devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jetta à Lesbos. C'eſt encore une iſle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylène eſt la capitale de Lesbos ; c'eſt la patrie de la tendre Sappho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le ſort me fit trouver une iſle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adreſſèrent de vœux. Nous rejettons, diſent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déeſſe les en a ſouvent punis : mais, ſans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à meſure qu'ils ſont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me portèrent à Dèlos. Je reſtai quelques mois dans cette iſle ſacrée. Mais, ſoit que les dieux nous préviennent quelquefois ſur ce qui nous arrive ; ſoit que notre ame retienne de la divinité, dont elle eſt émanée, quelque foible connoiſſance de l'avenir ; je ſentis que mon deſtin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie ; il m'apparut, je ne ſçus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou

une

une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique; ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux peintres même. Elle vit mon étonnement; elle en sourit. Dieux! quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces : Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle fuit; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle; & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'isle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avançai; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis! disois-je : j'ai, sans aimer, tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle; & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergère : je renonce à toutes les autres beautés; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIE'ME CHANT.

JE parlois encore au jeune Ariſtée de mes tendres amours, ils lui firent ſoupirer les ſiens; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit: je n'oublierai rien; car je ſuis inſpiré par le même dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-ſimple: mes aventures ne ſont que les ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle eſt belle; elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des ſouhaits demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeſte, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer, mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſerieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle penſera ſenſément; ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle

qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une bergère naïve. Des graces si légères, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte ; &, comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le sçait ; mais elle est ravie, comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amout.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient ; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux ! je n'ai pu y réussir ; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude ; j'avois des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires : tout ce qui n'est point toi s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon

cœur : bien-tôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou, si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant, Tu es triste. Il est vrai, lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes, & je ne sçais pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains. Ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même-temps mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée ; elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent, comme si elles m'étoient personnelles ; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout à coup, je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amans.

mans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse, &, dans un instant, elle m'en accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille ; si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant.

Aristée soupira, & se tut, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

SIXIE'ME CHANT.

PEndant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes ; &, après avoir erré longtemps, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs,

au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour: à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible. La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient au-tour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui sifflioient sur sa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi: je voulus le prendre; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide: mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embrasée, &, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine: j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable: nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie: nous criions, Thémire! nous criions, Camille! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

En-

Enfin, nous trouvâmes la lumiere du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude ; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieux ! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois, à chaque instant, sur une infidélité de Thémire ; je la voyois. . . . Non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres & la lumière ! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie : poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'est peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briser sa statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les près, les guerets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande ! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtresse: Nous sommes aimés du dieu que vous servez, il vient de calmer les transports dont nous étions agités; à peine sommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente: nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles: Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes: nos plaisirs sont un culte pour toi; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison: mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mêlange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Silène suivoit, monté sur son âne: sa tête sembloit chercher la terre; &, si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte; & les Satyres entouroient leur roi. La joie règnoit avec le désordre;

dre; une folie aimable mêloit enſemble les jeux, les railleries, les danſes, les chanſons. Enfin, je vis Bacchus: il étoit ſur ſon char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ſes côtés, étoit la belle Ariane. Princeſſe, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Théſée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il eſſuya vos larmes. Si vous n'aviez pas ceſſé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit: Aimez-moi. Théſée fuit; ne vous ſouvenez plus de ſon amour, oubliez juſqu'à ſa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus deſcendre de ſon char; je vis deſcendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, reſtons dans ces lieux, & ſoupirons-y nos amours. Faiſons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'eſt auprès de ces lieux que la reine des cœurs a poſé ſon empire; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà ſi fortunés.

Pour moi, grand dieu, je ſens déjà que je t'aime davantage. Quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable! Il n'y a que les immortels qui puiſſent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'eſperent, & qui ſont plus bornés quand ils deſirent, que quand ils jouiſſent.

Tu ſeras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'eſt occupé que de ſa gloire; ce n'eſt que ſur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on ſçait aimer. Et, pendant que cette troupe ſe livrera à une joie inſenſée, ma joie, mes ſoupirs & mes larmes même, te rediront ſans ceſſe mes amours.

Le dieu ſourit à Ariane; il la mena dans le ſanc-

tuaire. La joie s'empara de nos cœurs: nous sentîmes une émotion divine. Saîſis des égaremens de Silène, & des tranſports des bacchantes, nous prîmes un thyrſe, & nous nous mêlâmes dans les danſes & dans les concerts.

SEPTIE'ME CHANT.

NOus quittâmes les lieux conſacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes ſentir que nos maux n'avoient été que ſuſpendus. Il eſt vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la ſombre Triſteſſe avoit ſaiſi notre ame & nous étions dévorés de ſoupçons & d'inquiétudes.

Il nous ſembloit que les cruelles déeſſes ne nous avoient agités, que pour nous faire preſſentir des malheurs auſquels nous étions deſtinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide: nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de ſentir lorſque, ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déjà ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſtée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que ſçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaiſir à l'entendre!

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Thyrſis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore: il fau-

faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille: que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles: Malheureux que je suis! elle les a mises sur son sein! C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles; elles mechapperent, & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours: je les lisois & relisois sans cesse: un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne désespère point un malheureux qui t'aime; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusque dans le temple; & je le punirai, fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée: ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule; je perdis l'heureux Aristée: déjà il avoit embrassé sa Camille; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière; je craignois de t'avoir perdu pour jamais: cette parole

role me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois; hélas! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison: ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois solitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elysée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future; ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre, qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux sçavent s'entendre & se répondre; vos soupirs sont payés par des soupirs! Mais moi, je passe ma vie sur les traces d'une bergere farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ce bois, nous apperçut & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit au-tour de lui. Il accordoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein: il s'étoit sauvé à ses pieds; je l'y trouvai encore: il se cacha sous ses genoux; je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dérnière retraite: elle est si charmante, qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prières, & elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire: elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'a jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grace, hélas! sans espérance de devenir coupable.

Fin du temple de Gnide.

Com-

Comme la pièce suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormoit caché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtés; &, si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux: elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse, & le lança contre moi. Je lui dis en souriant: Prends-en un second; fais-moi une autre blessure; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied; & elle cria doucement: C'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai: Ah! Céphise, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y puis consentir; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une flèche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il se réveille; que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui; & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses.

roſes. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta ſur lui; & elle rioit de voir le petit dieu preſqu'enſéveli. Mais à quoi m'amuſai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus ſur la terre d'hommes volages, car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconſtance. Elle prît ſes ciſeaux, s'aſſit; &, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je ſentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphiſe. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le ſommet des aîles de l'Amour, laiſſa ſes ciſeaux, & s'enfuit.

Lorſqu'il ſe fut réveillé, il voulut voler; & il ſentit un poids qu'il ne connoiſſoit pas. Il vit ſur les fleurs le bout de ſes aîles; il ſe mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Vénus. Ma mère, dit-il, je battois de mes aîles ſur votre ſein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus grandes? Embraſſez-moi: elles croiſſent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déjà le ſommet qui ſe dore: dans un moment. . . . . C'eſt aſſez: volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me haſarder. Il s'envola; il ſe repoſa auprès de Vénus, & revint d'abord ſur ſon ſein. Il reprit l'eſſor; il alla ſe repoſer un peu plus loin, & revint encore ſur le ſein de Vénus. Il l'embraſſa; elle lui ſourit: il l'embraſſa encore, & badina avec elle; & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il règne ſur toute la nature.

L'Amour, pour ſe venger de Céphiſe, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé;

aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez! Je veux bien porter la peine de ſon crime: mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir?

FIN.

ESSAI SUR LE GOUT

DANS LES CHOSES DE LA NATURE ET DE L'ART.

FRAGMENT.

DAns notre manière d'être actuelle, notre ame goûte trois ſortes de plaiſirs : il y en a qu'elle tire du fond de ſon exiſtence même; d'autres qui réſultent de ſon union avec le corps; d'autres enfin qui ſont fondés ſur les plis & les préjugés que de certaines inſtitutions, de certains uſages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce ſont ces différens plaiſirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne ſçais quoi, le noble, le grand, le ſublime, le majeſtueux, &c. Par exemple, lorſque nous trouvons du plaiſir à voir une choſe avec une

une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne ; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci ; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse : car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, &c. sont donc dans nous-même ; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs ; c'est là où elle se manifeste davantage. La poësie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir ; voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent ; rendons raison de nos sentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'Ame, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui sont propres; tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense: & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût: ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels; &, de la même manière & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure, la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle

elle auroit connu ; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à préſent nous n'aimons preſque que ce que nous ne connoiſſons pas.

Notre manière d'être eſt entièrement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous ſommes, ou autrement. Mais, ſi nous avions été faits autrement, nous aurions ſenti autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poëſie ; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poëſie : par exemple, ſi la conſtitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les règles qui proportionnent la diſpoſition du ſujet à la meſure de notre attention, ne ſeroient plus ; ſi nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les règles qui ſont fondées ſur la meſure de notre pénétration, tomberoient de même ; enfin toutes les loix établies ſur ce que notre machine eſt d'une certaine façon, ſeroient différentes, ſi notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuſe, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : ſi notre vue avoit été plus diſtincte, & notre ame capable d'embraſſer plus de choſes à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : ſi nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos inſtrumens de muſique. Je ſçais bien que les rapports que les choſes ont entre elles auroient ſubſiſté ; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choſes qui, dans l'état préſent, font un certain effet ſur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts eſt de nous préſenter les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible, il faudroit qu'il y eût du changement

ment dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la manière la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs, pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie; c'est une application prompte & exquise des règles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de sçavoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens: car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles, qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT EN GENERAL.

L'Eſprit eſt le genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces, le génie, le bon ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent, le goût.

L'eſprit conſiſte à avoir les organes bien conſtitués, relativement aux choſes où il s'applique. Si la choſe eſt extrêmement particuliere, il ſe nomme talent ; s'il a plus de rapport à un certain plaiſir délicat des gens du monde, il ſe nomme goût ; ſi la choſe particuliere eſt unique chez un peuple, le talent ſe nomme eſprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chaſſe chez les ſauvages, &c.

DE LA CURIOSITE.

NOtre ame eſt faite pour penſer, c'eſt-à-dire pour appercevoir ; or un tel être doit avoir de la curioſité : car, comme toutes les choſes ſont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en ſuit une autre, on ne peut aimer à voir une choſe ſans deſirer d'en voir une autre ; &, ſi nous n'avions pas ce deſir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaiſir à celle-là. Ainſi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous ſouhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaiſir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'eſt donc le plaiſir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre ; c'eſt pour cela que l'ame cherche toujours des choſes nouvelles, & ne ſe repoſe jamais.

Ainſi on ſera toujours ſûr de plaire à l'ame, lorſqu'on lui fera voir beaucoup de choſes, ou plus qu'elle n'avoit eſpéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raiſon pourquoi nous avons du plaiſir lorſque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorſque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'eſt la même cauſe qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en pluſieurs lieux, parcourir plus d'eſpace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainſi dire, étendre la ſphere de ſa préſence; ainſi c'eſt un grand plaiſir pour elle de porter ſa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes, notre vue eſt bornée par des maiſons: dans les campagnes, elle l'eſt par mille obſtacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre ſecours, & nous découvre la nature qui ſe cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'eſt-à-dire la nature dérobée à nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles ſituations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruiſſeaux, des collines, & ces diſpoſitions qui ſont, pour ainſi dire, créées exprès, elle eſt bien autrement enchantée que lorſqu'elle voit les jardins de le Nôtre; parce que la nature ne ſe copie pas, au lieu que l'art ſe reſſemble toujours. C'eſt pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde; c'eſt que la peinture ne prend la nature que là où elle eſt belle, là où la vue ſe peut porter au loin & dans toute ſon étendue, là où elle eſt variée, là où elle peut être vue avec plaiſir.

Ce qui fait ordinairement une grande penſée, c'eſt lorſqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir

vrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : „ Lorsqu'il pouvoit, dit-il, „ se servir de la victoire, il aima mieux en jouir "; *cùm victoriâ posset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : „ Ce fut vaincre que d'y „ entrer "; *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : „ C'est le Sci- „ pion qui croît pour la destruction de l'Afrique "; *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ crescit* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit : „ Annibal „ fugitif cherchoit au peuple romain un ennemi „ par tout l'univers "; *qui, profugus ex Africâ, hostem populo romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées,

par l'inanité qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir: c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIE'TE'.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété: sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; &, si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaisirs; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des passions, & que ceux qui sçavent instruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable; le même ordre des périodes, longtemps continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les

les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcou à Petersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en deſcendra degoûté des ſituations les plus heureuſes & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, avons nous dit, que parce qu'elle eſt faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puiſſe voir, & que la variété le lui permette ; c'eſt-à-dire, il faut qu'une choſe ſoit aſſez ſimple pour être apperçue, & aſſez variée pour être apperçue avec plaiſir.

Il y a des choſes qui paroiſſent variées & ne le ſont point, d'autres qui paroiſſent uniformes & ſont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confuſion des ornemens fatigue par leur petiteſſe ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puiſſions diſtinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun ſur lequel l'œil puiſſe s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choiſis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique eſt une eſpece d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame eſt embarraſſée, comme quand on lui préſente un poëme obſcur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme : mais, comme elle a les diviſions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie préciſément ce qu'elle peut voir ſans ſe fatiguer, mais qu'elle en voie aſſez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaiſir.

Il faut que les grandes choſes aient de grandes parties ; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes

montagnes ſont compoſées d'autres montagnes qui ſont au-deſſus & au deſſous ; c'eſt la nature des choſes qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de diviſions & de grandes diviſions, imite les grandes choſes; l'ame ſent une certaine majeſté qui y regne par-tout.

C'eſt ainſi que la peinture diviſe en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle repréſente dans un tableau ; elle imite la nature, une nombreuſe troupe ſe diviſe toujours en pelotons; & c'eſt encore ainſi que la peinture diviſe en grande maſſe ſes clairs & ſes obſcurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMETRIE.

J'Ai dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choſes, elle aime à voir une eſpèce de ſymmétrie. Il ſemble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'explique cela.

Une des principales cauſes des plaiſirs de notre ame, lorſqu'elle voit des objets, c'eſt la facilité qu'elle a à les appercevoir ; & la raiſon qui fait que la ſymmétrie plaît à l'ame, c'eſt qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la ſoulage, & qu'elle coupe, pour ainſi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là ſuit une regle générale : par-tout où la ſymmétrie eſt utile à l'ame & peut aider ſes fonctions, elle lui eſt agréable; mais, par-tout où elle eſt inutile, elle eſt fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choſes que nous voyons ſucceſſivement doivent avoir de la variété; car notre ame

n'a

n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la ſymmétrie. Ainſi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la ſymmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embraſſer d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil ſoit ſimple, il faut qu'il ſoit unique, & que les parties ſe rapportent toutes à l'objet principal ; c'eſt pour cela encore qu'on aime la ſymmétrie, elle fait un tout enſemble.

Il eſt dans la nature qu'un tout ſoit achevé ; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'eſt encore pour cela qu'on aime la ſymmétrie ; il faut une eſpece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, eſt auſſi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'Ame aime la ſymmétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande, des peintres & des ſculpteurs, qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre ſont inſupportables ; la raiſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent

toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſur-tout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtyle de quelques écrivains, qui, dans chaque phraſe, mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antitheſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme ſaint Evremont. Le tour de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraſte perpétuel devient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſque vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujous l'autre: vous voyez des mots oppoſés, mais oppoſés de la même manière; vous voyez un tour dans la phraſe, mais c'eſt toujours le même.

Bien des peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagement; de ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord

d'abord la disposition de celles d'à côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs : Or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos, il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir : mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications : elle sent, & elle ne se lasse pas.

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CEtte disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitu-

titude de l'action : cas elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue ; &, dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent ; ils nous font voir une suite continuelle d'évenemens non attendus : c'est par-là que les jeux de société nous plaisent ; ils sont encore une suite d'événemens imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par-là que les pieces de théâtre nous plaisent : elles se développent par dégrés, cachent les évenemens jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes, & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est ; ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est, dans une chose, l'idée accessoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la personne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la manière dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-

ſangfroid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout à coup & dit: L'univers ayant ſouffert ce monſtre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna: *tale monſtrum per quatuordecim annos perpeſſus, terrarum orbis tandem deſtituit.* Ceci produit dans l'eſprit différentes ſortes de ſurpriſes; nous ſommes ſurpris du changement de ſtyle de l'auteur, de la découverte de ſa différente maniere de penſer, de ſa façon de rendre en auſſi peu de mots une des grandes révolutions qui ſoit arrivée: ainſi l'ame trouve un très-grand nombre de ſentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui compoſer un plaiſir.

DES DIVERSES CAUSES

Qui peuvent produire un ſentiment.

IL faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſçavoir frapper pluſieurs organes à la fois; &, ſi l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage ſont ceux qui ont excité dans l'ame plus de ſenſations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des cauſes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confuſion d'arbres: 1o. parce que notre vue, qui ſeroit arrêtée, ne l'eſt pas: 2o. chaque allée eſt une, & forme une grande choſe; au lieu que, dans la confuſion, chaque arbre eſt une choſe & une petite choſe: 3o. nous voyons un arrangement

que nous n'avons pas coutume de voir: 4o. nous sçavons bon gré de la peine que l'on a prise: 5o. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire, l'espérance d'avoir plus: il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur: il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle: enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légereté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramene en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITE'.

PResque toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards: par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir: 1o. parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés com-

comme ils ſont, ils chantent bien; ils ſont comme un inſtrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des ſons: 1°. parce que les paſſions qu'ils jouent ſont trop ſuſpectes de fauſſeté: 3°. parce qu'ils ne ſont ni du ſexe que nous aimons, ni de celui que nous eſtimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conſervent longtemps un air de jeuneſſe, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur eſt particuliere. Ainſi chaque choſe nous donne un ſentiment, qui eſt compoſé de beaucoup d'autres, leſquels s'affoibliſſent & ſe choquent quelquefois.

Souvent notre ame ſe compoſe elle-même des raiſons de plaiſir, & elle y réuſſit ſur-tout par les liaiſons qu'elle met aux choſes. Ainſi une choſe qui nous a plu nous plaît encore, par la ſeule raiſon qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainſi une actrice, qui nous a plu ſur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; ſa voix, ſa déclamation, le ſouvenir de l'avoir vue admirer, que dis-je? l'idée de la princeſſe jointe à la ſienne, tout cela fait une eſpece de mélange qui forme & produit un plaiſir.

Nous ſommes tous pleins d'idées acceſſoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention ſur leur naiſſance ou leurs biens, les honneurs ou l'eſtime de certaines gens.

DE LA DELICATESSE.

LEs gens délicats ſont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts acceſſoires. Les gens groſſiers n'ont qu'une ſenſation; leur ame ne ſçait compoſer ni décompoſer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour ſe compoſent la plupart des plaiſirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des ſenſations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'eſprit ont & ſe ſont fait une infinité de ſenſations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SCAIS QUOI.

IL y a quelquefois, dans les perſonnes ou dans les choſes, un charme inviſible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne ſçais quoi. Il me ſemble que c'eſt un effet principalement fondé ſur la ſurpriſe. Nous ſommes touchés de ce qu'une perſonne nous plait plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous ſommes agréablement ſurpris de ce qu'elle a ſçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-ſouvent des graces, & qu'il eſt rare que les belles en aient. Car une belle perſonne fait ordinairement le contraire

traire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal: mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronese; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Corrége. Paul Véronèse promet beaucoup, & paie ce qu'il promet: Raphaël & le Corregé promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plait davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien: mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les momens créer des surprises: en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi, parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder: de-là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles,

les, tont ce qui se met en liberté, devient une grace: & telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sçauroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il sembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aisées; ce sont celles qui le sont le moins; car l'éducation, qui nous gene, nous fait toujours perdre du naturel: or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plait tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, & que la seule vanité auroit fait prendre; & l'on n'a jamais de graces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non pas des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquierent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir

cette

cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des graces : elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mene ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite si bien la nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bisarre d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutumé de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus : Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne sçavons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit

étoit moins large, nous ſerions frappés de ſa longueur; ſi elle étoit moins longue, nous le ſerions de ſa largeur. Mais, à meſure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les meſurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & ſe perd toujours davantage.

Il arrive ſouvent que notre ame ſent du plaiſir lorſqu'elle a un ſentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une choſe abſolument différente de ce qu'elle ſçait être; ce qui lui donne un ſentiment de ſurpriſe dont elle ne peut pas ſortir. En voici un exemple : Le dôme de ſaint Pierre eſt immenſe; on ſçait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc ſur ce modele le dôme de ſaint Pierre: mais il fit les piliers ſi maſſifs, que ce dôme, qui eſt comme une montagne que l'on a ſur la tête, paroît léger à l'œil qui le conſidere. L'ame reſte donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle ſçait, & elle reſte ſurpriſe de voir une maſſe en même-temps ſi énorme & ſi légere.

DES BEAUTE'S

Qui réſultent d'un certain embarras de l'ame.

SOuvent la ſurpriſe vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'eſt une petite mer dont les bords ne montrent rien que de ſauvage. A quinze

quinze milles dans le lac, ſont deux iſles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui eſt, à mon avis, le ſéjour du monde le plus enchanté. L'ame eſt étonnée de ce contraſte romaneſque, de rappeller avec plaiſir les merveilles des romans, où, après avoir paſſé par des rochers & des pays arides, on ſe trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contraſtes nous frappent, parce que les choſes en oppoſition ſe relevent toutes les deux: ainſi, lorſqu'un petit homme eſt auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces ſortes de ſurpriſes font le plaiſir que l'on trouve dans toutes les beautés d'oppoſition, dans toutes les antitheſes & figures pareilles. Quand Florus dit: „ Sore & Algide, qui le croiroit! „ nous ont été formidables, Satrique & Cornicule „ étoient des provinces: nous rougiſſons des Bo„ riliens & des Véruliens; mais nous en avons „ triomphé: enfin Tibur notre fauxbourg, Pré„ neſte où ſont nos maiſons de plaiſance, étoient „ le ſujet des vœux que nous allions faire au ca„ pitole"; cet auteur, dis-je, nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petiteſſe de ſes commencemens, & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antitheſes d'idées, d'avec les antitheſes d'expreſſion. L'antitheſe d'expreſſion n'eſt pas cachée, celle d'idées l'eſt: l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut: l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et, par les mêmes

mes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être : de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts, aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié : si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'aversion.

De même dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver, elles ne plaisent point & sont un défaut, parce qu'elles ne causent point de surprise ; & si, au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les sente parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer ; car pour lors la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaît le plus, c'est le naïf ; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas ; & il est si près du bas, qu'il est

eſt très-difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les muſiciens ont reconnu que la muſique qui ſe chante le plus facilement eſt la plus difficile à compoſer : preuve certaine que nos plaiſirs, & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'aggrandiſſent, cela nous paroît noble : cela ſe ſent ſur-tout dans les comparaiſons, où l'eſprit doit toujours gagner & jamais perdre ; car elles doivent toujours ajouter quelque choſe, faire voir la choſe plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien ſe donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas ; car elle ſe le ſeroit caché, ſi elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choſes fines, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une manière, une action à une action, qu'une choſe à une choſe, comme un héros à un lion, une femme à un aſtre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange eſt le maître pour donner de la nobleſſe à tous ſes ſujets. Dans ſon fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui eſt, pour ainſi dire, en l'air. Cela ſeroit indigne de la majeſté d'un dieu. Il le peint ferme ſur ſes jambes ; mais il lui donne ſi bien la gaieté

de

de l'yvreſſe, & le plaiſir à voir couler la liqueur qu'il verſe dans ſa coupe, qu'il n'y a rien de ſi admirable.

Dans la paſſion qui eſt dans la galerie de Florenne, il a peint la Vierge debout qui regarde ſon fils crucifié, ſans douleur, ſans pitié, ſans regret, ſans larmes. Il la ſuppoſe inſtruite de ce grand myſtere, & par-là lui fait ſoutenir avec grandeur le ſpectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque choſe de noble. On trouve du grand dans ſes ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans ſa chambre des géans à Mantoue, où il a repréſenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon eſt auprès de Jupiter, elle lui montre, d'un air aſſuré, un géant ſur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux : plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés: & cela eſt bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage . . . . . .

LE KALIFE ET ZOROINE, CONTE ORIENTAL.

IL y avoit en Orient une fille ſage, & ſi ſage, qu'elle réſiſtoit aux deſirs d'un riche & puiſſant Kalife ; & ce Kalife étoit ſi bon, qu'il ſouffroit patiemment qu'une fille lui réſiſtât. Cette fille s'appelloit Zoroïne, & comme elle étoit au ſervice de la femme du Kalife, il la voyoit ſouvent ; leurs converſations étoient mêlées de maximes en vers Arabes, car c'eſt l'excellence des converſations Orientales.

Un jour, dans une diſpute ſur l'amour, le Kalife ſoutenoit à Zoroïne, qu'elle devoit répondre à ſa paſſion, & s'obſtinoit un peu trop à vouloir qu'elle fût de ſon ſentiment. Voici comment cette fille vertueuſe réprima l'ardeur du Kalife dans la diſpute.

Il faut ſçavoir que le Kalife avoit pour le Soleil une vénération ſuperſtitieuſe, enſorte qu'il ſuffiſoit de lui nommer ſeulement cet Aſtre, pour lui inſpirer du reſpect. Zoroïne, le prenant par ſon foible, s'écria !

Par ce Soleil je te jure,
Que ma vertu, toujours pure,
Jamais ne s'éclipſera,
Tant qu'il nous éclairera.

Le

Le Kalife crut entrevoir dans ce ſerment, que Zoroïne ſeroit moins vertueuſe la nuit que le jour. Ton ſerment, lui dit-il,

C'eſt un ſerment de femme : il ſied bien dans ta bouche.
Contre moi ta vertu tiendra,
Tant que le Soleil paroitra ;
Mais, le ſoir le Soleil ſe couche.

Sans doute, répondit Zoroïne en quittant bruſquement le Kalife, qui l'avoit fait aſſeoir près de lui ſur un Sofa ; mais, tu vois que je ſçai me lever avant que le Soleil ſe couche.

Le Kalife ſe flatta encore, que Zoroïne ne l'avoit quitté, que parce qu'elle avoit vû de loin ſa Maîtreſſe, qui venoit de ce côté-là : il chercha l'occaſion de la réjoindre, & l'ayant ſurpriſe ſur le ſoir dans un jardin rempli de plantes curieuſes, il l'aborde ; &, pendant qu'elle rêve à la manière dont elle ſe pourra tirer d'affaire, voici ce que lui dit le Kalife.

Le Soleil ne luit plus, belle Zoroïne, & nos Poëtes Arabes comparent les femmes à certaines Plantes, dont la vertu n'eſt forte que pendant l'ardeur du Soleil ; ainſi les femmes étant moins fortes la nuit que le jour, il leur eſt pardonnable d'être moins vertueuſes.

Leur force ſoutient leur ſageſſe :
Ainſi, tel ſentiment d'amour,
Qui ſeroit un crime en plein jour ;
La nuit n'eſt que ſimple foibleſſe.

Il te ſeroit honteux, reprit Zoroïne, de devoir mon amour à la nuit & à ma foibleſſe ; croi que je ſerois gloire de t'aimer, ſi je n'avois pas juré le

le contraire en préſence du Soleil. Puiſque tu le crains, repliqua le Kalife :

Profite donc de ſon abſence,
Il ne verra point ton amour :
Dans ton ſexe la nuit diſpenſe
Des ſermens qu'on a fait le jour.

S'il faut enfin t'aimer, reprit Zoroïne en fuyant, je ne veux t'aimer qu'en plein jour. Arrête-donc, lui cria le Kalife : faut-il me renvoyer ainſi de la nuit au jour, & du jour à la nuit. Zoroïne fuyoit toujours, & le Kalife ne la pût rejoindre que le lendemain ; mais, il la preſſa tant que pour s'en débaraſſer, elle lui promit qu'elle iroit le trouver dans ſon appartement ; &, pour le prendre toujours par ſa ſuperſtition, lui dit : *Oui je te jure par le Soleil, qu'il ſera témoin de l'exécution de ma promeſſe.*

La Kalife ne fit point d'attention au vrai ſens de ces paroles, tant il étoit tranſporté de joie ; & la voilà encore débaraſſée de lui : mais, le ſoir, craignant qu'elle ne lui manquât de parole, il fut l'attendre ſécretement dans la chambre où elle couchoit : elle fut fort ſurpriſe, en y rentrant à minuit, d'y trouver celui qu'elle fuyoit ; elle demeura immobile. *Te ſouviens-tu de tes dernieres paroles ?* lui dit le Kalife. *Je me ſouviens des tiennes* lui répond-elle en tremblant :

Dans mon ſexe la nuit diſpenſe
Des ſermens qu'on a fait le jour.

Moi, j'ai juré que le Soleil ſeroit témoin de l'exécution de ma promeſſe. Enſuite, elle ouvrit ſa fenêtre, & regardant le Ciel obſcur, elle s'é-

cria : *Parois, Soleil, parois ; viens éclairer un crime que veut commettre ce Kalife si vertueux & si bon. Si tu approuves son crime, viens en être témoin.*

Ces paroles, prononcées dans l'horreur de la nuit, firent impression sur le Kalife. Il demeura muet, & Zoroïne continua d'appeller le Soleil : *Viens-donc*, s'écria-t-elle, *viens-donc :* mais, continua-t-elle, en regardant le Kalife intimidé : *le Soleil ne paroît point ; au contraire, le ciel s'obscurcit de plus en plus.*

Le Soleil ne vient point : ce n'est qu'en sa présence,
Que je t'avois promis d'écouter ton amour.
C'est ainsi que la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.

LA PRINCESSE DE CLEVES.

LA PRINCESSE DE CLEVES.

PREMIERE PARTIE.

LA magnificence & la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat, que dans les dernieres années du regne de Henri second. Ce Prince étoit galant, bien fait, & amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, eût commencé il y avoit plus de vingt ans, elle n'en étoit pas moins violente, & il n'en donnoit pas des témoignages moins éclatans.

Comme il réussissoit admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisoit une de ses plus grandes occupations. C'étoit tous les jours des parties de chasse & de paume, des balets, des courses de bagues, ou de semblables divertissemens ; les couleurs & les chiffres de Madame de Valentinois paroissoient par-tout, & elle paroissoit

soit elle-même avec tous les ajustemens que pouvoit avoir Mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, qui étoit alors à marier.

La presence de la Reine autorisoit la sienne. Cette Princesse étoit belle, quoiqu'elle eût passé la premiere jeunesse; elle aimoit la grandeur, la magnificence, & les plaisirs. Le Roi l'avoit épousée, lorsqu'il étoit encore Duc d'Orleans, & qu'il avoit pour aîné le Dauphin, qui mourut à Tournon; Prince, que sa naissance & ses grandes qualités destinoient à remplir dignement la place du Roi François premier son pere.

L'humeur ambitieuse de la Reine lui faisoit trouver une grande douceur à régner: il sembloit qu'elle souffrît sans peine l'attachement du Roi pour la Duchesse de Valentinois, & elle n'en témoignoit aucune jalousie; mais, elle avoit une si profonde dissimulation, qu'il étoit difficile de juger de ses sentimens, & la politique l'obligeoit d'approcher cette Duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le Roi. Ce Prince aimoit le commerce des femmes, même de celles dont il n'étoit pas amoureux. Il demeuroit tous les jours chez la Reine à l'heure du Cercle, où tout ce qu'il y avoit de plus beau, & de mieux fait, de l'un & de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver.

Jamais Cour n'a eu tant de belles personnes, & d'hommes admirablement bien faits; & il sembloit que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes Princesses, & dans les plus grands Princes. Madame Elisabeth de France, qui fut depuis Reine d'Espagne, commençoit à faire paroître un esprit surprenant, & cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, Reine d'Ecosse, qui venoit d'épouser M. le Dauphin, & qu'on appelloit la Reine-Dauphine, étoit une personne parfaite, pour l'esprit, & pour le corps. Elle avoit été

été élevée à la Cour de France, elle en avoit pris toute la politesse, & elle étoit née avec tant de disposition pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimoit, & s'y connoissoit mieux que personne. La Reine sa belle-mere, & Madame sœur du Roi, aimoient aussi les Vers, la Comédie, & la Musique. Le goût, que le Roi François premier avoit eu pour la Poësie & pour les Lettres, régnoit encore en France; & le Roi son fils aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étoient à la Cour. Mais, ce qui rendoit cette Cour belle & majestueuse, étoit le nombre infini de Princes & de grands Seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux, que je vais nommer, étoient, en des manieres différentes, l'ornement & l'admiration de leur siecle.

Le Roi de Navarre attiroit le respect de tout le monde par la grandeur de son rang, & par celle qui paroissoit en sa personne. Il excelloit dans la guerre, & le Duc de Guise lui donnoit une émulation qui l'avoit porté plusieurs fois à quitter sa place de Général, pour aller combattre auprès de lui comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi, que ce Duc avoit donné des marques d'une valeur si admirable, & avoit eu de si heureux succès, qu'il n'y avoit point de grand Capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur étoit soutenue de toutes les autres grandes qualités: il avoit un esprit vaste & profond, une ame noble & élevée, & une égale capacité pour la guerre, & pour les affaires. Le Cardinal de Lorraine son frere, étoit né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif, & une éloquence admirable; & il avoit acquis une science profonde, dont il se servoit pour se rendre considerable en défendant la Religion Catholique, qui commençoit d'être attaquée. Le Chevalier de Guise, que l'on appella depuis le Grand-Prieur, étoit

un Prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, & d'une valeur célebre par toute l'Europe. Le Prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avoit une ame grande & hautaine, & un esprit qui se rendoit aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le Duc de Nevers, dont la vie étoit glorieuse par la guerre & par les grands emplois qu'il avoit eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisoit les délices de la Cour. Il avoit trois fils parfaitement bien faits : le second, que l'on appelloit le Prince de Cleves, étoit digne de soutenir la gloire de son nom ; il étoit brave & magnifique, & il avoit une prudence qui ne se trouve gueres avec la jeunesse. Le Vidâme de Chartres, descendu de cette ancienne Maison de Vendôme, dont les Princes du Sang n'ont point dédaigné de porter le nom, étoit également distingué dans la galanterie. Il étoit beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral. Toutes ces bonnes qualités étoient vives & éclatantes: enfin, il étoit seul digne d'être comparé au Duc de Nemours, si quelqu'un lui eût pû être comparable. Mais, ce Prince étoit un chef d'œuvre de la nature; ce qu'il avoit de moins admirable, c'étoit d'être l'homme du monde le mieux fait & le plus beau. Ce qui le mettoit au-dessus des autres étoit une valeur incomparable, & un agrément dans son esprit, dans son visage, & dans ses actions que l'on n'a jamais vû qu'à lui seul; il avoit un enjoûment qui plaisoit également aux hommes, & aux femmes; une adresse extraordinaire dans tous les exercices ; une maniere de s'habiller, qui étoit toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée; & enfin un air dans toute sa personne, qui faisoit qu'on ne pouvoit regarder que lui dans tous les lieux où il paroissoit. Il n'y avoit aucune Dame dans la Cour, dont

dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles, à qui il s'étoit attaché, se pouvoient vanter de lui avoir résisté ; & même plusieurs, à qui il n'avoit point témoigné de passion, n'avoient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avoit tant de douceur & tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à celles qui tâchoient de lui plaire. Ainsi, il avoit plusieurs Maîtresses ; mais, il étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit véritablement. Il alloit souvent chez la Reine-Dauphine : la beauté de cette Princesse, sa douceur, le soin qu'elle avoit de plaire à tout le monde, & l'estime particuliere qu'elle témoignoit à ce Prince, avoit souvent donné lieu de croire qu'il levoit les yeux jusqu'à elle. Messieurs de Guise, dont elle étoit niece, avoient beaucoup augmenté leur crédit & leur consideration par son mariage ; leur ambition les faisoit aspirer à s'égaler aux Princes du Sang, & partager le pouvoir du Connétable de Montmorenci. Le Roi se reposoit sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, & traitoit le Duc de Guise, & le Maréchal de S. André, comme ses Favoris. Mais ceux, que la faveur, ou les affaires, approchoient de sa personne, ne s'y pouvoient maintenir, qu'en se soûmettant à la Duchesse de Valentinois ; & quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse, ni de beauté, elle le gouvernoit avec un empire si absolu que l'on peut dire qu'elle étoit maîtresse de sa Personne & de l'Etat.

Le Roi avoit toujours aimé le Connétable, & si-tôt qu'il avoit commencé à régner, il l'avoit rappellé de l'exil où le Roi François I. l'avoit envoyé. La Cour étoit partagée entre Messieurs de Guise, & le Connétable, qui étoit soutenu des Princes du Sang. L'un & l'autre parti avoit toujours songé à gagner la Duchesse de Valentinois. Le Duc d'Aumale, Frere du Duc de Guise, avoit

épouſé une de ſes filles : le Connétable aſpiroit à la même alliance. Il ne ſe contentoit pas d'avoir marié ſon fils aîné avec Madame Diane, fille du Roi & d'une Dame de Piémont, qui ſe fit Religieuſe auſſi-tôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avoit eu beaucoup d'obſtacles, par les promeſſes que M. de Montmorenci avoit faites à Mademoiſelle de Piennes, une des filles d'honneur de la Reine. Et, bien que le Roi les eût ſurmontés avec une patience & une bonté extrême, ce Connétable ne ſe trouvoit pas encore aſſez appuyé, s'il ne s'aſſuroit de Madame de Valentinois, & s'il ne la ſeparoit de Meſſieurs de Guiſe, dont la grandeur commençoit à donner de l'inquiétude à cette Ducheſſe. Elle avoit retardé autant qu'elle avoit pû le mariage du Dauphin avec la Reine d'Ecoſſe. La beauté & l'eſprit capable & avancé de cette jeune Reine, & l'élévation que ce mariage donnoit à Meſſieurs de Guiſe, lui étoient inſupportables. Elle haïſſoit particulierement le Cardinal de Lorraine ; il lui avoit parlé avec aigreur, & même avec mépris ; elle voyoit qu'il prenoit des liaiſons avec la Reine ; de ſorte que le Connétable la trouva diſpoſée à s'unir avec lui, & à entrer dans ſon alliance, par le mariage de Mademoiſelle de la Marck ſa petite fille, avec M. d'Anville ſon ſecond fils, qui ſuccéda depuis à ſa Charge ſous le regne de Charles IX. Le Connétable ne crut pas trouver d'obſtacles dans l'eſprit de M. d'Anville pour un Mariage, comme il en avoit trouvé dans l'eſprit de M. de Montmorenci ; mais, quoique les raiſons lui en fuſſent cachées, les difficultés n'en furent gueres moindres. M. d'Anville étoit éperdûment amoureux de la Reine-Dauphine ; &, quelque peu d'eſpérance qu'il eût dans cette paſſion, il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre un engagement qui partageroit ſes ſoins. Le Maréchal de Saint André étoit le ſeul dans la Cour qui n'eût point pris

pris de parti : Il étoit un des Favoris, & sa faveur ne tenoit qu'à sa personne : Le Roi l'avoit aimé dès le tems qu'il étoit Dauphin ; & depuis il l'avoit fait Maréchal de France dans un âge où l'on n'a pas encore accoûtumé de prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnoit un éclat qu'il soutenoit par son mérite & par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table & pour ses meubles, & par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vûe en un particulier. La libéralité du Roi fournissoit à cette dépense. Ce Prince alloit jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimoit ; il n'avoit pas toutes les grandes qualités ; mais, il en avoit plusieurs, & sur-tout celle d'aimer la guerre, & de l'entendre ; aussi avoit-il eu d'heureux succès, & si on excepte la bataille de Saint-Quentin, son regne n'avoit été qu'une suite de victoires. Il avoit gagné en personne la bataille de Renti, le Piémont avoit été conquis, les Anglois avoient été chassés de France ; & l'Empereur Charles-Quint avoit vû finir sa bonne fortune devant la ville de Mets qu'il avoit assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire & de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avoit diminué l'espérance de nos Conquêtes, & que depuis la fortune avoit semblé se partager entre les deux Rois, ils se trouverent insensiblement disposés à la paix.

La Duchesse douairiere de Lorraine avoit commencé à en faire des propositions dans le tems du mariage de Mr. le Dauphin : il y avoit toûjours eu depuis quelque négociation secrete. Enfin Cercan, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devoit s'assembler. Le Cardinal de Lorraine, le Connétable de Montmorenci, & le Maréchal de Saint-André, s'y trouverent pour le Roi. Le Duc d'Albe & le Prince d'Orange, pour Philippe II. & le Duc & la Duchesse de Lorraine

furent les Médiateurs. Les principaux articles étoient le mariage de Madame Elisabeth de France avec Dom Carlos Infant d'Espagne, & celui de Madame sœur du Roi avec Mr. de Savoie.

Le Roi demeura cependant sur la frontiere, & il y reçût la nouvelle de la mort de Marie Reine d'Angleterre. Il envoya le Comte de Randan à Elisabeth, sur son avenement à la Couronne; elle le reçût avec joie. Ses droits étoient si mal établis, qu'ils lui étoit avantageux de se voir reconnue par le Roi. Ce Comte la trouva instruite des intérêts de la Cour de France, & du mérite de ceux qui la composoient; mais, sur-tout il la trouva fort remplie de la réputation du Duc de Nemours. Elle lui parla tant de fois de ce Prince, & avec tant d'empressement, que quand Mr. de Randan fut revenu, & qu'il rendit compte au Roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avoit rien que Mr. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette Princesse, & qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût capable de l'épouser. Le Roi en parla à ce Prince dès le soir même, il lui fit conter par Mr. de Randan toutes ses conversations avec Elisabeth, & lui conseilla de tenter cette grande fortune. Mr. de Nemours crut d'abord que le Roi ne lui parloit pas sérieusement; mais, comme il vit le contraire: au moins, Sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entreprise chimérique par le conseil & pour le service de vôtre Majesté, je la supplie de me garder le secret, jusqu'à ce que le succès me justifie vers le public, & de vouloir bien ne me pas faire paroître rempli d'une aussi grande vanité, pour prétendre qu'une Reine, qui ne m'a jamais vû, me veuille épouser par amour. Le Roi lui promit de ne parler qu'au Connétable de ce dessein, & il jugea même le secret nécessaire pour le succès. Mr. de Randan conseilloit à Mr. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple

pré-

prétexte de voyager ; mais, ce Prince ne pût s'y résoudre. Il envoya Lignerolles, qui étoit un jeune homme d'esprit, son favori, pour voir les sentimens de la Reine & pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'évenement de ce voyage, il alla voir le Duc de Savoie qui étoit alors à Bruxelles avec le Roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la Paix : l'Assemblée se rompit à la fin de Novembre, & le Roi revint à Paris.

Il parut alors une beauté à la Cour, qui attira les yeux de tout le monde, & l'on doit croire que c'étoit une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on étoit si accoûtumé à voir de belles personnes. Elle étoit de la même maison que le Vidame de Chartres, & une des plus grandes héritieres de France. Son pere étoit mort jeune, & l'avoit laissée sous la conduite de Madame de Chartres sa femme, dont le bien, la vertu, & le mérite, étoient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avoit passé plusieurs années sans revenir à la Cour. Pendant cette absence, elle avoit donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais, elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit & sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu, & à la lui rendre aimable. La plûpart des meres s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes, pour les en éloigner ; Madame de Chartres avoit une opinion opposée, elle faisoit souvent à sa fille des peintures de l'Amour, elle lui montroit ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux. Elle lui contoit le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies & leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagemens ; & elle lui faisoit voir d'un autre côté, quelle tranquillité suivoit la vie d'une honnête fem-

me, & combien la vertu donnoit d'éclat & d'élévation à une personne qui avoit de la beauté & de la naissance. Mais, elle lui faisoit voir aussi combien il étoit difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, & par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari & d'en être aimée.

Cette héritiere étoit alors un des grands partis qu'il y eût en France; & quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avoit déja proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui étoit extrêmement glorieuse, ne trouvoit presque rien digne de sa fille: la voyant dans sa seizieme année, elle voulut la mener à la Cour. Lorsqu'elle arriva, le Vidame alla au devant d'elle. Il fut surpris de la grande beauté de Mademoiselle de Chartres, & il en fût surpris avec raison. La blancheur de son teint & ses cheveux blonds, lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vû qu'à elle; tous ses traits étoient réguliers, & son visage & sa personne étoient pleins de grace, & de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien, qui en trafiquoit par tout le monde. Cet homme étoit venu de Florence avec la Reine, & s'étoit tellement enrichi dans son trafic que sa maison paroissoit plûtôt celle d'un grand Seigneur, que d'un Marchand. Comme elle y étoit, le Prince de Cleves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne pût cacher sa surprise, & Mademoiselle de Chartres ne pût s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avoit donné. Elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce Prince que celle que la civilité lui devoit donner pour un homme tel qu'il paroissoit. Mr. de Cleves la regardoit avec admiration, & il

ne

ne pouvoit comprendre qui étoit cette belle personne qu'il ne connoissoit point. Il voyoit bien par son air, & par tout ce qui étoit à sa suite, qu'elle devoit être d'une grande qualité. Sa jeunesse lui faisoit croire que c'étoit une fille; mais, ne lui voyant point de mere, & l'Italien qui ne la connoissoit point l'appellant Madame, il ne sçavoit que penser, & il la regardoit toujours avec étonnement. Il s'apperçût que ses régards l'embarassoient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toûjours avec plaisir l'effet de leur beauté. Il lui parut même qu'il étoit cause qu'elle avoit de l'impatience de s'en aller, & en effet elle sortit assez promptement. Mr. de Cleves se consola de la perdre de vûe, dans l'espérance de sçavoir qui elle étoit; mais, il fut bien surpris quand il sçut qu'on ne la connoissoit point. Il demeura si touché de sa beauté, & de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçût pour elle dès ce moment une passion & une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame sœur du Roi.

Cette Princesse étoit dans une grande considération, par le crédit qu'elle avoit sur le Roi son frere; & ce crédit étoit si grand, que le Roi, en faisant la Paix, consentoit à rendre le Piémont, pour lui faire épouser le Duc de Savoie. Quoiqu'elle eût desiré toute sa vie de se marier, elle n'avoit jamais voulu épouser qu'un Souverain, & elle avoit refusé pour cette raison le Roi de Navarre lorsqu'il étoit Duc de Vendôme; & avoit toûjours souhaité Mr. de Savoie: elle avoit conservé de l'inclination pour lui, depuis qu'elle l'avoit vû à Nice à l'entrevûe du Roi François I. & du Pape Paul III. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, & un grand discernement pour les belles choses, elle attiroit tous les honnêtes gens, & il y avoit

de

de certaines heures où toutes la Cour étoit chez elle.

Mr. de Cleves y vint à son ordinaire; il étoit si rempli de l'esprit & de la beauté de Mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvoit parler d'autre chose. Il conta tout haut son avanture, & ne pouvoit se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avoit vûe, & qu'il ne connoissoit point. Madame lui dit, qu'il n'y avoit point de personnes comme celle qu'il dépeignoit, & que s'il y en avoit quelqu'une elle seroit connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui étoit sa Dame d'honneur, & amie de Madame de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette Princesse, & lui dit tout bas, que c'étoit sans doute Mademoiselle de Chartres que Mr. de Cleves avoit vûe. Madame se retourna vers lui, & lui dit, que s'il vouloit revenir chez elle le lendemain, elle lui feroit voir cette beauté dont il étois si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant; elle fut reçûe des Reines avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer, & avec une telle admiration de tout le monde, qu'elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit avec une modestie si noble, qu'il ne sembloit pas qu'elle les entendit, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame sœur du Roi. Cette Princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avoit donné à Mr. de Cleves. Ce Prince entra un moment après: Venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole, & si en vous montrant Mademoiselle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez: remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déja pour elle.

Mr. de Cleves sentit de la joie, de voir que cet-

te perſonne, qu'il avoit trouvée ſi aimable, étoit d'une qualité proportionné à ſa beauté. Il s'approcha d'elle, & il la ſupplia de ſe ſouvenir qu'il avoit été le premier à l'admirer, & que ſans la connoître il avoit eu pour elle tous les ſentimens de reſpect & d'eſtime qui lui étoient dûs.

Le Chevalier de Guiſe & lui, qui étoient amis, ſortirent enſemble de chez Madame. Ils louerent d'abord Mademoiſelle de Chartres, ſans ſe contraindre. Ils trouverent enfin qu'ils la louoient trop, & ils ceſſerent l'un & l'autre de dire ce qu'ils en penſoient ; mais, ils furent contraints d'en parler les jours ſuivans par-tout où ils ſe rencontrerent. Cette nouvelle beauté fut long-tems le ſujet de toutes les converſations. La Reine lui donna de grandes louanges, & eut pour elle une conſidération extraordinaire. La Reine-Dauphine en fit une de ſes Favorites, & pria Madame de Chartres de la mener ſouvent chez elle. Meſdames, filles du Roi, l'envoyoient chercher pour être de tous leurs divertiſſemens. Enfin, elle étoit aimée & admirée de toute la Cour, excepté de Madame de Valentinois. Ce n'eſt pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage ; une trop longue expérience lui avoit appris qu'elle n'avoit rien à craindre auprès du Roi ; mais, elle avoit tant de haine pour le Vidame de Chartres qu'elle avoit ſouhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ſes filles, & qui s'étoit attaché à la Reine, qu'elle ne pouvoit regarder favorablement une perſonne qui portoit ſon nom, & pour qui il faiſoit paroître une grande amitié.

Le Prince de Cleves devint paſſionnément amoureux de Mademoiſelle de Chartres, & ſouhaitoit ardemment de l'épouſer ; mais, il craignoit que l'orgueil de Madame de Chartres ne fût bleſſé, de donner ſa fille à un homme qui n'étoit pas l'aîné de ſa maiſon. Cependant, cette maiſon étoit

étoit si grande, & le Comte d'Eu, qui en étoit l'aîné, venoit d'épouser une personne si proche de la Maison Royale, que c'étoit plutôt la timidité que donne l'amour, que de véritables raisons, qui causoient les craintes de Mr. de Cleves. Il avoit un grand nombre de Rivaux: le Chevalier de Guise lui paroissoit le plus redoutable par sa naissance, par son mérite, & par l'éclat que la faveur donnoit à sa Maison. Ce Prince étoit devenu amoureux de Mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avoit vûe: il s'étoit apperçû de la passion de Mr. de Cleves, comme Mr. de Cleves s'étoit apperçû de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions ne leur avoit pas permis de s'expliquer ensemble; & leur amitié s'étoit refroidie, sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'avanture, qui étoit arrivée à Mr. de Cleves, d'avoir vû le premier Mademoiselle de Chartres, lui paroissoit un heureux présage, & sembloit lui donner quelque avantage sur ses Rivaux; mais, il prévoyoit de grands obstacles par le Duc de Nevers, son pere. Ce Duc avoit d'étroites liaisons avec la Duchesse de Valentinois. Elle étoit ennemie du Vidame, & cette raison étoit suffisante pour empêcher le Duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa niece.

Madame de Chartres, qui avoit eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étoient si nécessaires, & où il y avoit tant d'exemples si dangereux. L'ambition & la galanterie étoient l'ame de cette Cour, & occupoient également les hommes & les femmes. Il y avoit tant d'intérêts & tant de cabales différentes & les Dames y avoient tant de part que l'Amour étoit toûjours mêlé aux affaires, & les affaires à l'Amour. Personne n'étoit tranquille, ni indifférent; on songeoit à s'élever, à plaire, à servir,

ou

ou à nuire ; on ne connoiſſoit, ni l'ennui, ni l'oiſiveté, & on étoit toûjours occupé des plaiſirs, ou des intrigues. Les Dames avoient des attachemens particuliers pour la Reine, pour la Reine-Dauphine, pour la Reine de Navarre, pour Madame ſœur du Roi, ou pour la Ducheſſe de Valentinois. Les inclinations, les raiſons de bienſéance, ou le rapport d'humeur, faiſoient ces différens attachemens. Celles, qui avoient paſſé la premiere jeuneſſe & qui faiſoient profeſſion d'une vertu plus auſtere, étoient attachées à la Reine. Celles, qui étoient plus jeunes, & qui cherchoient la joie & la galanterie, faiſoient leur Cour à la Reine-Dauphine. La Reine de Navarre avoit ſes Favorites, elle étoit jeune, & elle avoit du pouvoir ſur le Roi ſon mari. Il étoit joint au Connétable & avoit par-là beaucoup de crédit. Madame ſœur du Roi conſervoit encore de la beauté & attiroit pluſieurs Dames auprès d'elle. La Ducheſſe de Valentinois avoit toutes celles qu'elle daignoit regarder : mais peu de femmes lui étoient agréables ; & excepté quelques-unes, qui avoient ſa familiarité & ſa confiance, & dont l'humeur avoit du rapport avec la ſienne, elle n'en recevoit chez elle que les jours où elle prenoit plaiſir à avoir une Cour comme celle de la Reine.

Toutes ces différentes cabales avoient de l'émulation & de l'envie les unes contre les autres : les Dames qui les compoſoient avoient auſſi de la jalouſie entr'elles, ou pour la faveur, ou pour les amans ; les intérêts de grandeur & d'élévation ſe trouvoient ſouvent joints à ces autres intérêts moins importans, mais qui n'étoient pas moins ſenſibles. Ainſi, il y avoit une ſorte d'agitation ſans déſordre dans cette Cour, qui la rendoit très-agréable, mais auſſi très-dangereuſe pour une jeune perſonne. Madame de Chartres voyoit ce peril &

ne

ne songeoit qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mere, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui diroit ; & elle lui promit de lui aider à se conduire dans des choses où l'on étoit souvent embarassée quand on étoit jeune.

Le Chevalier de Guise fit tellement paroître les sentimens & les desseins qu'il avoit pour Mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyoit néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il desiroit ; il sçavoit bien qu'il n'étoit point un parti qui convînt à Mademoiselle de Chartres, par le peu de bien qu'il avoit pour soutenir son rang ; & il sçavoit bien aussi que ses Freres n'approuveroient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes Maisons. Le Cardinal de Lorraine lui fit bien-tôt voir qu'il ne se trompoit pas : il condamna l'attachement qu'il témoignoit pour Mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire ; mais, il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce Cardinal avoit une haine pour le Vidame, qui étoit secrette alors, & qui éclata depuis. Il eût plûtôt consenti à voir son Frere entrer dans toute autre alliance, que dans celle de ce Vidame ; & il déclara si publiquement combien il en étoit éloigné, que Madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le Cardinal de Lorraine n'avoit rien à craindre, & qu'elle ne songeoit pas à ce mariage. Le Vidame prit la même conduite ; & sentit, encore plus que Madame de Chartres, celle du Cardinal de Lorraine, parce qu'il en sçavoit mieux la cause.

Le Prince de Cleves n'avoit pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avoit fait

fait le Chevalier de Guise. Le Duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin. Il crut néanmoins qu'il n'avoit qu'à parler à son fils, pour le faire changer de conduite; mais, il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser Mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein; il s'emporta, & cacha si peu son emportement que le sujet s'en répandit bien-tôt à la Cour, & alla jusqu'à Madame de Chartres. Elle n'avoit pas mis en doute, que Mr. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils; elle fut bien étonnée que la Maison de Cleves & celle de Guise, craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eût lui fit penser à trouver un parti pour sa fille qui la mît au-dessus de ceux qui se croyoient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au Prince Dauphin fils du Duc de Montpensier. Il étoit alors à marier, & c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Comme Madame de Chartres avoit beaucoup d'esprit, qu'elle étoit aidée du Vidame qui étoit dans une grande considération, & qu'en effet sa fille étoit un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse & tant de succés, que Mr. de Montpensier parut souhaiter ce mariage, & il sembloit qu'il ne s'y pouvoit trouver de difficultés.

Le Vidame, qui sçavoit l'attachement de Mr. d'Anville pour la Reine-Dauphine, crut néanmoins qu'il falloit employer le pouvoir que cette Princesse avoit sur lui, pour l'engager à servir Mademoiselle de Chartres auprès du Roi & auprès du Prince de Montpensier, dont il étoit ami intime. Il en parla à cette Reine, & elle entra avec joie dans une affaire ou il s'agissoit de l'élévation d'une personne qu'elle aimoit beaucoup; elle le témoigna au Vidame, & l'assura, que quoiqu'elle sçut bien qu'elle feroit une chose desagréable au Cardinal

nal de Lorraine son oncle, elle passeroit avec joie par dessus cette considération, parce qu'elle avoit sujet de se plaindre de lui, & qu'il prenoit tous les jours les intérêts de la Reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toûjours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Si-tôt que le Vidame eût quitté Madame la Dauphine, elle ordonna à Châtelart, qui étoit Favori de Mr. d'Anville, & qui sçavoit la passion qu'il avoit pour elle, de lui aller dire de sa part, de se trouver le soir chez la Reine. Châtelart reçût cette commission avec beaucoup de joie & de respect. Ce Gentilhomme étoit d'une bonne maison de Dauphiné, mais son mérite & son esprit le mettoient au-dessus de sa naissance. Il étoit reçû & bien traité de tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs à la Cour, & la faveur de la Maison de Montmorenci l'avoit particulierement attaché à Mr. d'Anville : il étoit bienfait de sa personne, adroit à toutes sortes d'exercices; il chantoit agréablement, il faisoit des vers, & avoit un esprit galant & passionné, qui plut si fort à Mr. d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avoit pour la Reine-Dauphine. Cette confidence l'approchoit de cette Princesse ; & ce fut en la voyant souvent, qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion, qui lui ôta la raison, & qui lui coûta enfin la vie.

Mr. d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la Reine ; il se trouva heureux que Madame la Dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle desiroit, & il lui promit d'obéir exactement à ses ordres : mais, Madame de Valantinois ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avoit traversé avec tant de soin, & avoit tellement prévenu le Roi que, lorsque Mr. d'Anville lui en parla, il lui fit paroître qu'il ne l'approuvoit pas, &

& lui ordonna même de le dire au Prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit Madame de Chartres par la rupture d'une chose qu'elle avoit tant desirée, dont le mauvais succès donnoit un si grand avantage à ses ennemis, & faisoit un si grand tort à sa fille.

La Reine-Dauphine témoigna à Mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avoit de lui avoir été inutile: vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir. Je suis si haïe de la Reine & de la Duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que par elles, ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toûjours toutes les choses que je desire: cependant (ajoûta-t-elle) je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire; aussi elles ne me haïssent qu'à cause de la Reine ma mere, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude & de la jalousie. Le Roi en avoit été amoureux, avant qu'il le fût de Madame de Valentinois; &, dans les premieres années de son mariage, qu'il n'avoit point encore d'enfans, quoiqu'il aimât cette Duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la Reine ma mere. Madame de Valentinois, qui craignoit une femme, qu'il avoit déja aimée, & dont la beauté & l'esprit pouvoient diminuer sa faveur, s'unit au Connétable, qui ne souhaitoit pas aussi que le Roi épousât une sœur de Messieurs de Guise: ils mirent le feu Roi dans leurs sentimens, & quoiqu'il haït mortellement la Duchesse de Valentinois, comme il aimoit la Reine, il travailla avec eux pour empêcher le Roi de se démarier: mais, pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la Reine ma mere, ils firent son mariage avec le Roi d'Ecosse, qui étoit veuf de Madame Madelaine sœur du Roi; & ils le firent, parce qu'il étoit le plus prêt à conclure, & manquerent aux engagemens qu'on avoit avec le Roi d'Angleterre qui la souhaitoit ardemment.

ment. Il s'en falloit peu même que ce manquement ne fît une rupture entre les deux Rois. Henri VIII. ne pouvoit se consoler de n'avoir pas épousé la Reine ma mere; &, quelque autre Princesse Françoise qu'on lui proposât, il disoit toûjours qu'elle ne remplaceroit jamais celle qu'on lui avoit ôtée. Il est vrai aussi que la Reine ma mere éloit une parfaite beauté; & que c'est une chose remarquable, que, veuve d'un Duc de Longueville, trois Rois aient souhaité de l'épouser; son malheur l'a donnée au moindre, & l'a mise dans un Royaume où elle ne trouva que des peines. On dit que je lui ressemble, je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée, & quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne sçaurois croire que j'en jouisse.

Mademoiselle de Chartres dit à la Reine, que ces tristes pressentimens étoient si mal fondés, qu'elle ne les conserveroit pas long-tems, & qu'elle ne devoit point douter que son bonheur ne répondît aux apparences.

Personne n'osoit plus penser à Mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au Roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avoit espéré un Prince du Sang. Mr. de Cleves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du Duc de Nevers son pere qui arriva alors, le mit dans une entiere liberté de suivre son inclination; & si tôt que le tems de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser Mademoiselle de Chartres. Il se trouvoit heureux d'en faire la proposition dans un tems où ce qui s'étoit passé avoit éloigné les autres partis, & où il étoit quasi assuré qu'on ne la lui refuseroit pas; ce qui troubloit sa joie, étoit la crainte de ne lui être plus agréable, & il eût préferé le bonheur de lui plaire, à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le

Le Chevalier de Guise lui avoit donné quelque sorte de jalousie ; mais, comme elle étoit plûtôt fondée sur le mérite de ce Prince, que sur aucune des actions de Mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il étoit assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avoit pour elle. Il ne la voyoit que chez les Reines, ou aux assemblées ; il étoit difficile d'avoir une conversation particuliere. Il en trouva pourtant les moyens, & il lui parla de son dessein & de sa passion avec tout le respect imaginable ; il la pressa de lui faire connoître quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui, & il lui dit que ceux qu'il avoit pour elle, étoient d'une nature qui le rendroient éternellement malheureux, si elle n'obéissoit que par devoir aux volontés de Madame sa mere.

Comme Mademoiselle de Chartres avoit le cœur très noble & très-bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnoissance du procédé du Prince de Cleves. Cette reconnoissance donna à ses réponses & à ses paroles un certain air de douceur, qui suffisoit pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdûment amoureux que l'étoit ce Prince ; de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitoit.

Elle rendit compte à sa mere de cette conversation, & Madame de Chartres lui dit qu'il y avoit tant de grandeur & de bonnes qualités dans Mr. de Cleves, & qu'il faisoit paroître tant de sagesse pour son âge, que si elle sentoit son inclination portée à l'épouser, elle y consentiroit avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit, qu'elle lui remarquoit les mêmes bonnes qualités ; qu'elle l'épouseroit même avec moins de répugnance qu'un autre ; mais, qu'elle n'avoit aucune inclination particuliere pour sa personne.

Dès le lendemain, ce Prince fit parler à Madame

de Chartres, elle reçût la propoſition qu'on lui faiſoit, & elle ne craignit point de donner à ſa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui donnant le Prince de Cleves. Les articles furent conclus; on parla au Roi, & ce mariage fut ſçû de tout le monde.

Mr. de Cleves ſe trouvoit heureux, ſans être néanmoins entierement content. Il voyoit avec beaucoup de peine, que les ſentimens de Mademoiſelle de Chartres ne paſſoient pas ceux de l'eſtime & de la reconnoiſſance: & il ne pouvoit ſe flatter qu'elle en cachât de plus obligeans, puiſque l'état où ils étoient lui permettoit de les faire paroître ſans choquer ſon extrême modeſtie: Il ne ſe paſſoit gueres de jours qu'il ne lui en fit ſes plaintes. Eſt-il poſſible, lui diſoit-il, que je puiſſe n'être pas heureux en vous épouſant? cependant, il eſt vrai que je ne le ſuis pas; vous n'avez pour moi qu'une ſorte de bonté qui ne me peut ſatisfaire; vous n'avez, ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma paſſion, que vous le ſeriez d'un attachement qui ne ſeroit fondé que ſur les avantages de vôtre fortune, & non pas ſur les charmes de vôtre perſonne. Il y a de l'injuſtice à vous plaindre, lui répondit-elle: je ne ſçais ce que vous pouvez ſouhaiter au-delà de ce que je fais; & il me ſemble que la bienſéance ne permet pas que j'en faſſe davantage. Il eſt vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je ſerois content, s'il y avoit quelque choſe au delà; mais, au lieu que la bienſéance vous retienne, c'eſt elle ſeule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche, ni vôtre inclination, ni vôtre cœur; & ma préſence ne vous donne, ni de plaiſir, ni de trouble. Vous ne ſçauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir; & je rougis ſi ſouvent en vous voyant que vous

ne

ne sçauriez douter aussi que vôtre vûe ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à vôtre rougeur, répondit-il: c'est un sentiment de modestie, & non pas un mouvement de vôtre cœur; & je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne sçavoit que répondre, & ces distinctions étoient au-dessus de ses connoissances. Mr. de Cleves ne voyoit que trop combien elle étoit éloignée d'avoir pour lui des sentimens qui le pouvoient satisfaire, puisqu'il lui paroissoit même qu'elle ne les entendoit pas.

Le Chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les nôces; il avoit vû tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avoit eu d'épouser Mademoiselle de Chartres, qu'il n'avoit pû se flatter d'y réussir, & néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre; cette douleur n'éteignit pas sa passion, & il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avoit pas ignoré les sentimens que ce Prince avoit eus pour elle. Il lui fit connoître à son retour, qu'elle étoit cause de l'extrême tristesse qui paroissoit sur son visage; & il avoit tant de mérite & tant d'agrément qu'il étoit difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvoit-elle défendre d'en avoir; mais, cette pitié ne la conduisoit pas à d'autres sentimens; elle contoit à sa mere la peine que lui donnoit l'affection de ce Prince.

Madame de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, & elle l'admiroit avec raison; car, jamais personne n'en a eu une si grande & si naturelle; mais elle n'admiroit pas moins que son cœur ne fût point touché, & d'autant plus, qu'elle voyoit bien que le Prince de Cleves ne l'avoit pas touché, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, & de lui faire comprendre ce qu'elle devoit

à l'inclination qu'il avoit euë pour elle, avant que de la connoître & à la passion qu'il lui avoit témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un tems où personne n'osoit plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva, la cérémonie s'en fit au Louvre, & le soir, le Roi & les Reines vinrent souper chez Madame de Chartres avec toute la Cour, où ils furent reçûs avec une magnificence admirable. Le Chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres, & ne pas assister à cette cérémonie; mais, il y fut si peu maître de sa tristesse, qu'il étoit aisé de la remarquer.

Mr. de Cleves ne trouva pas que Mademoiselle de Chartres eût changé de sentiment, en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privileges; mais, elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avoit toûjours quelque chose à souhaiter au-delà de sa possession; & quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui, il n'étoit pas entierement heureux. Il conservoit pour elle une passion violente & inquiete qui troubloit sa joie: la jalousie n'avoit point de part à ce trouble; jamais mari n'a été si loin d'en prendre, & jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle étoit néanmoins exposée au milieu de la Cour, elle alloit tous les jours chez les Reines, & chez Madame. Tout ce qu'il y avoit d'hommes jeunes & galans la voyoient chez elle, & chez le Duc de Nevers son beau-frere, dont la maison étoit ouverte à tout le monde; mais, elle avoit un air, qui inspiroit un si grand respect, & qui paroissoit si éloigné de la galanterie, que le Maréchal de Saint-André, quoiqu'audacieux & soutenu de la faveur du Roi, étoit touché de sa beauté, sans oser le lui faire paroître que par des

soins & des devoirs. Plusieurs autres étoient dans le même état, & Madame de Chartres joignoit à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevoit de la faire paroître une personne où l'on ne pouvoit atteindre.

La Duchesse de Lorraine, en travaillant à la Paix, avoit aussi travaillé pour le mariage du Duc de Lorraine son fils. Il avoit été conclu avec Madame Claude de France, seconde fille du Roi. Les nôces en furent résolues pour le mois de Février.

Cependant, le Duc de Nemours étoit demeuré à Bruxelles, entierement rempli & occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevoit ou y envoyoit continuellement des Couriers: ses espérances augmentoient tous les jours, & enfin Lignerolles lui manda, qu'il étoit tems que sa présence vînt achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçût cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au Trône par sa seule réputation. Son esprit s'étoit insensiblement accoûtumé à la grandeur de cette fortune; & au lieu qu'il l'avoit rejettée d'abord comme une chose où il ne pouvoit parvenir, les difficultés s'étoient effacées de son imagination, & il ne voyoit plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris, donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paroître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisoit; & il se hâta lui même de venir à la Cour, pour assister au mariage de Mr. de Lorraine.

Il arriva la veille des Fiançailles; &, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au Roi de l'état de son dessein, & recevoir ses ordres & ses conseils pour ce qui restoit à faire. Il alla ensuite chez les Reines. Madame de Cleves

n'y étoit pas, de sorte qu'elle ne le vit point, & ne sçût pas même qu'il fut arrivé. Elle avoit ouï parler de ce Prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avoit de mieux fait & de plus agréable à la Cour ; & sur-tout Madame la Dauphine le lui avoit dépeint d'une sorte, & lui en avoit parlé tant de fois, qu'elle lui avoit donné de la curiosité, & même de l'impatience, de le voir.

Elle passa tout le jour des Fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal & au festin Royal qui se faisoit au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté & sa parure ; le bal commença, & comme elle dansoit avec Mr. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la Salle, comme de quelqu'un qui entroit, & à qui on faisoit place. Madame de Cleves acheva de danser ; &, pendant qu'elle cherchoit des yeux quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivoit. Elle se tourna, & vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que Mr. de Nemours, qui passoit par dessus quelque siége, pour arriver où l'on dansoit. Ce Prince étoit fait d'une sorte, qu'il étoit difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avoit jamais vû, sur-tout ce soir-là, où le soin qu'il avoit pris de se parer augmentoit encore l'air brillant qui étoit dans sa personne ; mais, il étoit difficile aussi de voir Madame de Cleves, pour le prémiere fois, sans avoir un grand étonnement.

Mr. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, & qu'elle lui fit la révérence, il ne pût s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencerent à danser, il s'éleva dans la Salle un murmure de louanges. Le Roi, & les Reines, se souvinrent qu'ils ne s'étoient jamais vûs, & trouverent quelque chose de singulier de les voir danser.

ſer enſemble ſans ſe connoître. Ils les appellerent quand ils eurent fini, ſans leur donner le loiſir de parler à perſonne, & leur demanderent s'ils n'avoient pas bien envie de ſçavoir qui ils étoient, & s'ils ne s'en doutoient point. Pour moi, Madame, dit Mr. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais, comme Madame de Cleves n'a pas les mêmes raiſons pour deviner qui je ſuis, que celles que j'ai pour la reconnoître, je voudrois bien que vôtre Majeſté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois, dit Madame la Dauphine, qu'elle le ſçait auſſi bien que vous ſçavez le ſien. Je vous aſſure, Madame, reprit Madame de Cleves, qui paroiſſoit un peu embaraſſée, que je ne devine pas ſi bien que vous penſez. Vous devinez fort bien, répondit Madame la Dauphine; & il y a même quelque choſe d'obligeant pour Mr. de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connoiſſez ſans l'avoir jamais vû. La Reine les interrompit, pour faire continuer le bal, Mr. de Nemours prit la Reine-Dauphine. Cette Princeſſe étoit d'une parfaite beauté, & avoit paru telle aux yeux de Mr. de Nemours, avant qu'il allât en Flandres; mais, de tout le ſoir, il ne pût admirer que Madame de Cleves.

Le Chevalier de Guiſe, qui l'adoroit toûjours, étoit à ſes pieds; & ce qui ſe venoit de paſſer lui avoit donné une douleur ſenſible. Il le prit comme un préſage que la fortune deſtinoit Mr. de Nemours à être amoureux de Madame de Cleves; &, ſoit qu'en effet il eût paru quelque trouble ſur ſon viſage, ou que la jalouſie fît voir au Chevalier de Guiſe au-delà de la vérité, il crut qu'elle avoit été touchée de la vue de ce Prince, & il ne pût s'empêcher de lui dire que Mr. de Nemours étoit bien heureux de commencer à être connu

d'elle, par une avanture qui avoit quelque chose de galant & d'extraordinaire.

Madame de Cleves revint chez elle l'esprit si rempli de ce qui s'étoit passé au bal, que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mere pour lui en rendre compte; &, elle lui loua Mr. de Nemours avec un certain air qui donna à Madame de Chartres la même pensée qu'avoit eue le Chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des nôces se fit. Madame de Cleves y vit le Duc de Nemours avec une mine & une grace si admirables qu'elle en fut encore plus surprise.

Les jours suivans, elle le vit chez la Reine Dauphine, elle le vit jouer à la paume avec le Roi, elle le vit courre la bague, elle l'entendit parler; mais. elle le vit toûjours surpasser de si loin tous les autres, & se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il étoit, par l'art de son esprit, qu'il fit en peu de tems une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi, que comme Mr. de Nemours sentoit pour elle une inclination violente, qui lui donnoit cette douceur & cet enjoûment qu'inspirent les prémiers desirs de plaire, il étoit encore plus aimable qu'il n'avoit accoûtumé de l'être. De sorte que se voyant souvent, & se voyant l'un & l'autre ce qu'il y avoit de plus parfait à la Cour, il étoit difficile qu'ils ne se plûssent infiniment.

La Ducheſſe de Valentinois étoit de toutes les parties de plaisir, & le Roi avoit pour elle la même vivacité & les mêmes soins que dans les commencemens de sa passion. Madame de Cleves, qui étoit dans cet âge, où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt cinq ans, regardoit avec un extrême étonnement l'attachement que le Roi avoit pour cette

Du-

Ducheſſe, qui étoit grand-mere, & qui venoit de marier ſa petite-fille. Elle en parloit ſouvent à Madame de Chartres. Eſt-il poſſible, Madame, lui diſoit-elle, qu'il y ait ſi long-tems que le Roi en ſoit amoureux? Comment s'eſt-il pû attacher à une perſonne qui étoit beaucoup plus âgée que lui, qui avoit été maîtreſſe de ſon pere, & qui l'eſt encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai oui dire? Il eſt vrai, répondit-elle, que ce n'eſt, ni le mérite, ni la fidélité de Madame de Valentinois, qui a fait naître la paſſion du Roi, ni qui l'a conſervée; & c'eſt auſſi en quoi il n'eſt pas excuſable: car, ſi cette femme avoit eu de la jeuneſſe & de la beauté jointe à ſa naiſſance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le Roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à ſa ſeule perſonne, ſans intérêt de grandeur ni de fortune, & ſans ſe ſervir de ſon pouvoir que pour des choſes honnêtes ou agréables au Roi même; il faut avouër, qu'on auroit eu de la peine à s'empêcher de louer ce Prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignois, continua Madame de Chartres, que vous diſiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les Hiſtoires de leur tems, je vous apprendrois le commencement de la paſſion du Roi pour cette Ducheſſe, & pluſieurs choſes de la Cour du feu Roi qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui ſe paſſent encore préſentement. Bien loin de vous accuſer, reprit Madame de Cleves, de redire les Hiſtoires paſſées, je me plains, Madame, que vous ne m'ayez pas inſtruite des préſentes, & que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts & les diverſes liaiſons de la Cour. Je les ignore ſi entierement, que je croyois, il y a peu de jours, que Mr. le Connétable étoit fort bien avec la Rei-

re. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit Madame de Chartres. La Reine hait Mr. le Connétable; & si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en appercevra que trop. Elle sçait, qu'il a dit plusieurs fois au Roi, que, de tous ses enfans, il n'y avoit que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit Madame de Cleves, après avoir vû le soin que la Reine avoit d'écrire à Mr. le Connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoigné à son retour, & comme elle l'appelle toûjours mon Compere, aussi-bien que le Roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu ci, répondit Madame de Chartres, vous serez souvent trompée: ce qui paroit n'est presque jamais la vérité.

Mais, pour revenir à Madame de Valentinois, vous sçavez qu'elle s'appelle Diane de Poitiers: sa Maison est très-illustre, elle vient des anciens Ducs d'Aquitaine, son ayeule étoit fille naturelle de Louis XI. & enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Valier son pere, se trouva embarassé dans l'affaire du Connétable de Bourbon, dont vous avez oui parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & conduit sur l'échafaut. Sa fille, dont la beauté étoit admirable, & qui avoit déja plû au feu Roi, fit si bien (je ne sçai par quels moyens) qu'elle obtint la vie de son pere. On lui porta sa grace comme il n'attendoit que le coup de la mort: la peur l'avoit tellement saisi qu'il n'avoit plus de connoissance, & il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la Cour comme la maîtresse du Roi. Le voyage d'Italie, & la prison de ce Prince, interrompirent cette passion: lorsqu'il revint d'Espagne, & que Madame la Régente alla au devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles étoit Mademoiselle de Pisseleu,

qui

qui a été depuis la Ducheſſe d'Etampes. Le Roi en devint amoureux. Elle étoit inférieure, en naiſſance, en eſprit, & en beauté à Madame de Valentinois, & elle n'avoit au-deſſus d'elle que l'avantage de la grande jeuneſſe. Je lui ai oui dire pluſieurs fois, qu'elle étoit née le jour que Diane de Poitiers avoit été mariée; la haine le lui faiſoit dire, & non pas la vérité; car, je ſuis bien trompée, ſi la Ducheſſe de Valentinois n'épouſa Mr. de Brezé, Grand Sénéchal de Normandie, dans le même tems que le Roi devint amoureux de Madame d'Etampes. Jamais il n'y a eu une ſi grande haine, que l'a été celle de ces deux femmes. La Ducheſſe de Valentinois ne pouvoit pardonner à Madame d'Etampes, de lui avoir ôté le titre de maitreſſe du Roi. Madame d'Etampes avoit une jalouſie violente contre Madame de Valentinois, parce que le Roi conſervoit un commerce avec elle. Ce Prince n'avoit pas une fidélité exacte pour ſes maitreſſes; il y en avoit toûjours une qui avoit le titre & les honneurs; mais les Dames que l'on appelloit de la petite bande le partageoient tour à tour. La perte du Dauphin, ſon fils, qui mourut à Tournon, & que l'on crut empoiſonné, lui donna une ſenſible affliction. Il n'avoit pas la même tendreſſe, ni le même goût pour ſon ſecond fils, qui regne préſentement; il ne lui trouvoit pas aſſez de hardieſſe, ni aſſez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à Madame de Valentinois, & elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif & plus agréable. Elle y réuſſit comme vous le voyez: il y a plus de vingt ans que cette paſſion dure, ſans qu'elle ait été alterée, ni par le tems, ni par les obſtacles.

Le feu Roi s'y oppoſa d'abord; &, ſoit qu'il eût encore aſſez d'amour pour Madame de Valentinois pour avoir de la jalouſie, ou qu'il fût pouſſé

par la Ducheſſe d'Etampes, qui étoit au deſeſpoir que Mr. le Dauphin fut attaché à ſon ennemie, il eſt certain qu'il vit cette paſſion avec une colere & un chagrin dont il donnoit tous les jours des marques. Son fils ne craignit, ni ſa colere, ni ſa haine, & rien ne pût l'obliger à diminuer ſon attachement, ni à le cacher: il fallut que le Roi s'accoûtumaât à le ſouffrir. Auſſi cette oppoſition à ſes volontés l'éloigna encore de lui, & l'attacha davantage au Duc d'Orleans, ſon troiſieme fils. C'étoit un Prince bienfait, beau, plein de feu & d'ambition, d'une jeuneſſe fougueuſe, qui avoit beſoin d'être modéré, mais qui eût fait auſſi un Prince d'une grande élévation, ſi l'âge eût meûri ſon eſprit.

Le rang d'aîné qu'avoit le Dauphin, & la faveur du Roi qu'avoit le Duc d'Orléans, faiſoit entr'eux une ſorte d'émulation, qui alloit juſqu'à la haine. Cette émulation avoit commencé dès leur enfance, & s'étoit toûjours conſervée. Lorſque l'Empereur paſſa en France, il donna une préférence entiere au Duc d'Orleans ſur Mr. le Dauphin, qui la reſſentit ſi vivement, que, comme cet Empereur étoit à Chantilli, il voulut obliger Mr. le Connétable à l'arrêter, ſans attendre le commandement du Roi. Mr. le Connétable ne le voulut pas: le Roi le blâma dans la ſuite, de n'avoir pas ſuivi le conſeil de ſon fils; & lorſqu'il l'éloigna de la Cour, cette raiſon y eut beaucoup de part.

La diviſion des deux freres donna la penſée à la Ducheſſe d'Etampes de s'appuyer de Mr. le Duc d'Orléans, pour la ſoutenir auprès du Roi contre Madame de Valentinois. Elle y réuſſit: ce Prince, ſans être amoureux d'elle, n'entra gueres moins dans ſes intérêts que le Dauphin étoit dans ceux de Madame de Valentinois. Cela fit deux cabales dans la Cour, telles que vous pou-

pouvez vous les imaginer ; mais, ces intrigues ne se bornerent pas seulement à ces démêlés de femmes.

L'Empereur, qui avoit conservé de l'amitié pour le Duc d'Orléans, avoit offert plusieurs fois de lui remettre le Duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la Paix, il faisoit espérer de lui donner les dix sept Provinces, & de lui faire épouser sa fille. Mr. le Dauphin ne souhaitoit, ni la paix, ni ce mariage. Il se servit de Mr. le Connétable, qu'il a toûjours aimé, pour faire voir au Roi de quelle importance il étoit, de ne pas donner à son successeur un frere aussi puissant que le seroit un Duc d'Orléans, avec l'Alliance de l'Empereur, & les dix-sept Provinces. Mr. le Connétable entra d'autant mieux dans les sentimens de Mr. le Dauphin, qu'il s'opposoit par-là à ceux de Madame d'Etampes, qui étoit son ennemie déclarée, & qui souhaitoit ardemment l'élévation de Mr. le Duc d'Orléans.

Mr. le Dauphin commandoit alors l'Armée du Roi en Champagne, & avoit réduit celle de l'Empereur en une telle extrêmité qu'elle eut péri entierement, si la Duchesse d'Etampes, craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix & l'alliance de l'Empereur pour Mr. le Duc d'Orléans, n'eût fait secretement avertir les ennemis de surprendre Espernai & Château-Thierri, qui étoient pleins de vivres. Ils le firent, & sauverent par ce moyen toute leur Armée.

Cette Duchesse ne jouit pas long-tems du succès de sa trahison. Peu après, Mr. le Duc d'Orleans mourut à Farmoutiers, d'une espece de maladie contagieuse. Il aimoit une des plus belles femmes de la Cour, & en étoit aimé. Je ne vous la nommerai pas, parce qu'elle a vécu depuis

avec tant de sageſſe, & qu'elle a même caché avec tant de soin la paſſion qu'elle avoit pour ce Prince, qu'elle a mérité qne l'on conſerve ſa réputation. Le hazard fit qu'elle reçût la nouvelle de la mort de ſon mari, le même jour qu'elle apprit celle de Mr. d'Orléans ; de ſorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher ſa véritable affliction, ſans avoir la peine de ſe contraindre.

Le Roi ne ſurvécut gueres le Prince ſon fils, il mourut deux ans après. Il recommanda à Mr. le Dauphin de ſe ſervir du Cardinal de Tournon & de l'Amiral d'Annebault ; & ne parla point de Mr. le Connétable, qui étoit pour lors relegué à Chantilli. Ce fut néanmoins la premiére choſe que fit le Roi ſon fils, de le rappeller, & de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Etampes fut chaſſée, & reçût tous les mauvais traitemens qu'elle pouvoit attendre d'une ennemie toute puiſſante : la Ducheſſe de Valentinois ſe vangea alors pleinement, & de cette Ducheſſe, & de tous ceux qui lui avoient déplû. Son pouvoir parut plus abſolu ſur l'eſprit du Roi, qu'il ne paroiſſoit encore pendant qu'il étoit Dauphin. Depuis douze ans que ce Prince regne, elle eſt maîtreſſe abſolue de toutes choſes, elle diſpoſe des Charges & des Affaires ; elle a fait chaſſer le Cardinal de Tournon, le Chancelier, & Villeroi. Ceux qui ont voulu éclairer le Roi ſur ſa conduite, ont péri dans cette entrepriſe. Le Comte de Taix, grand Maître de l'Artillerie, qui ne l'aimoit pas, ne pût s'empêcher de parler de ſes galanteries, & ſur-tout de celle du Comte de Briſſac, dont le Roi avoit déja eu beaucoup de jalouſie. Néanmoins, elle fit ſi bien, que le Comte de Taix fut diſgracié : on lui ôta ſa Charge ; &, ce qui eſt preſque incroyable, elle la fit donner au Comte de Briſſac, & l'a fait enſuite Maréchal de France. La jalouſie du Roi augmenta néanmoins

moins d'une telle sorte, qu'il ne pût souffrir que ce Maréchal demeurât à la Cour : mais, la jalousie, qui est aigre & violente en tous les autres, est douce & modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maitresse; ensorte qu'il n'osa éloigner son Rival que sur le prétexte de lui donner le Gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années; il revint l'Hyver dernier, sur le prétexte de demander des Troupes & d'autres choses nécessaires pour l'Armée qu'il commande. Le desir de revoir Madame de Valentinois, & la crainte d'en être oublié, avoit peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le Roi le reçût avec une grande froideur. Messieurs de Guise, qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner à cause de Madame de Valentinois, se servirent de Mr. le Vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtînt aucune des choses qu'il étoit venu demander. Il n'étoit par difficile de lui nuire. Le Roi le haïssoit, & sa présence lui donnoit de l'inquiétude; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de Madame de Valentinois des sentimens que l'absence commençoit à éteindre. Le Roi a bien eu d'autres sujets de jalousie, mais, ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sçai, ma fille, ajoûta Madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en sçavoir. Je suis très-éloignée, Madame, de faire cette plainte, répondit Madame de Cleves; & sans la peur de vous importuner, je vous demanderois encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de Mr. de Nemours pour Madame de Cleves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le

le goût, & même le souvenir, de toutes les personnes qu'il avoit aimées, & avec qui il avoit conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles; il ne pût se donner le patience d'écouter leurs plaintes, & de répondre à leurs reproches. Madame la Dauphine, pour qui il avoit eu des sentimens assez passionnés, ne pût tenir dans son cœur contre Madame de Cleves. son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, & il ne pressa plus avec tant d'ardeur, les choses qui étoient nécessaires pour son depart. Il alloit souvent chez la Reine-Dauphine, parce que Madame de Cleves y alloit souvent; & il n'étoit pas faché de laisser imaginer ce que l'on avoit cru de ses sentimens pour cette Reine. Madame de Cleves lui paroissoit d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hazarder de la faire connoître au public. Il n'en parla pas même au Vidame de Chartres, qui étoit son ami intime, & pour qui il n'avoit rien de caché. Il prit une conduite si sage, & s'observa avec tant de soin que personne ne le soupçonna d'être amoureux de Madame de Cleves, que le Chevalier de Guise; & elle auroit eu peine a s'en appercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avoit pour lui ne lui eût donné une attention particuliere pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mere ce qu'elle pensoit des sentimens de ce Prince, qu'elle avoit eue à lui parler de ses autres Amans; sans avoir un dessein formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point; mais, Madame de Chartres ne le voyoit que trop, aussi-bien que le penchant que sa fille avoit pour lui. Cette connoissance lui donna une douleur sensible: elle

jugeoit

jugeoit bien le péril où étoit cette jeune perſonne, d'être aimée d'un homme fait comme Mr. de Nemours, pour qui elle avoit de l'inclination. Elle fut entierement confirmée dans les ſoupçons qu'elle avoit de cette inclination, par une choſe qui arriva peu de jours après.

Le Maréchal de Saint-André, qui cherchoit toutes les occaſions de faire éclater ſa magnificence, ſupplia le Roi, ſur le prétexte de lui montrer ſa maiſon, qui ne venoit que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller ſouper avec les Reines. Ce Maréchal étoit bien aiſe auſſi de faire paroître, aux yeux de Madame de Cleves, cette dépenſe éclatante qui alloit juſqu'à la profuſion.

Quelques jours avant celui qui avoit été choiſi pour ce ſouper, le Roi-Dauphin, dont la ſanté étoit aſſez mauvaiſe, s'étoit trouvé mal, & n'avoit vû perſonne. La Reine ſa femme avoit paſſé tout le jour auprès de lui. Sur le ſoir, comme il ſe portoit mieux, il fit entrer toutes les perſonnes de qualité qui étoient dans ſon antichambre. La Reine-Dauphine s'en alla chez elle; elle y trouva Madame de Cleves & quelques autres Dames, qui étoient le plus dans ſa familiarité.

Comme il étoit déjà aſſez tard, & qu'elle n'étoit point habillée, elle n'alla pas chez la Reine; elle fit dire qu'on ne la voyoit point & fit apporter ſes pierreries afin d'en choiſir pour le bal du Maréchal de Saint-André, & pour en donner à Madame de Cleves, à qui elle en avoit promis. Comme elles étoient dans cette occupation, le Prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendoit toutes les entrées libres. La Reine-Dauphine lui dit qu'il venoit ſans doute de chez le Roi ſon mari, & lui demanda ce que l'on y faiſoit. L'on diſpute contre Mr. de Nemours, Madame, répon-

pondit-il, & il défend avec tant de chaleur la cauſe qu'il ſoutient, qu'il faut que ce ſoit la ſienne. Je crois qu'il a quelque maîtreſſe qui lui donne de l'inquiétude quand elle eſt au bal, tant il trouve que c'eſt une choſe fâcheuſe pour un amant, que d'y voir la perſonne qu'il aime.

Comment ! reprit Madame la Dauphine, Mr. de Nemours ne veut pas que ſa maîtreſſe aille au bal ? J'avois bien cru que les maris pouvoient ſouhaiter que leurs femmes n'y allaſſent pas ; mais, pour les amans, je n'avois jamais penſé qu'ils puſſent être de ce ſentiment. Mr. de Nemours trouve, repliqua le Prince de Condé, que le bal eſt ce qu'il y a de plus inſupportable pour les amans, ſoit qu'ils ſoient aimés, ou qu'ils ne le ſoient pas. Il dit, que s'ils ſont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant pluſieurs jours ; qu'il n'y a point de femme que le ſoin de ſa parure n'empêche de ſonger à ſon amant ; qu'elles en ſont entierement occupées ; que ce ſoin de ſe parer eſt pour tout le monde, auſſi-bien que pour celui qu'elles aiment ; que, lorſqu'elles ſont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; que, quand elles ſont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit auſſi, que, quand on n'eſt point aimé, on ſouffre encore davantage de voir ſa maîtreſſe dans une aſſemblée ; que plus elle eſt admirée du public, plus on ſe trouve malheureux de n'en être point aimé ; que l'on craint toûjours que ſa beauté ne faſſe naître quelque amour plus heureux que le ſien. Enfin, il trouve, qu'il n'y a point de ſouffrance pareille à celle de voir ſa maîtreſſe au bal, ſi ce n'eſt de ſçavoir qu'elle y eſt, & de n'y être pas.

Madame de Cleves ne faiſoit pas ſemblant d'entendre ce que diſoit le Prince de Condé ; mais, elle l'écoutoit avec attention. Elle jugeoit aiſément

ment quelle part elle avoit à l'opinion que soutenoit Mr. de Nemours, & sur-tout à ce qu'il disoit du chagrin de n'être pas au bal où étoit sa maîtresse, parce qu'il ne devoit pas être à celui du Maréchal de Saint-André, & que le Roi l'envoyoit au devant du Duc de Ferrare.

La Reine-Dauphine rioit avec le Prince de Condé, & n'approuvoit pas l'opinion de Mr. de Nemours. Il n'y a qu'une occasion, Madame, lui dit le Prince, où Mr. de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal, qu'alors que c'est lui qui le donne; & il dit que l'année passée qu'il en donna un à vôtre Majesté, il trouva que sa Maîtresse lui faisoit une faveur d'y venir, quoiqu'elle ne semblât que vous y suivre; que c'est toûjours faire une grace à un amant que d'aller prendre sa part à un plaisir qu'il donne; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant, que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la Cour, & qu'elle le voie se bien aquitter d'en faire les honneurs. Mr. de Nemours avoit raison, dit la Reine-Dauphine, en soûriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal. Il y avoit alors un si grand nombre de femmes à qui il donnoit cette qualité, que si elles n'y fussent point venues il y auroit eu peu de monde.

Si-tôt que le Prince de Condé avoit commencé à conter les sentimens de Mr. de Nemours sur le bal, Madame de Cleves avoit senti une grande envie de ne point aller à celui du Maréchal de S. André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne falloit pas aller chez un homme dont on étoit aimée; & elle fut bien aise d'avoir une raison de severité, pour faire une chose qui étoit une faveur pour Mr. de Nemours: elle emporta néanmoins la parure que lui avoit donnée la Reine-Dauphine; mais, le soir qu'elle la montra à sa mere, elle lui dit qu'elle n'avoit pas dessein de s'en servir;

vir ; que le Maréchal de S. André prenoit tant de soin de faire voir qu'il étoit attaché à elle, qu'elle ne doutoit point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle auroit part au divertissement qu'il devoit donner au Roi ; & , que sous prétexte de faire l'honneur de chez lui , il lui rendroit des soins dont peut-être elle seroit embarassée.

Madame de Chartres combattit quelque tems l'opinion de sa fille, comme la trouvant particuliere ; mais , voyant qu'elle s'y opiniâtroit , elle s'y rendit , & lui dit qu'il falloit donc qu'elle fît la malade, pour avoir un prétexte de n'y pas aller; parce que les raisons qui l'en empêchoient ne seroient pas approuvées , & qu'il falloit même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Cleves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle , pour ne point aller dans un lieu où Mr. de Nemours ne devoit pas être : & il partit sans avoir le plaisir de sçavoir qu'elle n'iroit pas.

Il revint le lendemain du bal, il sçût qu'elle ne s'y étoit pas trouvée ; mais , comme il ne sçavoit pas que l'on eut redit devant elle la conversation de chez le Roi-Dauphin , il étoit bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain , comme il étoit chez la Reine , & qu'il parloit à Madame la Dauphine, Madame de Chartres & Madame de Cleves y vinrent, & s'approcherent de cette Princesse. Madame de Cleves étoit un peu négligée , comme une personne qui s'étoit trouvée mal ; mais , son visage ne répondoit pas à son habillement. Vous voilà si belle, lui dit Madame la Dauphine que je ne sçaurois croire que vous ayez été malade. Je pense que Mr. le Prince de Condé, en vous contant l'avis de Mr. de Nemours sur le bal , vous a persuadée que vous feriez une faveur au Maréchal de Saint-André d'aller chez lui , & que c'est ce qui vous a em-

empêché d'y venir. Madame de Cleves rougit de ce que Madame la Dauphine devinoit juste, & de ce qu'elle disoit devant Mr. de Nemours ce qu'elle avoit deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avoit pas voulu aller au bal ; &, pour empêcher que Mr. de Nemours ne le jugeât aussi-bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui semblоit être appuyé sur la vérité. Je vous assure, Madame, dit-elle à Madame la Dauphine, que vôtre Majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle étoit véritablement malade : mais, je crois, que si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre & de se montrer aussi changée qu'elle étoit, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. Madame la Dauphine crut ce que disoit Madame de Chartres, & Mr. de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence ; néanmoins, la rougeur de Madame de Cleves lui fit soupçonner que ce que Madame la Dauphine avoit dit n'étoit pas entierement éloigné de la vérité. Madame de Cleves avoit d'abord été fâchée que Mr. de Nemours eût eu lieu de croire, que c'étoit lui qui l'avoit empêchée d'aller chez le Maréchal de S. André ; mais, ensuite, elle sentit quelque espece de chagrin que sa mere lui en eût entierement ôté l'opinion.

Quoique l'Assemblée de Cercamp eût été rompuë, les négociations pour la Paix avoient toûjours continué, & les choses s'y disposerent d'une telle sorte que, sur la fin de Février, on se rassembla à Château Cambresis. Les mêmes Députés y retournerent, & l'absence du Maréchal de S. André désit Mr. de Nemours du Rival qui lui étoit plus redoutable par l'attention qu'il avoit à observer ceux qui approchoient Madame de Cleves,

ves, que par le progrès qu'il pouvoit faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avoit pas voulu laisser voir à sa fille, qu'elle connoissoit ses sentimens pour ce Prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avoit envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui: elle lui en dit du bien, & y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avoit d'être incapable de devenier amoureux, & sur ce qu'il ne se faisoit qu'un plaisir, & non pas un attachement serieux, du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajoûta-t-elle, que l'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la Reine-Dauphiné: je vois même qu'il y va très-souvent; & je vous conseille d'éviter autant que vous pourrez de lui parler, & sur-tout en particulier, parce que Madame la Dauphine vous traitant comme elle fait, on diroit bien-tôt que vous êtes leur confidente, & vous sçavez combien cette réputation est desagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez Madame la Dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des avantures de galanterie.

Madame de Cleves n'avoit jamais oui parler de Mr. de Nemours & de Madame la Dauphine: elle fut si surprise de ce que lui dit sa mere, & elle crut si bien voir combien elle s'étoit trompée dans tout ce qu'elle avoit pensé des sentimens de ce Prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en apperçût: il vint du monde dans ce moment. Madame de Cleves s'en alla chez elle, & s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connoître, par ce que lui venoit de dire sa mere, l'intérêt qu'elle prenoit à Mr. de Nemours. Elle n'avoit encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors, que les sentimens, qu'elle avoit pour lui,

lui, étoient ceux que Mr. de Cleves lui avoit tant demandés; & elle trouva combien il étoit honteux de les avoir pour un autre, que pour un mari qui les méritoit. Elle se sentit blessée & embarrassée de la crainte que Mr. de Nemours ne la voulut faire servir de prétexte à Madame la Dauphine; & cette pensée la détermina à conter à Madame de Chartres ce qu'elle ne lui avoit point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avoit résolu; mais, elle trouva que Madame de Chartres avoit un peu de fievre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paroissoit néanmoins si peu de chose, que Madame de Cleves ne laissa pas d'aller l'après dinée chez Madame la Dauphine. Elle étoit dans son cabinet avec deux ou trois Dames qui étoient le plus avant dans sa familiarité. Nous parlions de Mr. de Nemours, lui dit cette Reine en la voyant, & nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles: devant que d'y aller, il avoit un nombre infini de maîtresses, & c'étoit même un défaut en lui; car il ménageoit également celles qui avoient du mérite, & celles qui n'en avoient pas: depuis qu'il est revenu, il ne connoît, ni les unes, ni les autres; il n'y a jamais eu un si grand changement: je trouve même, qu'il y en a dans son humeur & qu'il est moins gai que de coûtume.

Madame de Cleves ne répondit rien; & elle pensoit avec honte qu'elle auroit pris tout ce que l'on disoit du changement de ce Prince, pour des marques de sa passion, si elle n'avoit point été détrompée. Elle se sentoit quelque aigreur contre Madame la Dauphine, de lui voir chercher des raisons, & s'étonner d'une chose dont apparemment elle sçavoit mieux la vérité que personne. Elle ne pût s'empêcher de lui en témoigner quelque

que chose; & comme les autres Dames s'éloignerent, elle s'approcha d'elle, & lui dit tout bas: Est ce aussi pour moi, Madame, que vous venez de parler; & voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à Mr. de Nemours? Vous êtes injuste, lui dit Madame la Dauphine: vous sçavez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que Mr. de Nemours, devant que d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssoit pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvint des choses qu'il avoit faites: & j'avoue que j'ai de la curiosité de sçavoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajoûta-t-elle: le Vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir; & je sçaurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. Madame la Dauphine parla d'un air qui persuada Madame de Cleves, & elle se trouva malgré elle dans un état plus calme & plus doux, que celui où elle étoit auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mere, elle sçut qu'elle étoit beaucoup plus mal qu'elle ne l'avoit laissée. La fievre lui avoit redoublé, & les jours suivans elle augmenta de telle sorte, qu'il parut que ce seroit une maladie considerable. Madame de Cleves étoit dans une affliction extrême, elle ne sortoit point de la chambre de sa mere. Mr. de Cleves y passoit aussi presque tous les jours, & par l'interêt qu'il prenoit à Madame de Chartres, & pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse; mais, pour avoir aussi le plaisir de la voir, sa passion n'étoit point diminuée.

Mr. de Nemours, qui avoit toûjours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avoit pas cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant

dant la maladie de Madame de Chartres, ce Prince trouva le moyen de voir plusieurs fois Madame de Cleves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il sçavoit bien qu'il n'y étoit pas & sous le prétexte de l'attendre, il demeuroit dans l'antichambre de Madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Cleves y venoit souvent; &, pour être affligée, elle n'en paroissoit pas moins belle à Mr. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, & il lui en parloit avec un air si soûmis qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas Madame la Dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de sa vûe, & d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyoit plus, & qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vûe étoit le commencement des passions, il s'en falloit peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à desespérer de sa vie: elle reçût ce que les Médecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu & de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, & appeller Madame de Cleves.

Il faut nous quitter ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main: le péril où je vous laisse, & le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour Mr. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer. Je ne suis plus en état de me servir de vôtre sincérité, pour vous

conduire. Il y a déja long-tems que je me suis apperçûe de cette inclination ; mais, je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire appercevoir vous-même. Vous ne la connoissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts & de grandes violences, pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre Mari, songez à ce que vous vous devez à vous-même, & pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes aquise, & que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force & du courage, ma fille ; retirez-vous de la Cour : obligez vôtre mari de vous emmener : ne craignez point de prendre des partis trop rudes & trop difficiles : quelque affreux qu'ils vous paroissent d'abord, ils seront plus doux dans les suites, que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu & de vôtre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite, je vous dirois que si quelque chose étoit capable de troubler le bonheur que j'espere en sortant de ce monde, ce seroit de vous voir tomber comme les autres femmes : mais, si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.

Madame de Cleves fondoit en larmes sur la main de sa mere, qu'elle tenoit serrée entre les siennes : & Madame de Chartres, se sentant touchée elle-même, Adieu, ma fille, lui dit-elle ; finissons une conversation, qui nous attendrit trop l'une & l'autre, & souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles, & commanda à sa fille d'appeller ses femmes, sans vouloir l'écouter, ni parler davantage. Madame de Cleves sortit de la Chambre de sa mere en l'état que l'on peut s'imaginer, & Madame

dame de Chartres ne ſongea plus qu'à ſe préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant leſquels elle ne voulut plus revoir ſa fille, qui étoit la ſeule choſe à quoi elle ſe ſentoit attachée.

Madame de Cleves étoit dans une affliction extrême, ſon mari ne la quittoit point; & ſi-tôt que Madame de Chartres fut expirée, il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faiſoit qu'aigrir ſa douleur. On n'en a jamais vû de pareille, quoique la tendreſſe & la reconnoiſſance y euſſent la plus grande part; le beſoin, qu'elle ſentoit qu'elle avoit de ſa mere, pour ſe défendre contre Mr. de Nemours, ne laiſſoit pas d'y en avoir beaucoup. Elle ſe trouvoit malheureuſe d'être abandonnée à elle-même, dans un tems où elle étoit ſi peu maîtreſſe de ſes ſentimens, & où elle eût tant ſouhité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre & lui donner de la force. La maniere dont Mr. de Cleves en uſoit pour elle, lui faiſoit ſouhaiter plus fortement que jamais, de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devoit. Elle lui témoignoit auſſi plus d'amitié & plus de tendreſſe qu'elle n'avoit encore fait: elle ne vouloit point qu'il la quittât; & il lui ſembloit qu'à force de s'attacher à lui, il la défendroit contre Monſieur de Nemours.

Ce Prince vint voir Mr. de Cleves à la campagne: il fit ce qu'il pût pour rendre auſſi une viſite à Madame de Cleves; mais, elle ne le voulut point recevoir: &, ſentant bien qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le trouver aimable, elle avoit fait une forte réſolution de s'empêcher de le voir, & d'en éviter toutes les occaſions qui dépendroient d'elle.

Mr. de Cleves vint à Paris pour faire ſa Cour, & promit à ſa femme de s'en retourner le lende-

main : il ne revint néanmoins que le jour d'après. Je vous attendis tout hier, lui dit Madame de Cleves lorſqu'il arriva ; & je vous dois faire des reproches de n'être pas venu comme vous me l'aviez promis. Vous ſçavez que, ſi je pouvois ſentir une nouvelle affliction en l'état ou je ſuis, ce ſeroit la mort de Madame de Tournon que j'ai appriſe ce matin. J'en aurois été touchée, quand je ne l'aurois point connue : c'eſt toûjours une choſe digne de pitié qu'une femme jeune & belle comme celle-là, ſoit morte en deux jours ; mais, de plus, c'étoit une des perſonnes du monde qui me plaiſoit davantage, & qui paroiſſoit avoir autant de ſageſſe que de mérite.

Je fus très-fâché de ne pas revenir hier, répondit Mr. de Cleves ; mais j'étois ſi néceſſaire à la conſolation d'un malheureux qu'il m'étoit impoſſible de le quitter. Pour Madame de Tournon, je ne vous conſeille pas d'en être affligée, ſi vous la regrettez comme une femme pleine de ſageſſe, & digne de votre èſtime. Vous m'étonnez, reprit Madame de Cleves ; & je vous ai oui dire pluſieurs fois, qu'il n'y avoit point de femme à la Cour, que vous eſtimaſſiez davantage. Il eſt vrai, répondit-il : mais, les femmes ſont incompréhenſibles ; &, quand je les vois toutes, je me trouve ſi heureux de vous avoir, que je ne ſçaurois aſſez admirer mon bonheur. Vous m'eſtimez plus que je ne vaux, repliqua Madame de Cleves en ſoupirant ; & il n'eſt pas encore tems de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en ſupplie, ce qui vous a détrompé de Madame de Tournon. Il y a long-tems que je le ſuis, repliqua-t-il, & que je ſçai qu'elle aimoit le Comte de Sancerre, à qui elle donnoit des eſpérances de l'épouſer. Je ne ſçaurois croire, interrompit Madame de Cleves, que Madame de Tournon, après

près cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, & après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, repliqua Mr. de Cleves, il ne faudroit pas s'étonner ; mais, ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnoit aussi à Etouteville dans le même tems : & je vais vous apprendre toute cette Histoire.

Fin de la premiere Partie.

LA PRINCESSE DE CLEVES.

SECONDE PARTIE.

VOus sçavez l'amitié qu'il y a entre Sancerre & moi : néanmoins, il devint amoureux de Madame de Tournon il y a environ deux ans, & me le cacha avec beaucoup de soin, aussi-bien qu'à tout le reste du monde ; j'étois bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paroissoit encore inconsolable de la mort de son mari, & vivoit dans une retraite austere. La sœur de Sancerre étoit quasi la seule personne qu'elle vît ; & c'étoit chez elle qu'il en étoit devenu amoureux.

Un soir qu'il devoit y avoir une Comédie au Louvre, & que l'on n'attendoit plus que le Roi & Madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'étoit trouvée mal, & que le Roi ne viendroit pas. On jugea aisément, que le mal de

de cette Ducheſſe étoit quelque démêlé avec le Roi : nous ſçavions les jalouſies qu'il avoit eues du Maréchal de Briſſac pendant qu'il avoit été à la Cour ; mais il étoit retourné en Piémont depuis quelques jours, & nous ne pouvions imaginer le ſujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlois avec Sancerre, Mr. d'Anville arriva dans la Salle, & me dit tout bas, que le Roi étoit dans une affliction & dans une colere qui faiſoit pitié ; qu'en un racommodement qui s'étoit fait entre lui & Madame de Valentinois, il y avoit quelques jours ſur des démêlés qu'ils avoient eus pour le Maréchal de Briſſac, le Roi lui avoit donné une bague, & l'avoit priée de la porter ; que, pendant qu'elle s'habilloit pour venir à la Comédie, il avoit remarqué qu'elle n'avoit point cette bague & lui en avoit demandé la raiſon ; qu'elle avoit parû étonnée de ne la pas avoir, qu'elle l'avoit demandée à ſes femmes, leſquelles, par malheur, ou faute d'être bien inſtruites, avoient répondu qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vûe.

Ce tems étant préciſément celui du départ du Maréchal de Briſſac, continua Mr. d'Anville, le Roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague, en lui diſant adieu. Cette penſée a réveillé ſi vivement toute cette jalouſie, qui n'étoit pas encore bien éteinte, qu'il s'eſt emporté contre ſon ordinaire, & lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui très-affligé ; mais, je ne ſçai s'il l'eſt davantage de l'opinion que Madame de Valentinois a ſacrifié ſa bague, que de la crainte de lui avoir déplû par ſa colere.

Si-tôt que Mr. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle, je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre : je la lui dis comme un ſecret que l'on venoit de me confier, & dont je lui défendois de parler.

Le lendemain matin, j'allai d'assez bonne heure chez ma belle sœur, je trouvai Madame de Tournon au chevet de son lit. Elle n'aimoit pas Madame de Valentinois, & elle sçavoit bien que ma belle-sœur n'avoit pas sujet de s'en louer. Sancerre avoit été chez elle au sortir de la Comédie. Il lui avoit appris la brouillerie du Roi avec cette Duchesse, & Madame de Tournon étoit venue la conter à ma belle-sœur, sans sçavoir, ou sans faire réflexion que c'étoit moi qui l'avoit apprise à son amant.

Si-tôt que je m'approchai de ma belle-sœur, elle dit à Madame de Tournon, que l'on pouvoit me confier ce qu'elle venoit de lui dire, & sans attendre la permission de Madame de Tournon, elle me conta mot pour mot tout ce que j'avois dit à Sancerre le soir précédent. Vous pouvez juger comme j'en fus étonné. Je regardai Madame de Tournon : elle me parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon : je n'avois dit la chose qu'à Sancerre, il m'avoit quitté au sortir de la Comédie sans m'en dire la raison : je me souvins de lui avoir oui extrêmement louer Madame de Tournon. Toutes ces choses m'ouvrirent les yeux ; & je n'eus pas de peine à démêler qu'il avoit une galanterie avec elle, & qu'il l'avoit vûe depuis qu'il m'avoit quitté.

Je fus si piqué de voir qu'il me cachoit cette Avanture que je dis plusieurs choses qui firent connoître à Madame de Tournon l'imprudence qu'elle avoit faite : je la remis à son carosse, & je l'assurai en la quittant, que j'enviois le bonheur de celui qui lui avoit appris la brouillerie du Roi, & de Madame de Valentinois.

Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre : je lui fis des reproches ; & je lui dis, que je sçavois sa passion pour Madame de Tournon, sans lui dire comment je l'avois découverte. Il fut con-

contraint de me l'avouer ; je lui contai enſuite ce qui me l'avoit appriſe ; & il m'apprit auſſi le détail de leur avanture : il me dit, que quoiqu'il fût cadet de ſa maiſon, & très-éloigné de pouvoir prétendre à un auſſi bon parti, que néanmoins elle étoit réſolue de l'épouſer. L'on ne peut être plus ſurpris que je le fus. Je dis à Sancerre de preſſer la concluſion de ſon mariage, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne put craindre d'une femme qui avoit l'artifice de ſoutenir aux yeux du public un perſonnage ſi éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avoit été véritablement affligée ; mais que l'inclination qu'elle avoit eue pour lui, avoit ſurmonté cette affliction, & qu'elle n'avoit pû laiſſer paroître tout d'un coup un ſi grand changement. Il me dit encore pluſieurs autres raiſons pour l'excuſer qui me firent voir à quel point il en étoit amoureux. Il m'aſſura qu'il la feroit conſentir que je ſçûſſe la paſſion qu'il avoit pour elle, puiſqu'auſſi bien c'étoit elle-même qui me l'avoit appriſe. Il l'y obligea en effet, quoiqu'avec beaucoup de peine ; & je fus enſuite très-avant dans leur confidence.

Je n'ai jamais vû une femme avoir une conduite ſi honnête & ſi agréable à l'égard de ſon amant : néanmoins, j'étois toûjours choqué de ſon affectation à paroître encore affligée. Sancerre étoit ſi amoureux & ſi content de la maniere dont elle en uſoit pour lui qu'il n'oſoit quaſi la preſſer de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le ſouhaitoit plutôt par intérêt que par une véritable paſſion. Il lui en parla toutefois, & elle lui parut réſolue à l'épouſer ; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivoit, & à ſe remettre dans le monde. Elle venoit chez ma belle-ſœur à des heures où une partie de la Cour s'y trouvoit. Sancerre n'y venoit que rarement ;

mais ceux qui y étoient tous les soirs & qui l'y voyoient souvent, la trouvoient très aimable.

Peu de tems après qu'elle eût commencé à quitter sa solitude, Sancerre crut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avoit pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes; mais, à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur mariage, elle sembloit l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avoit pas tort d'avoir de l'inquiétude. Je lui répondis que, quand la passion de Madame de Tournon diminueroit après avoir duré deux ans, il ne faudroit pas s'en étonner; que quand même, sans être diminuée, elle ne seroit pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, qu'il ne devroit pas s'en plaindre; que ce mariage, à l'égard du public, lui feroit un extrême tort, non seulement parce qu'il n'étoit pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporteroit à sa réputation; qu'ainsi, tout ce qu'il pouvoit souhaiter étoit qu'elle ne le trompât point, & qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis encore que si elle n'avoit pas la force de l'épouser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimoit quelqu'autre, il ne falloit point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît; mais, qu'il devoit conserver pour elle de l'estime & de la reconnoissance.

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrois pour moi-même; car, la sincérité me touche d'un telle force, que je crois que si ma maîtresse, & même ma femme, m'avoüoit que quelqu'un lui plût, j'en serois affligé sans en être aigri. Je quitterois le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller & la plaindre.

Ces paroles firent rougir Madame de Cleves; & elle y trouva un certain rapport avec l'é-

tat

tat où elle étoit, qui la surprit, & qui lui donna un trouble dont elle fut long-tems à se remettre.

Sancerre parla à Madame de Tournon, continua Mr. de Cleves. Il lui dit tout ce que je lui avois conseillé ; mais elle le rassura avec tant de soin, & parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entierement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il alloit faire & qui devoit être assez long ; mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, & en parut si affligée, que je crus aussi bien que lui qu'elle l'aimoit véritablement. Il partit, il y a environ trois mois. Pendant son absence, j'ai peu vu Madame de Tournon ; vous m'avez entierement occupé & je savois seulement qu'il devoit bien-tôt revenir.

Avant hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle étoit morte. J'envoyai savoir chez lui si on n'avoit point eu de ses nouvelles ; on me manda qu'il étoit arrivé dès la veille qui étoit précisément le jour de la mort de Madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverois ; mais son affliction passoit de beaucoup ce que je m'en étois imaginé.

Je n'ai jamais vû une douleur si profonde & si tendre. Dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa fondant en larmes. Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte, je n'en étois pas digne ; mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tût ; & puis de tems en tems redisant toujours elle est morte, & je ne la verrai plus, il revenoit aux cris & aux larmes, & demeuroit comme un homme qui n'avoit plus de raison. Il me dit, qu'il n'avoit pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence ; mais qu'il ne s'en étoit pas étonné, parce qu'il la connoissoit, & qu'il savoit la peine qu'elle avoit à hazarder de ses lettres. Il ne doutoit point qu'il ne l'eût épou-

sée à son retour ; il la regardoit comme la plus aimable & la plus fidele personne qui eût jamais été ; il s'en croyoit tendrement aimé ; il la perdoit dans le moment qu'il pensoit s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeoient dans une affliction violente dont il étoit entierement accablé ; & j'avoue que je ne pouvois m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le Roi ; je lui promis que je reviendrois bien-tôt. Je revins en effet, & je ne fus jamais si surpris que de le trouver tout different de ce que je l'avois quitté. Il étoit debout dans sa chambre avec un visage furieux, marchant & s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Venez, venez, me dit-il, venez voir l'homme du monde le plus désespéré : je suis plus malheureux mille fois que je n'étois tantôt ; & ce que je viens d'apprendre de Madame de Tournon, est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troubloit entierement ; & je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût quelque-chose de pire que la mort d'une Maîtresse qu'on aime & dont on est aimé. Je lui dis que tant que son affliction avoit eu des bornes, je l'avois approuvée, & que j'y étois entré ; mais que je ne le plaindrois plus s'il s'abandonnoit au desespoir, & s'il perdoit la raison. Je serois trop heureux de l'avoir perdue, & la vie, s'écria-t-il. Madame de Tournon m'étoit infidele, & j'apprens son infidélité & sa trahison le lendemain que j'ai appris sa mort, dans un tems où mon ame est remplie & pénétrée de la plus vive douleur & du plus tendre amour qu'on ait jamais senti ; dans un tems où son idée est dans mon cœur comme la plus parfaite chose qui ait jamais été, & la plus parfaite à mon égard. Je trouve que je me suis trompé & qu'elle ne mérite

rite pas que je la pleure. Cependant j'ai la même affliction de sa mort que si elle m'étoit fidéle, & je sens son infidélité comme si elle n'étoit point morte. Si j'avois appris son changement devant sa mort, la jalousie, la colere, la rage, m'auroient rempli & m'auroient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis, ni m'en consoler, ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disoit Sancerre. Je lui demandai comment il avoit sû ce qu'il venoit de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étois sorti de sa chambre, Etouteville qui est son ami intime, mais qui ne savoit pourtant rien de son amour pour Madame de Tournon, l'étoit venu voir; que d'abord qu'il avoit été assis, il avoit commencé à pleurer, & qu'il lui demandoit pardon de lui avoir caché ce qu'il lui alloit apprendre; qu'il le prioit d'avoir pitié de lui; qu'il venoit lui ouvrir son cœur; & qu'il voyoit l'homme du monde le plus affligé de la mort de Madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étois plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, & m'a dit qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avoit toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avoit defendu expressément, & avec tant d'autorité, qu'il n'avoit osé lui desobéïr; qu'il lui avoit plû quasi dans le même tems qu'il l'avoit aimée; qu'ils avoient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avoit jamais été chez elle publiquement; qu'il avoit eu le plaisir de la consoler de la mort de son Mari; & qu'enfin il l'alloit épouser dans le tems qu'elle étoit morte; mais que ce mariage qui étoit un effet de passion,

auroit paru un effet de devoir & d'obéiſſance ; qu'elle avoit gagné ſon Pere, pour ſe faire commander de l'épouſer, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans ſa conduite, qui avoit été ſi éloignée de ſe remarier.

Tant qu'Etouteville m'a parlé, me dit Sancerre, j'ai ajouté foi à ſes paroles, parce que j'y ai trouvé de la vrai-ſemblance, & que le tems où il m'a dit qu'il avoit commencé à aimer Madame de Tournon, eſt préciſément celui où elle m'a paru changée. Mais un moment après, je l'ai cru un menteur, ou du moins un viſionnaire ; j'ai été prêt à le lui dire. J'ai paſſé enſuite à vouloir m'éclaircir ; je l'ai queſtionné ; je lui ai fait paroître des doutes. Enfin j'ai tant fait pour m'aſſurer de mon malheur, qu'il m'a demandé ſi je connoiſſois l'écriture de Madame de Tournon. Il a mis ſur mon lit quatre de ſes lettres & ſon portrait. Mon Frere eſt entré dans ce moment. Etouteville avoit le viſage ſi plein de larmes, qu'il a été contraint de ſortir pour ne ſe pas laiſſer voir : il m'a dit qu'il reviendroit ce ſoir requerir ce qu'il me laiſſoit ; & moi, je chaſſai mon Frere, ſur le prétexte de me trouver mal ; par l'impatience de voir ces leteres qu'on m'avoit laiſſées, & eſperant d'y trouver quelque-choſe qui ne me perſuaderoit pas tout ce qu'Etouteville venoit de me dire. Mais helas ! que n'y ai-je point trouvé ? Quelle tendreſſe, quels ſermens, quelles aſſurances de l'épouſer, quelles lettres ! Jamais elle ne m'en a écrit de ſemblables. Ainſi, ajouta-t-il, j'éprouve à la fois la douleur de la mort, & celle de l'infidélité. Ce ſont deux maux qu'on a ſouvent comparés, mais qui n'ont jamais été ſentis en même tems par la même perſonne. J'avoue à ma honte, que je ſens encore plus ſa perte que ſon changement ; je ne puis la trouver aſſez coupable, pour conſentir à ſa mort. Si elle vivoit, j'aurois

le

le plaisir de lui faire des reproches, & de me venger d'elle en lui faisant connoître son injustice. Mais je ne la verrai plus, reprenoit-il, je ne la verrai plus; ce mal est le plus grand de tous les maux. Je souhaiterois de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! Si elle revenoit, elle vivroit pour Etouteville. Que j'étois heureux hier, s'écrioit-il, que j'étois heureux! J'étois l'homme du monde le plus affligé; mais mon affliction étoit raisonnable, & je trouvois quelque douceur à penser que je ne devois jamais me consoler. Aujourd'hui tous mes sentimens sont injustes. Je paie à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. Je ne puis, ni haïr, ni aimer sa mémoire; je ne puis me consoler, ni m'affliger. Du moins, me dit-il en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Etouteville; son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'aimois Madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y seroit peut-être pas attaché, elle ne m'auroit pas été infidele; il est venu me chercher, pour me confier sa douleur, il me fait pitié. Hé! c'est avec raison, s'écrioit-il; il aimoit Madame de Tournon, il en étoit aimé, & il ne la verra jamais. Je sens bien néanmoins que je ne saurois m'empêcher de le haïr; & encore une fois je vous conjure de faire ensorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regreter Madame de Tournon, à lui parler, & à lui dire les choses du monde les plus tendres. Il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches, & aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état violent, je connus bien qu'il me falloit quelque secours, pour m'aider à cal-

calmer son esprit. J'envoyai querir son Frere que je venois de quitter chez le Roi. J'allai lui parler dans l'antichambre avant qu'il entrât, & je lui contai l'état où étoit Sancerre. Nous donnâmes des ordres pour empêcher qu'il ne vît Etouteville, & nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin, je l'ai encore trouvé plus affligé. Son Frere est demeuré auprès de lui, & je suis revenu auprès de vous.

On ne peut être plus surprise que je le suis, dit alors Madame de Cleves, & je croyois Madame de Tournon incapable d'amour & de tromperie. L'adresse & la dissimulation, reprit Mr. de Cleves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que quand Sancerre crut qu'elle étoit changée pour lui, elle l'étoit véritablement, & qu'elle commençoit à aimer Etouteville. Elle disoit à ce dernier, qu'il la consoloit de la mort de son Mari, & que c'étoit lui qui étoit cause qu'elle quittoit cette grande retraite; & il paroissoit à Sancerre que c'étoit parce que nous avions résolu qu'elle ne témoigneroit plus d'être si affligée. Elle faisoit valoir à Etouteville de cacher leur intelligence, & de paroître obligée à l'épouser par le commandement de son Pere, comme un effet du soin qu'elle avoit de sa réputation; & c'étoit pour abandonner Sancerre, sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua Mr. de Cleves, pour voir ce malheureux; & je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est tems que vous voyiez le monde, & que vous receviez ce nombre infini de visites, dont aussi-bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Cleves consentit à son retour, & elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur Mr. de Nemours qu'elle n'avoit été; tout

ce

ce que lui avoit dit Madame de Chartres en mourant, & la douleur de sa mort, avoient fait une suspension à ses sentimens, qui lui faisoit croire qu'ils étoient entierement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, Madame la Dauphine la vint voir; & après lui avoir témoigné la part qu'elle avoit prise à son affliction, elle lui dit que pour la détourner de ces tristes pensées, elle vouloit l'instruire de tout ce qui s'étoit passé à la Cour en son absence; elle lui conta ensuite plusieurs choses particulieres. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que Mr. de Nemours est passionnément amoureux, & que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une Couronne.

Madame la Dauphine conta ensuite tout ce qui s'étoit passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de Mr. d'Anville? & il m'a dit ce matin, que le Roi envoya querir hier au soir Mr. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles qui demande à revenir, & qui écrit au Roi qu'il ne peut plus soutenir auprès de la Reine d'Angleterre les retardemens de Mr. de Nemours, qu'elle commence à s'en offenser, & qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avoit assez dit pour faire hazarder un voyage. Le Roi lut cette lettre à Mr. de Nemours qui, au lieu de parler sérieusement comme il avoit fait dans les commencemens, ne fit que rire, que badiner, & se moquer des esperances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamneroit son imprudence, s'il hazardoit d'aller en Angleterre comme un préten-

du

du Mari de la Reine, ſans être aſſuré du ſuccés. Il me ſemble auſſi, ajouta-t-il, que je prendrois mal mon tems de faire ce voyage, préſentement que le Roi d'Eſpagne fait de ſi grandes inſtances pour épouſer cette Reine. Ce ne ſeroit peut-être pas un Rival bien redoutable dans une galanterie; mais je penſe que dans un mariage, votre Majeſté ne me conſeilleroit pas de lui diſputer quelque-choſe. Je vous le conſeillerois en cette occaſion, reprit le Roi. Mais vous n'aurez rien à lui diſputer, je ſais qu'il a d'autres penſées; & quand il n'en auroit pas, la Reine Marie s'eſt trop mal trouvée du joug de l'Eſpagne, pour croire que ſa Sœur le veuille reprendre, & qu'elle ſe laiſſe éblouir à l'éclat de tant de Couronnes jointes enſemble. Si elle ne s'en laiſſe pas éblouir, repartit Mr. de Nemours, il y a apparence qu'elle voudra ſe rendre heureuſe par l'amour. Elle a aimé Mylord Courtenai, il y a déja quelques années. Il étoit auſſi aimé de la Reine Marie qui l'auroit épouſé du conſentement de toute l'Angleterre, ſans qu'elle connût que la jeuneſſe & la beauté de ſa Sœur Eliſabeth le touchoient davantage que l'eſperance de regner. Votre Majeſté ſait, que les violentes jalouſies qu'elle en eut, la porterent à les mettre l'un & l'autre en priſon, à exiler enſuite ce Mylord Courtenai, & la déterminerent enfin à épouſer le Roi d'Eſpagne. Je crois qu'Eliſabeth qui eſt préſentement ſur le Trône, rappellera bien-tôt ce Mylord; & qu'elle choiſira un homme qu'elle a aimé, qui eſt fort aimable, qui a tant ſouffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vû. Je ſerois de votre avis, repartit le Roi, ſi Courtenai vivoit encore; mais j'ai ſû depuis quelques jours, qu'il eſt mort à Padouë où il étoit relégué. Je vois bien, ajouta-t-il, en quittant Mr. de Nemours, qu'il faudroit faire votre mariage comme on feroit celui

de

de Mr. le Dauphin, & envoyer épouser la Reine d'Angleterre par des Ambassadeurs.

Mr. d'Anville & Mr. le Vidame qui étoient chez le Roi avec Mr. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé, qui le détourne d'un si grand dessein. Le Vidâme qui le voit de plus près que personne, a dit à Madame de Martignes, que ce Prince est tellement changé qu'il ne le reconnoit plus; & ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucunes heures particulieres où il se dérobe, ensorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; & c'est ce qui fait méconnoître Mr. de Nemours, de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour Madame de Cleves, que le discours de Madame la Dauphine! Le moyen de ne se pas reconnoître pour cette personne dont on ne savoit point le nom; & le moyen de n'être pas pénétrée de reconnoissance & de tendresse, en apprenant pas une voie qui ne lui pouvoit être suspecte, que ce Prince qui touchoit déja son cœur, cachoit sa passion à tout le monde, & négligeoit pour l'amour d'elle les esperances d'une Couronne? Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, & le trouble qui s'éleva dans son ame. Si Madame la Dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venoit de dire, ne lui étoient pas indifferentes; mais, comme elle n'avoit aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. Mr. d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je viens de vous dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui; & il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puis-

se

se faire de si grands changemens en Mr. de Nemours.

Ces dernieres paroles de Madame la Dauphine donnerent une autre sorte de trouble à Madame de Cleves, que celui qu'elle avoit eu quelques momens auparavant. Je serois aisément de l'avis de Mr. d'Anville, répondit-elle; & il y a beaucoup d'apparence, Madame, qu'il ne faut pas moins qu'une Princesse telle que vous, pour faire mépriser la Reine d'Angleterre. Je vous l'avouerois si je le savois, repartit Madame la Dauphine, & je le saurois s'il étoit véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent, elles s'en apperçoivent les premieres. Mr. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légeres complaisances, mais il y a néanmoins une si grande difference de la maniere dont il a vécu avec moi, à celle dont il y vit présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la Couronne d'Angleterre.

Je m'oublie avec vous, interrompit Madame la Dauphine, & je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir Madame. Vous savez que la Paix est quasi conclue; mais vous ne savez pas, que le Roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article, qu'à condition d'épouser cette Princesse, au-lieu du Prince Dom Carlos son fils. Le Roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre; enfin il y a consenti, & il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à Madame. Je crois qu'elle sera inconsolable. Ce n'est pas une chose qui puisse plaire, d'épouser un homme de l'âge & de l'humeur du Roi d'Espagne, sur-tout à elle qui a toute la joie que donne la premiere jeunesse jointe à la beauté, & qui s'attendoit d'épouser un jeune Prince pour qui elle a de l'inclination sans l'avoir vû. Je ne sais si

le

le Roi trouvera en elle toute l'obéïſſance qu'il deſire. Il m'a chargée de la voir, parce qu'il ſait qu'elle m'aime, & qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir ſur ſon eſprit. Je ferai enſuite une autre viſite bien differente, j'irai me rejoüir avec Madame Sœur du Roi. Tout eſt arrêté pour ſon mariage avec Monſieur de Savoye, & il ſera ici dans peu de tems. Jamais perſonne de l'age de cette Princeſſe n'a eu une joie ſi entiere de ſe marier. La Cour va être plus belle & plus groſſe qu'on ne l'a jamais vûe; & malgré votre affliction il faut que vous veniez nous aider à faire voir aux Etrangers, que nous n'avons pas de médiocres Beautés.

Après ces paroles Madame la Dauphine quitta Madame de Cleves, & le lendemain le mariage de Madame fut ſu de tout le monde. Les jours ſuivans le Roi & les Reines allerent voir Madame de Cleves. Mr. de Nemours qui avoit attendu ſon retour avec une extrême impatience, & qui ſouhaitoit ardemment de lui pouvoir parler ſans témoins, attendit pour aller chez elle à l'heure que tout le monde en ſortiroit, & qu'apparemment il ne reviendroit plus perſonne. Il réuſſit dans ſon deſſein, & il arriva comme les dernieres viſites en ſortoient.

Cette Princeſſe étoit ſur ſon lit. Il faiſoit chaud, & la vûe de Mr. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas ſa beauté. Il s'aſſit vis à-vis d'elle, avec cette crainte & cette timidité que donnent les véritables paſſions. Il demeura quelque tems ſans pouvoir parler. Madame de Cleves n'étoit pas moins interdite; deſorte qu'ils garderent aſſez long-tems le ſilence. Enfin M. de Nemours prit la parole, & lui fit des complimens ſur ſon affliction. Madame de Cleves étant bien-aiſe de continuer la converſation ſur ce ſujet, parla aſſez long-tems de la perte qu'elle

qu'elle avoit faite ; & enfin elle dit, que quand le tems auroit dimnué la violence de sa douleur, il lui en demeureroit toujours une si forte impression, que son humeur en seroit changée. Les grandes afflictions & les passions violentes, repartit Mr. de Nemours, font de grands changemens dans l'esprit ; & pour moi, je ne me reconnois pas, depuis que je suis revenu de Flandres. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, & même Madame la Dauphine m'en parloit encore hier. Il est vrai, repartit Madame de Cleves, qu'elle l'a remarqué, & je crois lui en avoir oui dire quelque-chose. Je ne suis pas fâché, Madame, repliqua Mr. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue ; mais je voudrois qu'elle ne fût pas seule à s'en appercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles, que par les choses qui ne les regardent point ; & n'osant leur faire paroître qu'on les aime, on voudroit du moins qu'elles visent qu'on ne veut être aimé de personne. On voudroit qu'elle sussent qu'il n'y a point de Beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, qu'on ne regardât avec indifférence, & qu'il n'y a point de Couronne qu'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire & de les chercher ; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables. Ce qui est difficile, c'est de ne s'abandonner pas au plaisir de les suivre ; c'est de les éviter par la peur de laisser paroître au Public, & quasi à elles-mêmes, les sentimens qu'on a pour elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entierement opposé à ce qu'on étoit, & de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisirs, après avoir été toute sa vie occupé de l'un & de l'autre.

Madame

Madame de Cleves entendoit aiſément la part qu'elle avoit à ces paroles. Il lui ſembloit qu'elle devoit y répondre, & ne les pas ſouffrir. Il lui ſembloit auſſi, qu'elle ne devoit pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle. Elle croyoit devoir parler, & croyoit ne devoir rien dire. Le diſcours de Mr. de Nemours lui plaiſoit & l'offenſoit quaſi également; elle y voyoit la confirmation de tout ce que lui avoit fait penſer Madame la Dauphine; elle y trouvoit quelque-choſe de galant & de reſpectueux, mais auſſi quelque-choſe de hardi & de trop intelligible. L'inclination qu'elle avoit pour ce Prince, lui donnoit un trouble dont elle n'étoit pas maîtreſſe. Les paroles les plus obſcures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeuroit donc ſans répondre, & Mr. de Nemours ſe fût apperçu de ſon ſilence, dont il n'auroit peut-être pas tiré de mauvais préſages, ſi l'arrivée de Mr. de Cleves n'eût fini la converſation & ſa viſite.

Ce Prince venoit conter à ſa Femme des nouvelles de Sancerre; mais elle n'avoit pas une grande curioſité pour la ſuite de cette avanture. Elle étoit ſi occupée de ce qui ſe venoit de paſſer, qu'à peine pouvoit-elle cacher la diſtraction de ſon eſprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'étoit trompée, lorſqu'elle avoit cru n'avoir plus que de l'indifférence pour Mr. de Nemours. Ce qu'il lui avoit dit, avoit fait toute l'impreſſion qu'il pouvoit ſouhaiter, & l'avoit entierement perſuadée de ſa paſſion. Les actions de ce Prince s'accordoient trop bien avec ſes paroles pour laiſſer quelque doute à cette Princeſſe. Elle ne ſe flata plus de l'eſperance de ne le pas aimer, elle ſongea ſeulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une entre-

treprise difficile, dont elle connoissoit déja les peines. Elle savoit que le seul moyen d'y réussir étoit d'éviter la presence de ce Prince; & comme son deuil lui donnoit lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvoit voir. Elle étoit dans une tristesse profonde; la mort de sa Mere en paroissoit la cause, & on n'en cherchoit point d'autre.

Mr. de Nemours étoit desesperé de ne la voir presque plus, & sachant qu'il ne la trouveroit dans aucune assemblée, & dans aucun des divertissemens où étoit toute la Cour, il ne pouvoit se résoudre d'y paroître. Il feignit une grande passion pour la chasse, & il en faisoit des parties les mêmes jours qu'il y avoit des assemblées chez les Reines. Une légere maladie lui servit long-tems de prétexte pour demeurer chez lui, & pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savoit bien que Madame de Cleves ne seroit pas.

Mr. de Cleves fut malade à peu près dans le même tems. Madame de Cleves ne sortoit point de sa chambre pendant son mal; mais, quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, & entre autres Mr. de Nemours qui sur le prétexte d'être encore foible y passoit la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvoit plus demeurer. Elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premieres fois qu'il y vint. Il y avoit trop long-tems qu'elle ne l'avoit vû, pour se résoudre à ne le pas voir. Ce Prince trouva le moyen de lui faire entendre par des discours qui ne sembloient que généraux, mais qu'elle entendoit néanmoins, parce qu'ils avoient du rapport à ce qu'il lui avoit dit chez elle, qu'il alloit à la chasse pour rêver, & qu'il n'alloit point aux assemblées, parce qu'elle n'y étoit pas.

Elle exécuta enfin le résolution qu'elle avoit pri-

se

se de sortir de chez son Mari, lorsqu'il y seroit; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce Prince vit bien qu'elle le fuyoit, & en fut sensiblement touché.

Mr. de Cleves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa Femme; mais enfin il s'apperçut qu'elle ne vouloit pas être dans sa chambre, lorsqu'il y avoit du monde. Il lui en parla, & elle lui répondit, qu'elle ne croyoit pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avoit de plus jeune à la Cour; qu'elle le supplioit de trouver bon qu'elle fit une vie plus retirée qu'elle n'avoit accoutumé; que la vertu & la présence de sa Mere autorisoient beaucoup de choses qu'une Femme de son âge ne pouvoit soutenir.

Mr. de Cleves qui avoit naturellement beaucoup de douceur & de complaisance pour sa Femme, n'en eut pas en cette occasion, & il lui dit qu'il ne vouloit pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de lui dire, que le bruit étoit dans le monde, que Mr. de Nemours étoit amoureux d'elle; mais elle n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison, & de déguiser la vérité à un homme qui avoit si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après le Roi étoit chez la Reine à l'heure du cercle. On parla des Horoscopes & des Prédictions. Les opinions étoient partagées sur la croyance qu'on y devoit donner. La Reine y ajoutoit beaucoup de foi; elle soutint qu'après tant de choses qui avoient été prédites, & qu'on avoit vû arriver, on ne pouvoit douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenoient que parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvoient vé-

ritables, faiſoit bien voir que ce n'étoit qu'un effet du hazard.

J'ai eu autrefois beaucoup de curioſité pour l'avenir, dit le Roi ; mais on m'a dit tant de choſes fauſſes & ſi peu vraiſemblables, que je ſuis demeuré convaincu ; qu'on ne peut rien ſavoir de véritable. Il y a quelques années, qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'Aſtrologie. Tout le monde l'alla voir, j'y allai comme les autres, mais ſans lui dire qui j'étois ; & je menai Mr. de Guiſe & Deſcars. Je les fis paſſer les premiers. L'Aſtrologue néanmoins s'adreſſa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres ; peut-être qu'il me connoiſſoit. Cependant il me dit une choſe qui ne me convenoit pas, s'il m'eût connu. Il me prédit, que je ſerois tué en duel. Il dit enſuite à Mr. de Guiſe, qu'il ſeroit tué par derriere ; & à Deſcars, qu'il auroit la tête caſſée d'un coup de pied de cheval. Mr. de Guiſe s'offenſa quaſi de cette prédiction, comme ſi on l'eût accuſé de devoir fuir. Deſcars ne fut gueres ſatisfait de trouver qu'il devoit finir par un accident ſi malheureux. Enfin nous ſortîmes tous très-mal contens de l'Aſtrologue. Je ne ſais ce qui arrivera à Mr. de Guiſe & à Deſcars ; mais il n'y a gueres d'apparence, que je ſois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le Roi d'Eſpagne & moi ; quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, & que je le fiſſe appeller, comme le Roi mon Pere fit appeller Charles-Quint.

Après le malheur que le Roi conta qu'on lui avoit prédit, ceux qui avoient ſoutenu l'Aſtrologie, en abandonnerent le parti, & tomberent d'accord qu'il n'y falloit donner aucune croyance. Pour moi, dit tout haut Mr. de Nemours, je ſuis l'homme du monde qui dois le moins y en avoir ;

& se tournant vers Madame de Cleves, auprès de qui il étoit : on m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serois heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurois la plus violente & la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, Madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la Dauphine qui crut par ce que M de Nemours avoit dit tout haut, que ce qu'il disoit tout bas, étoit quelque fausse prédiction qu'on lui avoit faite, demanda à ce Prince ce qu'il disoit à Madame de Cleves. S'il eût eu moins d présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande; mais prenant la parole sans hésiter: Je lui disois, Madame, répondit-il, qu'on m'a prédit que je serois élevé à une si haute fortune, que je n'oserois même y prétendre. Si on ne vous a fait que cette prédiction, repartit Madame la Dauphine en souriant & pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'Astrologie, & vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Cleves comprit bien ce que vouloit dire Madame la Dauphine; mais elle entendoit bien aussi que la fortune dont Mr. de Nemours vouloit parler, n'étoit pas d'être Roi d'Angleterre.

Comme il y avoit déja assez long-tems de la mort de sa Mere, il falloit qu'elle commençât à paroître dans le monde, & à faire la cour comme elle avoit accoutumé. Elle voyoit Mr. de Nemours chez Madame la Dauphine; elle le voyoit chez Mr. de Cleves, où il venoit souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer; mais elle ne le voyoit plus qu'avec un trouble dont il s'appercevoit aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards, & à lui parler moins qu'à un autre, il lui

échappoit de certaines choſes qui partoient d'un premier mouvement, qui faiſoient juger à ce Prince qu'il ne lui étoit pas indifferent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas apperçu; mais il avoit déja été aimé tant de fois, qu'il étoit difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimoit. Il voyoit bien que le Chevalier de Guiſe étoit ſon Rival, & ce Prince connoiſſoit que Mr. de Nemours étoit le ſien. Il étoit le ſeul homme de la Cour qui eût démêlé cette vérité; ſon intérêt l'avoit rendu plus clairvoyant que les autres. La connoiſſance qu'ils avoient de leurs ſentimens, leur donnoit une aigreur qui paroiſſoit en toutes choſes, ſans éclater néanmoins par aucun démêlé; mais ils étoient oppoſés en tout. Ils étoient toujours de différent parti dans les courſes de bagues, dans les combats à la barriere, & dans tous les divertiſſemens où le Roi s'occupoit, & leur émulation étoit ſi grande qu'elle ne ſe pouvoit cacher.

L'affaire d'Angleterre revenoit ſouvent dans l'eſprit de Madame de Cleves; il lui ſembloit, que Mr. de Nemours ne réſiſteroit point aux conſeils du Roi & aux inſtances de Lignerolles. Elle voyoit avec peine que ce dernier n'étoit point encore de retour, & elle l'attendoit avec impatience. Si elle eût ſuivi ſes mouvemens, elle ſe ſeroit informée avec ſoin de l'état de cette affaire; mais le même ſentiment qui lui donnoit de la curioſité, l'obligeoit à la cacher, & elle s'enqueroit ſeulement de la beauté, de l'eſprit, & de l'humeur de la Reine Eliſabeth. On apporta un de ſes portraits chez le Roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avoit envie de le trouver, & elle ne put s'empêcher de dire, qu'il étoit flaté. Je ne le crois pas, reprit Madame la Dauphine qui étoit preſente, cette Princeſſe a la réputation d'être belle, & d'avoir un eſprit fort au-deſſus du commun;

& je sais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen sa Mere. Jamais femme n'a eu tant de charmes & tant d'agrémens dans sa personne & dans son humeur. J'ai oui dire que son visage avoit quelque-chose de vif & de singulier, & qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec les autres Beautés Angloises. Il me semble aussi, reprit Madame de Cleves, qu'on dit qu'elle étoit née en France. Ceux qui l'ont cru, se sont trompés, répondit Madame la Dauphine ; & je vais vous conter son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII. avoit été amoureux de sa Sœur & de sa Mere, & on a même soupçonné qu'elle étoit sa Fille. Elle vint ici avec la Sœur de Henri VIII. qui épousa le Roi Louis XII. Cette Princesse qui étoit jeune & galante, eut beaucoup de peine à quitter la Cour de France après la mort de son Mari ; mais Anne de Boulen qui avoit les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne se put résoudre à en partir. Le feu Roi en étoit amoureux ; & elle demeura Fille d'honneur de la Reine Claude. Cette Reine mourut & Madame Marguerite, Sœur du Roi, Duchesse d'Alençon, depuis Reine de Navarre, dont vous avez vû les Contes, la prit auprès d'elle, & elle prit auprès de cette Princesse les teintures de la Religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre, & y charma tout le monde. Elle avoit les manieres de France, qui plaisent à toutes les Nations ; elle chantoit bien, elle dansoit admirablement. On la mit Fille de la Reine Catherine d'Arragon, & le Roi Henri VIII. en devint éperdûment amoureux.

Le Cardinal de Volsei, son Favori & son premier Ministre, avoit prétendu au Pontificat ; & mal satisfait de l'Empereur qui ne l'avoit pas

soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger, & d'unir le Roi son Maître à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII., que son mariage avec la Tante de l'Empereur étoit nul, & lui proposa d'épouser la Duchesse d'Alençon dont le Mari venoit de mourir. Anne de Boulen qui avoit de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvoit conduire au Trône. Elle commença à donner au Roi d'Angleterre des impressions de la Religion de Luther, engagea le feu Roi à favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de Madame d'Alençon. Le Cardinal de Volsei se fit députer en France sur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire; mais son Maître ne put se résoudre à souffrir qu'on en fît seulement la proposition, & il lui envoya un ordre à Calais de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le Cardinal de Volsei fut reçu avec des honneurs pareils à ceux qu'on rendoit au Roi-même; jamais Favori n'a porté l'orgueil & la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevûe entre les deux Rois, qui se fit à Bologne. François I. donna la main à Henri VIII. qui ne la vouloit point recevoir. Ils se traiterent tour à tour avec une magnificence extraordinaire, & se donnerent des habits pareils à ceux qu'ils avoient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir oui dire, que ceux que le feu Roi envoya au Roi d'Angleterre, étoient de satin cramoisi, chamarré en triangle, avec des perles & des diamans, & la robe de velours blanc brodée d'or. Après avoir été quelques jours à Bologne, ils allerent encore à Calais. Anne de Boulen étoit logée chez Henri VIII. avec le train d'une Reine; & François I. lui fit les mêmes présens, & lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années,

nées, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandoit à Rome depuis long-tems. Le Pape prononça les fulminations contre lui avec précipitation, & Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara Chef de la Religion, & entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

Anne de Boulen ne jouit pas long-tems de sa grandeur; car, lorsqu'elle la croyoit plus assurée par la mort de Catherine d'Arragon, un jour qu'elle assistoit avec toute la Cour à des courses de bagues que faisoit le Vicomte de Rochefort son Frere, le Roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, & laissa ordre d'arrêter la Reine, le Vicomte de Rochefort, & plusieurs autres qu'il croyoit Amans ou confidens de cette Princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avoit déja quelque tems qu'elle lui avoit été inspirée par la Vicomtesse de Rochefort, qui ne pouvant souffrir la liaison étroite de son Mari avec la Reine, la fit regarder au Roi comme une amitié criminelle; en-sorte que ce Prince qui d'ailleurs étoit amoureux de Jeanne Seimer, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines il fit faire le procès à cette Reine & à son Frere, leur fit couper la tête, & épousa Jeanne Seimer. Il eut ensuite plusieurs femmes, qu'il répudia, ou qu'il fit mourir, & entre autre Catherine Havart, dont la Comtesse de Rochefort étoit confidente, & qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avoit supposés à Anne de Boulen, & Henri VIII. mourut étant devenu d'une grosseur prodigieuse.

Toutes les Dames qui étoient présentes au récit de Madame la Dauphine, la remercierent de les avoir si bien instruites de la Cour d'Angleterre,

& entre autres Madame de Cleves qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la Reine Elisabeth.

La Reine Dauphine faisoit faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la Cour, pour les envoyer à la Reine sa Mere. Le jour qu'on achevoit celui de Madame de Cleves, Madame la Dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. Mr. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver; il ne laissoit échapper aucune occasion de voir Madame de Cleves, sans laisser paroître néanmoins qu'il les cherchât. Elle étoit si belle ce jour-là, qu'il en seroit devenu amoureux quand il ne l'auroit pas été. Il n'osoit pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignoit, & il craignoit de laisser trop voir le plaisir qu'il avoit à la regarder.

Madame la Dauphine demanda à Mr. de Cleves un petit portrait qu'il avoit de sa Femme, pour le voir auprès de celui qu'on achevoit. Tout le monde dit son sentiment de l'un & de l'autre, & Madame de Cleves ordonna au Peintre de racommoder quelque chose à la coëffure de celui qu'on venoit d'apporter. Le Peintre pour lui obéïr ôta le portrait de la boëte où il étoit, & après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avoit long tems que Mr. de Nemours souhaitoit d'avoir le portrait de Madame de Cleves. Lorsqu'il vit celui qui étoit à Mr. de Cleves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un Mari qu'il croyoit tendrement aimé; & il pensa que parmi tant de personnes qui étoient dans ce même lieu, il ne seroit pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la Dauphine étoit assise sur le lit, & parloit bas à Madame de Cleves qui étoit debout devant elle. Madame de Cleves apperçut par un

des

des rideaux qui n'étoit qu'à demi fermé, Mr. de Nemours le dos contre la table qui étoit au pied du lit, & elle vit que sans tourner la tête, il prenoit adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'étoit son portrait, & elle en fut si troublée que Madame la Dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutoit pas, & lui demanda tout haut ce qu'elle regardoit. Mr. de Nemours se tourna à ces paroles. Il rencontra les yeux de Madame de Cleves qui étoient encore attachés sur lui, & il pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'elle eût vû ce qu'il venoit de faire.

Madame de Cleves n'étoit pas peu embarrassée, la raison vouloit qu'elle demandât son portrait; mais en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde les sentimens que ce Prince avoit pour elle, & en le lui demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à lui parler de sa passion. Enfin elle jugea qu'il valoit mieux le lui laisser, & elle fut bien-aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvoit faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisoit. Mr. de Nemours qui remarquoit son embarras, & qui en devinoit quasi la cause, s'approcha d'elle, & lui dit tout bas. Si vous avez vû ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage; & il se retira après ces paroles, & n'attendit point sa réponse.

Madame la Dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les Dames; & Mr. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Madame de Cleves. Il sentoit tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable. Il aimoit la plus aimable personne de la Cour; il s'en faisoit aimer malgré elle, & voyoit dans toutes ses actions

cette sorte de trouble & d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la premiere jeunesse.

Le soir on chercha ce portrait avec beaucoup de soin. Comme on trouvoit la boëte où il devoit être, on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, & on crut qu'il étoit tombé par hazard. Mr. de Cleves étoit affligé de cette perte ; & après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa Femme, mais d'une maniere qui faisoit voir qu'il ne le pensoit pas, qu'elle avoit sans doute quelque Amant caché à qui elle avoit donné ce portrait, ou qui l'avoit dérobé, & qu'un autre qu'un Amant ne se seroit pas contenté de la peinture sans la boëte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de Madame de Cleves ; elles lui donnerent des remords. Elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînoit vers Mr. de Nemours ; elle trouva qu'elle n'étoit plus maîtresse de ses paroles & de son visage ; elle pensa que Lignerolles étoit revenu ; qu'elle ne craignoit plus l'affaire d'Angleterre ; qu'elle n'avoit plus de soupçons sur Madame la Dauphine ; qu'enfin il n'y avoit plus rien qui la pût défendre ; & qu'il n'y avoit de sureté pour elle qu'en s'éloignant. Mais, comme elle n'étoit pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvoit dans une grande extrémité, & prête à tomber dans ce qui lui paroissoit le plus grand des malheurs, qui étoit de laisser voir à Mr. de Nemours l'inclination qu'elle avoit pour lui. Elle se souvenoit de tout ce que Madame de Chartres lui avoit dit en mourant, & des conseils qu'elle lui avoit donnés de prendre toutes sortes de partis, quelques difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que Mr. de Cleves lui avoit dit sur la sincerité, en parlant de Madame de Tour-

non,

non, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devoit avouer l'inclination qu'elle avoit pour Mr. de Nemours. Cette pensée l'occupa longtems; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie, & retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La Paix étoit signée : Madame Elisabeth après beaucoup de répugnance s'étoit résolue à obeïr au Roi son Pere. Le Duc d'Albe avoit été nommé pour venir l'épouser au nom du Roi Catholique, & il devoit bien-tôt arriver. On attendoit le Duc de Savoye qui venoit épouser Madame Sœur du Roi, & dont les nôces se devoient faire en même tems. Le Roi ne songeoit qu'à rendre ces nôces célebres par des divertissemens où il pût faire paroître l'adresse & la magnificence de sa Cour. On proposa tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des Balets & des Comédies; mais le Roi trouva ces divertissemens trop particuliers, & il en voulut d'un plus grand éclat. Il résolut de faire un Tournoi, où les Etrangers seroient reçus, & dont le Peuple pourroit être spectateur. Tous les Princes & les jeunes Seigneurs entrerent avec joie dans le dessein du Roi, & sur-tout le Duc de Ferrare, Mr. de Guise, & Mr. de Nemours, qui surpassoient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le Roi les choisit pour être avec lui les quatre Tenans du Tournoi.

On fit publier par tout le Royaume, qu'en la Ville de Paris le Pas étoit ouvert au quinzieme Juin, par Sa Majesté très-Chrétienne, & par les Princes Alphonse d'Est Duc de Ferrare, François de Lorraine Duc de Guise, & Jaques de Savoie Duc de Nemours, pour être tenu contre tous venans, à commencer le premier combat à cheval en lice, en double piece, quatre coups de lance, & un pour les Dames. Le deuxieme combat à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la

volonté des Maîtres du Camp. Le troisieme combat à pied, trois coups de pique & six coups d'épée; que les Tenans fourniroient des lances, des épées & des piques, au choix des Assaillans; & que si en courant on donnoit au cheval, on seroit mis hors des rangs. Qu'il y auroit quatre Maîtres du Camp pour donner les ordres, & que ceux des Assaillans qui auroient le plus rompu & le mieux fait, auroient un prix dont la valeur seroit à la discrétion des Juges; que tous les Assaillans, tant François qu'Etrangers, seroient tenus de venir toucher à l'un des Ecus qui seroient pendus au Perron au haut de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix: que là ils trouveroient un Officier d'Armes qui les recevroit pour les enrôler selon leur rang & selon les Ecus qu'ils auroient touchés; que les Assaillans seroient tenus de faire apporter par un Gentilhomme leur Ecu, avec leurs armes, pour le pendre au Perron trois jours avant le commencement du Tournoi; qu'autrement ils n'y seroient point reçus sans le congé des Tenans.

On fit faire une grande lice proche de la Bastille, qui venoit du Chateau des Tournelles, qui traversoit la rue Saint-Antoine, & qui s'alloit rendre aux Ecuries Royales. Il y avoit des deux côtés des Echafauts & des Amphithéatres qui formoient des espéces de Galeries, qui faisoient un très-bel effet à la vûe, & qui pouvoient contenir un nombre infini de personnes. Tous les Princes & Seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire pour paroître avec éclat, & pour mêler dans leurs chiffres, ou dans leurs devises, quelque-chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimoient.

Peu de jours avant l'arrivée du Duc d'Albe, je Roi fit une partie de paume avec Mr. de Nemours,

mours, le Chevalier de Guise, & le Vidame de Chartres. Les Reines les allerent voir jouer, suivies de toutes les Dames, & entre autres de Madame de Cleves. Après que la partie fut finie, comme on sortoit du jeu de paume, Châtelart s'approcha de la Reine-Dauphine, & lui dit que le hazard lui venoit de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui étoit tombée de la poche de Mr. de Nemours. Cette Reine qui avoit toujours de la curiosité pour ce qui regardoit ce Prince, dit à Châtelart de la lui donner; elle la prit, & suivit la Reine sa Belle-Mere qui s'en alloit avec le Roi voir travailler à la lice. Après qu'on y eut été quelque tems, le Roi fit amener des chevaux qu'il avoit fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, & en fit donner à tous ceux qui l'avoient suivi. Le Roi & Mr. de Nemours se trouverent sur les plus fougueux. Ces chevaux se voulurent jetter l'un à l'autre. Mr. de Nemours par la crainte de blesser le Roi, recula brusquement, & porta son cheval contre un pillier du manege, avec tant de violence que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, & on le crut considerablement blessé. Madame de Cleves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenoit, lui donna une appréhension & un trouble qu'elle ne songea pas à cacher. Elle s'approcha de lui avec les Reines, & avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le Chevalier de Guise s'en fût apperçu. Aussi le remarqua-t-il aisément, & il eut bien plus d'attention à l'état où étoit Madame de Cleves, qu'à celui où étoit Mr. de Nemours. Le coup que ce Prince s'étoit donné, lui causa un si grand éblouïssement, qu'il demeura quelque tems la tête panchée sur ceux qui le soutenoient. Quand il la releva, il vit d'abord Madame de Cleves; il connut sur son visage la pitié qu'elle avoit

des

de lui, & il la regarda d'une sorte qui pût lui faire juger combien il en étoit touché. Il fit ensuite des remercimens aux Reines de la bonté qu'elles lui témoignoient, & des excuses de l'état où il avoit été devant elles Le Roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Cleves après être remise de la frayeur qu'elle avoit eue, fit bien-tôt réflexion aux marques qu'elle en avoit données. Le Chevalier de Guise ne la laissa pas long-tems dans l'esperance que personne ne s'en seroit apperçu. Il lui donna la main pour la conduire hors de la lice. Je suis plus à plaindre que Mr. de Nemours, Madame, lui dit-il. Pardonnez-moi, si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, & si je vous fais paroître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir; c'est la premiere fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, & ce sera aussi la derniere. La mort, ou du moins un éloignement éternel, m'ôtera d'un lieu où je ne puis vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder, sont aussi malheureux que moi.

Madame de Cleves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifioient celles du Chevalier de Guise. Dans un autre tems elle auroit été offensée qu'il lui eût parlé des sentimens qu'il avoit pour elle; mais dans ce moment elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'étoit apperçu de ceux qu'elle avoit pour Mr. de Nemours. Le Chevalier de Guise en fut si convaincu & si pénétré de douleur, que dès ce jour il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de Madame de Cleves. Mais pour quitter cette entreprise qui lui avoit paru si difficile & si glorieuse, il en falloit quelque autre dont la grandeur pût l'occuper. Il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avoit

voit déja eu quelque penſée; & quand la mort l'ôta du monde dans la fleur de ſa jeuneſſe, & dans le tems qu'il avoit acquis la réputation d'un des plus grands Princes de ſon ſiecle, le ſeul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une ſi belle réſolution, dont il croyoit le ſuccès infaillible par tous les ſoins qu'il en avoit pris.

Madame de Cleves en ſortant de la lice alla chez la Reine, l'eſprit bien occupé de ce qui s'étoit paſſé. Mr. de Nemours y vint peu de tems après, habillé magnifiquement, & comme un homme qui ne ſe ſentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé. Il paroiſſoit même plus gai que de coutume; & la joie de ce qu'il croyoit avoir vû, lui donnoit un air qui augmentoit encore ſon agrément. Tout le monde fut ſurpris lorſqu'il entra, & il n'y eut perſonne qui ne lui demandât de ſes nouvelles, excepté Madame de Cleves qui demeura auprès de la cheminée ſans faire ſemblant de le voir. Le Roi ſortit d'un cabinet où il étoit, & le voyant parmi les autres, il l'appella pour lui parler de ſon avanture. Mr. de Nemours paſſa auprès de Madame de Cleves, & lui dit tout bas. J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, Madame; mais ce n'eſt pas de celles dont je ſuis le plus digne. Madame de Cleves s'étoit bien doutée que ce Prince s'étoit apperçu de la ſenſibilité qu'elle avoit eue pour lui, & ſes paroles lui firent voir qu'elle ne s'étoit pas trompée. Ce lui étoit une grande douleur de voir qu'elle n'étoit plus maîtreſſe de cacher ſes ſentimens, & de les avoir laiſſé paroître au Chevalier de Guiſe. Elle en avoit auſſi beaucoup que Mr. de Nemours les connût; mais cette derniere douleur n'étoit pas ſi entiere, & elle étoit mêlée de quelque ſorte de douceur.

La

La Reine-Dauphine qui avoit une extrême impatience de savoir ce qu'il y avoit dans la lettre que Châtelart lui avoit donnée, s'approcha de Madame de Cleves : Allez lire cette lettre, lui dit-elle, elle s'adresse à Mr. de Nemours, & selon les apparences elle est de cette Maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres. Si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-là, venez au soir à mon coucher pour me la rendre, & pour me dire si vous en connoissez l'écriture. Madame la Dauphine quitta Madame de Cleves après ces paroles, & la laissa si étonnée & dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque tems sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience & le trouble où elle étoit, ne lui permirent pas de demeurer chez la Reine, elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avoit accoutumé de se retirer. Elle tenoit cette lettre avec une main tremblante ; ses pensées étoient si confuses qu'elle n'en avoit aucune distincte ; elle se trouvoit dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connoissoit point, & qu'elle n'avoit jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre, & la trouva telle :

LETTRE.

JE vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le changement qui vous paroît en moi, soit un effet de ma légereté ; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. Vous êtes bien surpris, que je vous parle de votre infidélité ; vous me l'aviez cachée avec tant d'adresse, & j'ai pris tant de soin de vous cacher que je la savois, que vous avez raison d'être étonné qu'elle me soit connue. Je suis surprise moi-même, que j'aie pu ne vous en rien faire paroître. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne. Je croyois

croyois que vous aviez pour moi une passion violente ; je ne vous cachois plus celle que j'avois pour vous ; & dans le tems que je vous la laissois voir toute entiere, j'appris que vous me trompiez, que vous en aimiez une autre, & que selon toutes les apparences vous me sacrifiez à cette nouvelle Maîtresse. Je le fûs le jour de la course de bague ; c'est ce qui fit que je n'y allai point. Je feignis d'être malade pour cacher le desordre de mon esprit ; mais je le devins en effet, & mon corps ne put supporter une si violente agitation. Quand je commençai à me porter mieux, je feignis encore d'être fort mal, afin d'avoir un prétexte de ne vous point voir & de ne vous point écrire. Je voulus avoir du tems pour résoudre de quelle sorte j'en devois user avec vous. Je pris & quittai vingt fois les mêmes résolutions ; mais enfin je vous trouvai indigne de voir ma douleur, & je résolus de ne vous la point faire paraitre. Je voulus blesser votre orgueil, en vous faisant voir que ma passion s'affoiblissoit d'elle-même ; je crus diminuer par-là le prix du sacrifice que vous en faisiez. Je ne voulus pas que vous eussiez le plaisir de montrer combien je vous aimois pour en paroître plus aimable. Je résolus de vous écrire des lettres tiedes & languissantes, pour jetter dans l'esprit de celle à qui vous les donniez, qu'on cessoit de vous aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir d'apprendre que je savois qu'elle triomphoit de moi, ni augmenter son triomphe par mon desespoir & par mes reproches. Je pensai que je ne vous punirois pas assez en rompant avec vous, & que je ne vous donnerois qu'une légere douleur, si je cessois de vous aimer lorsque vous ne m'aimiez plus. Je trouvai qu'il falloit que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé, que j'éprouvois si cruellement. Je crus que si quelque-chose pouvoit rallumer les sentimens que vous aviez eus pour moi, c'étoit de vous faire voir que les miens étoient changés ; mais de vous le faire voir en feignant de

vous

vous le cacher, & comme si je n'eusse pas eu la force de vous l'avouer. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle me fût difficile à prendre, & qu'en vous revoyant elle me parût impossible à exécuter. Je fus prête cent fois à éclater par mes reproches & par mes pleurs; l'état où j'étois encore par ma santé, me servit à vous déguiser mon trouble & mon affliction. Je fus soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler avec vous, comme vous dissimuliez avec moi; néanmoins je me faisois une si grande violence pour vous dire & pour vous écrire que je vous aimois, que vous vîtes plutôt que je n'avois eu dessein de vous laisser voir, que mes sentimens étoient changés. Vous en fûtes blessé, vous vous en plaignîtes; je tâchois de vous rassurer; mais c'étoit d'une maniere si forcée, que vous en étiez encore mieux persuadé que je ne vous aimois plus. Enfin je fis tout ce que j'avois eu intention de faire. La bizarrerie de votre cœur vous fit revenir vers moi à mesure que vous voyiez que je m'éloignois de vous. J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance; il m'a paru que vous m'aimiez mieux que vous n'aviez jamais fait & je vous ai fait voir que je ne vous aimois plus. J'ai eu lieu de croire que vous aviez entierement abandonné celle pour qui vous m'aviez quittée. J'ai eu aussi des raisons pour être persuadée que vous ne lui aviez jamais parlé de moi; mais votre retour & votre discrétion n'ont pu réparer votre légereté. Votre cœur a été partagé entre moi & une autre, vous m'avez trompée; cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous, comme je croyois mériter de l'être, & pour me laisser dans cette résolution que j'ai prise de ne vous voir jamais, & dont vous êtes si surpris.

Madame de Cleves lût cette lettre & la relût plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avoit lû. Elle voyoit seulement que Mr. de Nemours

mours ne l'aimoit pas comme elle l'avoit pensé, & qu'il en aimoit d'autres qu'il trompoit comme elle. Quelle vûe & quelle connoissance pour une personne de son humeur, qui avoit une passion violente, qui venoit d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeoit indigne, & à un autre qu'elle maltraitoit pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante & si vive. Il lui sembloit que ce qui faisoit l'aigreur de cette affliction, étoit ce qui s'étoit passé dans cette journée; & que si Mr. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimoit, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trompoit elle-même; & ce mal qu'elle trouvoit si insupportable, étoit la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyoit par cette lettre, que Mr. de Nemours avoit une galanterie depuis long-tems. Elle trouvoit que celle qui avoit écrit la lettre, avoit de l'esprit & du mérite; elle lui paroissoit digne d'être aimée; elle lui trouvoit plus de courage qu'elle ne s'en trouvoit à elle-méme, & elle envioit la force qu'elle avoit eue de cacher ses sentimens à Mr. de Nemours. Elle voyoit par la fin de la lettre, que cette personne se croyoit aimée; elle pensoit que la discrétion que ce Prince lui avoit fait paroître, & dont elle avoit été si touchée, n'étoit peut être que l'effet de la passion qu'il avoit pour cette autre personne à qui il craignoit de déplaire. Enfin elle pensoit tout ce qui pouvoit augmenter son affliction & son desespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même? Quelles réflexions sur les conseils que sa Mere lui avoit donnés? Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde malgré Mr. de Cleves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avoit eue de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour Mr. de Nemours? Elle trouvoit qu'el-

qu'elle auroit mieux fait de la découvrir à un Mari dont elle connoissoit la bonté, & qui auroit eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en étoit indigne, qui la trompoit, qui la sacrifioit peut-être, & qui ne pensoit à être aimé d'elle, que par un sentiment d'orgueil & de vanité. Enfin elle trouva que tous les maux qui lui pouvoient arriver, & toutes les extrémités où elle se pouvoit porter, étoient moindres que d'avoir laissé voir à Mr. de Nemours qu'elle l'aimoit, & de connoître qu'il en aimoit une autre. Tout ce qui la consoloit, étoit de penser au moins, qu'après cette connoissance elle n'avoit plus rien à craindre d'elle-même, & qu'elle seroit entierement guerie de l'inclination qu'elle avoit pour ce Prince.

Elle ne pensa gueres à l'ordre que Madame la Dauphine lui avoit donné de se trouver à son coucher, elle se mit au lit, & feignit de se trouver mal; ensorte que quand Mr. de Cleves revint de chez le Roi, on lui dit qu'elle étoit endormie. Mais elle étoit bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger & relire la lettre qu'elle avoit entre les mains.

Madame de Cleves n'étoit pas la seule personne dont cette lettre troubloit le repos. Le Vidâme de Chartres qui l'avoit perdue, & non pas Mr. de Nemours, en étoit dans une extrême inquiétude. Il avoit passé tout le soir chez Mr. de Guise qui avoit donné un grand soupé au Duc de Ferrare son Beau-Frere & à toute la jeunesse de la Cour. Le hazard fit qu'en soupant on parla de jolies lettres. Le Vidâme de Chartres dit qu'il en avoit une sur lui, plus jolie que toutes celles qui avoient jamais été écrites. On le pressa de la montrer, il s'en défendit. Mr. de Nemours lui soutint, qu'il n'en avoit point, & qu'il ne parloit que par vanité.

té. Le Vidame lui répondit; qu'il pouſſoit ſa diſcrétion à bout; que néanmoins il ne montreroit pas la lettre; mais qu'il en liroit quelques endroits qui feroient juger que peu d'hommes en recevoient de pareilles. En même tems il voulut prendre cette lettre, & ne la trouva point. Il la chercha inutilement, on lui en fit la guerre; mais il parut ſi inquiet, qu'on ceſſa de lui en parler. Il ſe retira plutôt que les autres, & s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avoit point laiſſé la lettre qui lui manquoit. Comme il la cherchoit encore; un premier Valet-de-chambre de la Reine le vint trouver, pour lui dire que la Vicomteſſe d'Uſez avoit cru néceſſaire de l'avertir en diligence, qu'on avoit dit chez la Reine qu'il étoit tombé une lettre de galanterie de ſa poche pendant qu'il étoit au jeu de paume; qu'on avoit raconté une grande partie de ce qui étoit dans la lettre; que la Reine avoit témoigné beaucoup de curioſité de la voir; qu'elle l'avoit envoyé demander à un de ſes Gentilshommes ſervans; mais qu'il avoit répondu qu'il l'avoit laiſſée entre les mains de Châtelart.

Le premier Valet-de-chambre dit encore beaucoup d'autres choſes au Vidame de Chartres, qui acheverent de lui donner un grand trouble. Il ſortit à l'heure-même, pour aller chez un Gentilhomme qui étoit ami intime de Châtelart. Il le fit lever, quoique l'heure fût extraordinaire, pour aller demander cette lettre, ſans dire qui étoit celui qui la demandoit, & qui l'avoit perdue. Châtelart qui avoit l'eſprit prévenu qu'elle étoit à Mr. de Nemours, & que ce Prince étoit amoureux de Madame la Dauphine, ne douta point que ce ne fût lui qui la faiſoit redemander. Il répondit avec une maligne joie qu'il avoit remis la lettre entre les mains de la Reine-Dauphine. Le Gentilhomme vint faire cette réponſe au Vidame de

Char-

Chartres. Elle augmenta l'inquiétude qu'il avoit déja, & y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été long-tems irréſolu ſur ce qu'il devoit faire, il trouva qu'il n'y avoit que Mr. de Nemour qui pût lui aider à ſortir de l'embarras où il étoit.

Il s'en alla chez lui, & entra dans ſa chambre quand le jour ne commençoit qu'à paroître. Ce Prince dormoit d'un ſommeil tranquille ; ce qu'il avoit vû le jour précédent de Madame de Cleves, ne lui avoit donné que des idées agréables. Il fut bien ſurpris de ſe voir éveillé par le Vidâme de Chartres, & il lui demanda ſi c'étoit pour ſe venger de ce qu'il lui avoit dit pendant le ſouper, qu'il venoit troubler ſon repos. Le Vidâme lui fit bien juger par ſon viſage, qu'il n'y avoit rien que de ſerieux au ſujet qui l'amenoit. Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je ſais bien que vous ne m'en devez pas être obligé, puiſque c'eſt dans un tems où j'ai beſoin de votre ſecours ; mais je ſais bien auſſi, que j'aurois perdu de votre eſtime, ſi je vous avois appris tout ce que je vais vous dire, ſans que la néceſſité m'y eut contraint. J'ai laiſſé tomber cette lettre dont je parlois hier au ſoir ; il m'eſt d'une conſéquence extrême que perſonne ne ſache qu'elle s'adreſſe à moi. Elle a été vûe de beaucoup de gens qui étoient dans le jeu de paume où elle tomba hier. Vous y étiez auſſi ; & je vous demande en grace de vouloir bien dire que c'eſt vous qui l'avez perdue. Il faut que vous croyiez que je n'ai point de Maîtreſſe, reprit Mr. de Nemours en ſouriant, pour me faire une pareille propoſition, & pour vous imaginer qu'il n'y ait perſonne avec qui je me puiſſe brouiller, en laiſſant croire que je reçois de pareilles lettres. Je vous prie, dit le Vidâme, écoutez-moi ſérieuſement. Si vous avez une Maîtreſſe, comme je n'en

n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier, & je vous en donnerai les moyens infaillibles. Quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut coûter que d'être brouillé pour quelques momens. Mais moi, par cette avanture, je deshonore une personne qui m'a passionnément aimé, & qui est une des plus estimables femmes du monde; & d'un autre côté je m'attire une haine implacable qui me coûtera ma fortune, & peut-être quelque-chose de plus. Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit Mr. de Nemours; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande Princesse prenoit à vous, ne sont pas entierement faux. Ils ne le sont pas aussi, repartit le Vidâme de Chartres; & plût à Dieu qu'ils le fussent, je ne me trouverois pas dans l'embarras où je me trouve; mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

Depuis que je suis à la Cour, la Reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction & d'agrément, & j'avois eu lieu de croire qu'elle avoit de la bonté pour moi; néanmoins il n'y avoit rien de particulier, & je n'avois jamais songé à avoir d'autres sentimens pour elle, que ceux du respect. J'etois même fort amoureux de Madame de Thémines, il est aisé de juger en la voyant, qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle quand on en est aimé, & je l'étois. Il y a près de deux ans que, comme la Cour étoit à Fontainebleau, je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la Reine à des heures où il y avoit très-peu de monde. Il me parut que mon esprit lui plaisoit, & qu'elle entroit dans tout ce que je disois. Un jour entre autres on se mit à parler de la confiance. Je dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une en-

entiere ; que je trouvois qu'on se repentoit toujours d'en avoir ; & que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé. La Reine me dit, qu'elle m'en estimoit davantage ; qu'elle n'avoit trouvé personne en France qui eût du secret, & que c'étoit ce qui l'avoit le plus embarrassée, parce que cela lui avoit ôté le plaisir de donner sa confiance. Que c'étoit une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, & sur-tout pour les personnes de son rang. Les jours suivans elle reprit encore plusieurs fois la même conversation ; elle m'apprit même des choses assez particulieres qui se passoient. Enfin il me sembla, qu'elle souhaitoit de s'assurer de mon secret, & qu'elle avoit envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle, je fus touché de cette distinction, & je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité, que je n'avois accoutumé. Un soir que le Roi & toutes les Dames s'étoient allé promener à cheval dans la Forêt où elle n'avoit pas voulu aller, parce qu'elle s'étoit trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle ; elle descendit au bord de l'étang, & quitta la main de ses Ecuyers pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, & m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle, & vous verrez par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amies. Elle s'arrêta à ces paroles, & me regardant fixement : vous êtes amoureux, continua-t-elle, parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas sû ; mais il est connu, & même à des personnes intereſſées. On vous observe ; on sait les lieux où vous voyez votre Maîtresse, on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est, je ne vous le demande point, & je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber.

ber. Voyez, je vous prie, quel plége me tendoit la Reine, & combien il étoit difficile de n'y pas tomber. Elle voulut savoir si j'étois amoureux; & en ne me demandant point de qui je l'étois, & en ne me laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtoit la pensée qu'elle me parlât par curiosité ou par dessein.

Cependant contre toutes sortes d'apparences je démêlai la vérité. J'étois amoureux de Madame de Thémines; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'étois pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers à la voir, sans craindre d'y être surpris; & ainsi je vis bien, que ce ne pouvoit être elle dont la Reine vouloit parler. Je savois bien aussi, que j'avois un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle & moins sévere que Madame de Thémines, & qu'il n'étoit pas impossible qu'on eût découvert le lieu où je la voyois; mais, comme je m'en souciois peu, il m'étoit aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi je pris le parti de ne rien avouer à la Reine, & de l'assurer au contraire, qu'il y avoit très-long-tems que javois abandonné le desir de me faire aimer des femmes dont je pouvois esperer de l'être, parce que je les trouvois quasi toutes indignes d'attacher un honnête-homme, & qu'il n'y avoit que quelque-chose fort au dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne me répondez pas sincerement, repliqua la Reine; je sais le contraire de ce que vous me dites. La maniere dont je vous parle, vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachemens. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les apprendre. Je vous donne deux jours pour y penser; mais après ce tems-là son-

gez bien à ce que vous me direz, & souvenez-vous que si dans la suite je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

La Reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire, que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle me venoit de dire. Les deux jours qu'elle m'avoit donnez pour y penser, ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyois qu'elle vouloit savoir si j'étois amoureux, & qu'elle ne souhaitoit pas que je le fusse. Je voyois les suites & les conséquences du parti que j'allois prendre; ma vanité n'étoit pas peu flatée d'une liaison particuliere avec une Reine, & une Reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimois Madame de Thémines; & quoique je lui fisse une espece d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne me pouvois résoudre à rompre avec elle. Je voyois aussi le péril où je m'exposois en trompant la Reine, & combien il étoit difficile de la tromper. Néanmoins je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offroit, & je pris le hazard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvoit m'attirer. Je rompis avec cette femme dont on pouvoit découvrir le commerce; & j'esperai de cacher celui que j'avois avec Madame de Thémines.

Au bout des deux jours que la Reine m'avoit donnez, comme j'entrois dans la chambre où toutes les Dames étoient au Cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave qui me surprit: Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé; & en savez vous la vérité? Oui, Madame, lui répondis-je, & elle est comme je l'ai dite à Votre Majesté. Venez ce soir à l'heure que je dois écrire, repliqua-t-elle, & j'acheverai de vous donner mes ordres. Je fis une profonde révérence sans rien répondre, & ne manquai pas de me trou-

ver

ver à l'heure qu'elle m'avoit marquée. Je la trouvai dans la Galerie où étoit son Sécrétaire & quelqu'une de ses femmes. Si-tôt qu'elle me vit, elle vint à moi, me mena à l'autre bout de la Galerie. Hé bien, me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé, que vous n'avez rien à me dire, & la maniere dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincerement? C'est parce que je vous parle sincerement, Madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire; & je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la Cour. Je le veux croire, repartit la Reine, parce que je le souhaite; & je le souhaite, parce que je desire que vous soyez entierement attaché à moi, & qu'il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont; on ne peut s'assurer de leur secret; ils sont trop distraits & trop partagés, & leur Maîtresse leur fait une premiere occupation qui ne s'accorde point avec la maniere dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc, que c'est sur la parole que vous me donnez que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous, que je veux la vôtre toute entiere; que je veux que vous n'ayez, ni ami, ni amie, que ceux qui me seront agréables & que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune, je la conduirai avec plus d'application que vous-même; & quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée, si je vous trouve pour moi tel que je l'espere. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins, & pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement que

le Roi a pour la Ducheſſe de Valentinois ; mais il m'eſt inſupportable. Elle gouverne le Roi, elle le trompe, elle me mépriſe, tous mes gens ſont à elle. La Reine ma Belle-Fille, fiere de ſa beauté & du crédit de ſes Oncles, ne me rend aucun devoir. Le Connétable de Montmorenci eſt maître du Roi & du Royaume ; il me hait, & m'a donné des marques de ſa haine, que je ne puis oublier. Le Maréchal de Saint-André eſt un jeune Favori audacieux qui n'en uſe pas mieux avec moi que les autres. Le détail de mes malheurs vous feroit pitié. Je n'ai oſé juſqu'ici me fier à perſonne ; je me fie à vous, faites que je ne m'en repente point, & ſoyez ma ſeule conſolation. Les yeux de la Reine rougirent en achevant ces paroles ; je penſai me jetter à ſes pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoigoit. Depuis ce jour-là elle eut en moi une entiere confiance, elle ne fit plus rien ſans m'en parler ; & j'ai conſervé une liaiſon qui dure encore.

Fin de la ſeconde Partie.

LA PRINCESSE DE CLEVES.

TROISIEME PARTIE.

CEpendant quelque rempli & quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la Reine, je tenois à Madame de Thémines par une inclination naturelle que je ne pouvois vaincre. Il me parut qu'elle cessoit de m'aimer ; & au lieu que si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paroissoit en elle, pour aider à me guerir, mon amour en redoubla, & je me conduisois si mal, que la Reine eut quelque connoissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, & peut-être que cette Princesse a pour moi des sentimens plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étois amoureux, lui donna de si grandes inquiétudes & de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai

enfin à force de soins, de soumissions, & de faux sermens; mais je n'aurois pu la tromper longtems, si le changement de Madame de Thémines ne m'avoit détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir, qu'elle ne m'aimoit plus, & j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage, & de la laisser en repos. Quelque tems après elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par-là, qu'elle avoit sû le commerce que j'avois eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, & que c'étoit la cause de son changement. Comme je n'avois plus rien alors qui me partageât, la Reine étoit assez contente de moi; mais, comme les sentimens que j'ai pour elle, ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, & qu'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de Madame de Martigues, pour qui j'avois déja eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle étoit Villemontais, fille de la Reine-Dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas haï; la discrétion que je lui fais paroître, & dont elle ne sait pas toutes les raisons, lui est agréable. La Reine n'a aucun soupçon sur son sujet: mais elle en a un autre qui n'est gueres moins fâcheux. Comme Madame de Martigues est toujours chez la Reine-Dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La Reine s'est imaginée, que c'est de cette Princesse que je suis amoureux. Le rang de la Reine Dauphine qui est égal au sien, & la beauté & la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle, lui donnent une jalousie qui va jusques à la fureur, & une haine contre sa Belle-Fille qu'elle ne sauroit plus cacher. Le Cardinal de Lorraine qui me paroît depuis long-tems aspirer aux bonnes graces de la Reine, & qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudroit remplir, sous prétexte de raccommoder Madame la Dauphine avec elle, est entré dans les différends qu'elles ont eu ensemble.

ſemble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable ſujet de l'aigreur de la Reine, & je crois qu'il me rend toutes ſortes de mauvais offices, ſans lui laiſſer voir qu'il a deſſein de me les rendre. Voilà l'état où ſont les choſes à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, & que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à Madame de Thémines. Si la Reine voit cette lettre, elle connoîtra que je l'ai trompée, & que preſque dans le tems que je la trompois pour Madame de Thémines, je trompois Madame de Thémines pour une autre. Jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, & ſi elle peut jamais ſe fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dira-je? Elle ſait qu'on l'a remiſe entre les mains de Madame la Dauphine; elle croira que Châtelart a reconnu l'écriture de cette Reine, & que la lettre eſt d'elle; elle s'imaginera, que la perſonne dont on témoigne de la jalouſie, eſt peut-être elle-même. Enfin il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penſer, & il n'y a rien que je ne doive craindre de ſes penſées. Ajoutez à cela, que je ſuis vivement touché de Madame de Martigues; qu'aſſurément Madame la Dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu. Ainſi je ſerai également brouillé, & avec la perſonne du monde que j'aime le plus, & avec la perſonne du monde que je dois le plus craindre. Voyez après cela, ſi je n'ai pas raiſon de vous conjurer de dire que la lettre eſt à vous, & de vous demander en grace de l'aller retirer des mains de Madame la Dauphine.

Je voit bien, dit Monſieur de Nemours, qu'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes; & il faut avouer que vous le méritez. On m'a accuſé de n'être pas un Amant fidele, & d'avoir pluſieurs galanteries à la fois:

mais vous me passez de si loin, que je n'aurois seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver Madame de Thémines, en vous engageant avec la Reine; & esperiez-vous de vous engager avec la Reine, & de la pouvoir tromper? Elle est Italienne & Reine, & par conséquent pleine de soupçons, de jalousie, & d'orgueil. Quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous à ôté des engagemens où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, & vous vous êtes imaginé. qu'au millieu de la Cour vous pouviez aimer Madame de Martigues, sans que la Reine s'en apperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soins de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente; votre discrétion vous empêche de me le dire, & la mienne de vous le demander: mais enfin elle a de la défiance, & la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompir le Vidâme, & votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort; mais songez, je vous conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paroît qu'il faudroit que vous visiez la Reine-Dauphine, si-tôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. Je vous ai déja dit, reprit Monsieur de Nemours, que la proposition que vous me faites, est un peu extraordinaire, & que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés; mais de plus, si on a vû tomber cette lettre de votre poche, il me paroît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je croyois vous avoir appris, répondit le Vidâme, qu'on a dit à la Reine-Dauphine, que c'étoit de la vôtre qu'elle étoit tombée. Comment! reprit brusquement Monsieur de Nemours qui vit dans ce moment

les

les mauvais offices que cette mépriſe lui pouvoit faire auprès de Madame de Cleves, on a dit à la Reine-Dauphine, que c'eſt moi qui ai laiſſé tomber cette lettre ? Oui, reprit la Vidame, on le lui a dit. Et ce qui a fait cette mépriſe, c'eſt qu'il y avoit pluſieurs Gentilshommes des Reines dans une des chambres du jeu de paume où étoient nos habits, & que vos gens & les miens les ont été querir. En même tems la lettre eſt tombée ; ces Gentilshommes l'ont ramaſſée, & l'ont lûe tout haut. Les uns ont cru qu'elle étoit à vous, & les autres à moi. Châtelart qui l'a priſe, & à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avoit donnée à la Reine-Dauphine comme une lettre qui étoit à vous ; & ceux qui en ont parlé à la Reine, ont dit par malheur qu'elle étoit à moi. Ainſi vous pouvez faire aiſément ce que je ſouhaite, & m'ôter de l'embarras où je ſuis.

Monſieur de Nemours avoit toujours fort aimé le Vidame de Chartres, & ce qu'il étoit à Madame de Cleves, le lui rendoit encore plus cher. Néanmoins il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre le hazard qu'elle entendît parler de cette lettre, comme d'une choſe où il avoit intérêt. Il ſe mit à rêver profondement, & le Vidame ſe doutant à peu près du ſujet de ſa rêverie. Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre Maîtreſſe : & même vous me donneriez lieu de croire que c'eſt avec la Reine-Dauphine, ſi le peu de jalouſie que je vous vois de Monſieur d'Anville, ne m'en ôtoit la penſée. Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt juſte que vous ne ſacrifiez pas votre repos au mien, & je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez, que cette lettre s'adreſſe à moi, & non pas à vous. Voilà un billet de Madame d'Amboiſe qui eſt a-

mie de Madame de Thémines, & à qui elle s'eſt fiée de tous les ſentimens qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de ſon amie que j'ai perdue; mon nom eſt ſur le billet; & ce qui eſt dedans, prouve ſans aucun doute de qui eſt la lettre qu'on à trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, & je conſens que vous le montriez à votre Maîtreſſe pour vous juſtifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment, & d'aller dès ce matin chez Madame la Dauphine.

Monſieur de Nemours le promit au Vidâme de Chartres, & prit le billet de Madame d'Amboiſe. Néanmoins ſon deſſein n'étoit pas de voir la Reine-Dauphine, & il trouvoit qu'il avoit quelque-choſe de plus preſſé à faire. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à Madame de Cleves, & il ne pouvoit ſupporter qu'une perſonne qu'il aimoit ſi éperdûment, eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvoit être éveillée, & lui fit dire qu'il ne demanderoit pas à avoir l'honneur de la voir à une heure ſi extraordinaire, ſi une affaire de conſéquence ne l'y obligeoit. Madame de Cleves étoit encore au lit, l'eſprit aigri & agité des triſtes penſées qu'elle avoit eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement ſurpriſe, lorſqu'on lui dit que Monſieur de Nemours la demandoit; l'aigreur où elle étoit, ne la fit pas balancer à répondre qu'elle étoit malade, & qu'elle ne pouvoit lui parler.

Ce Prince ne fut pas bleſſé de ce refus, une marque de froideur dans un tems où elle pouvoit avoir de la jalouſie, n'étoit pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de Monſieur de Cleves, & lui dit, qu'il venoit de celui de Madame ſa Femme; qu'il étoit bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire im-

importanre pour le Vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à Monsieur de Cleves la conséquence de cette affaire; & Monsieur de Cleves le mena à l'heure même dans la chambre de sa Femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble & son étonnement de voir entrer Monsieur de Nemours conduit par son Mari. Monsieur de Cleves lui dit, qu'il s'agissoit d'une lettre, où on avoit besoin de son secours ponr les intérêts du Vidame; qu'elle verroit avec Monsieur de Nemours ce qu'il y avoit à faire; & que pour lui il s'en alloit chez le Roi qui venoit de l'envoyer querir.

Monsieur de Nemours demeura seul auprès de Madame de Cleves, comme il pouvoit souhaiter. Je viens vous demander, Madame, lui dit-il, si Madame la Dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Chârelart lui remit hier entre les mains? Elle m'en a dit quelqne-chose, répondit Madame de Cleves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon Oncle, & je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai Madame, repliqua Monsieur de Nemours, il n'y est pas nommé; néanmoins elle s'adresse à lui, & il lui est très-important que vous la retiriez des mains de Madame la Dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit Madame de Cleves, pourquoi il lui importe que cette lettre soit vûe, & pourqnoi il faut la redemander sous son nom? Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, Madame, dit Monsieur de Nemours, je vous ferai bien-tôt voir la vérité, & vous apprendrez des choses si importantes pour Monsieur le Vidâme, que je ne les aurois pas même confiées à Monsieur le prince de Cleves, si je n'avois en besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire, seroit inutile, répondit Madame de Cle-

ves avec un air assez sec; & il vaut mieux que vous alliez trouver la Reine-Dauphine, & que sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous avez à cette lettre; puisqu'aussi-bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que Monsieur de Nemours voyoit dans l'esprit de Madame de Cleves, lui donnoit le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, & balançoit son impatience de se justifier. Je ne sais, Madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à Madame la Dauphine; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, & elle s'adresse à Monsieur le Vidâme. Je le crois, repliqua Madame de Cleves, mais on a dit le contraire à la Reine-Dauphine; & il ne lui paroitra pas vrai-semblable, que les lettres de Monsieur le Vidâme tombent de vos poches. C'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point, pour cacher la vérité à la Reine-Dauphine, je vous conseille de la lui avouer. Je n'ai rien à lui avouer. reprit-il, la lettre ne s'adresse pas à moi; & s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas Madame la Dauphine. Mais, Madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de Monsieur le Vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. Madame de Cleves témoigna par son silence; qu'elle étoit prête à l'écouter; & Monsieur de Nemours lui conta le plus succintement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il venoit d'apprendre du Vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement, & à être écoutées avec attention, Madame de Cleves les entendit avec une froideur si grande qu'il sembloit qu'elle ne les crût pas véritables, ou qu'elles lui fussent indifférentes, Son esprit demeura dans cette situation jusqu'à ce que Monsieur de Nemours lui parla du billet de Madame d'Amboise, qui s'apprestoit au Vidâme de Chartres, qui étoit la preu-

ve de tout ce qu'il lui venoit de dire. Comme Madame de Cleves savoit que cette femme étoit amie de Madame de Thémines, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disoit Monsieur de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressoit peut-être pas à lui. Cette pensée la tira tout d'un coup, & malgré elle, de la froideur qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ce Prince, après lui avoir lu ce billet qui faisoit sa justification, le lui présenta pour le lire, & lui dit qu'elle en pouvoit connoître l'écriture. Elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressoit au Vidame de Chartres, & de le lire tout entier, pour juger si la lettre qu'on redemandoit, étoit la-même qu'elle avoit entre les mains. Monsieur de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader. Et comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit Madame de Cleves, qu'il n'avoit point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras & le péril où étoit le Vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, & à chercher les moyens de le secourir. Elle s'étonna du procédé de la Reine. Elle avoua à Monsieur de Nemours, qu'elle avoit la lettre. Enfin si-tôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert & tranquille dans les mêmes choses qu'elle sembloit d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne falloit point rendre la lettre à la Reine-Dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à Madame de Martigues, qui connoissoit l'écriture de Madame de Thémines, & qui auroit aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenoit au Vidame, qu'elle s'adressoit à lui. Ils trouverent aussi, qu'il ne falloit pas confier à la Reine-Dauphine tout ce qui regardoit la Reine sa Belle-Mere. Madame de Cleves sous le prétexte des affaires de son On-

cle, entroit avec plaisir à garder tous les secrets que Monsieur de Nemours lui confioit.

Ce Prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du Vidame, & la liberté où il se trouvoit de l'entretenir, lui eût donné une hardiesse qu'il n'avoit encore osé prendre, si on ne fût venu dire à Madame de Cleves, que la Reine-Dauphine lui ordonnoit de l'aller trouver. Monsieur de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le Vidame pour lui dire qu'après l'avoir quitté, il avoit pensé qu'il étoit plus à propos de s'adresser à Madame de Cleves qui étoit sa Niece, que d'aller droit à Madame la Dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avoit fait, & pour en faire esperer un bon succès.

Cependant Madame de Cleves s'habilla en diligence pour aller chez la Reine. A peine parut-elle dans sa chambre que cette Princesse la fit approcher, & lui dit tout bas. Il y a deux heures que je vous attens, & jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité, que je l'ai été ce matin. La Reine à entendu parler de la lettre que je vous donnai hier. Elle croit que c'est le Vidame de Chartres qui l'a laissée tomber; vous savez qu'elle y prend quelque intérêt. Elle a fait chercher cette lettre; elle l'a fait demander à Châtelart, il a dit qu'il me l'avoit donnée. On me l'est venu demander, sur le prétexte que c'étoit une jolie lettre qui donnoit de la curiosité à la Reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez; je crus qu'elle s'imagineroit, que je vous l'avois mise entre les mains, à cause du Vidame votre Oncle, & qu'il y auroit une grande intelligence entre lui & moi; il m'a déja paru, qu'elle souffroit avec peine qu'il me vit souvent. De sorte que j'ai dit que la lettre étoit dans les habits que j'avois hier, & que ceux qui en avoient la clef, étoient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre, ajouta-t-elle, afin que

je

je la lui envoie, & que je la lise avant que de l'envoyer, pour voir si je n'en connoîtrai point l'écriture.

Madame de Cleves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avoit pensé. Je ne sais, Madame, comment vous ferez, répondit-elle; car Monsieur de Cleves à qui je l'avois donnée à lire, l'a rendue à Monsieur de Nemours, qui est venu dès ce matin le prier de vous la redemander. Monsieur de Cleves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avoit, & il a eu la foiblesse de céder aux prieres que Monsieur de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, repartit Madame la Dauphine; & vous avez donné cette lettre à Monsieur de Nemours? Puisque c'étoit moi qui vous l'avois donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la Reine, & que pourra-t-elle s'imaginer? Elle croira, & avec apparence, que cette lettre me regarde, & qu'il y a quelque-chose entre le Vidame & moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à Monsieur de Nemours. Je suis très affligée, répondit Madame de Cleves, de l'embarras que je vous cause, je le crois aussi grand qu'il est; mais c'est la faute de Monsieur de Cleves, & non pas la mienne. C'est la vôtre, repliqua Madame la Dauphine, de lui avoir donné la lettre; & il n'y a que vous de Femme au monde qui fasse confidence à son Mari de toutes les choses qu'elle sait. Je crois que j'ai tort, Madame, repliqua Madame de Cleves; mais songez à réparer ma faute, & non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point à peu près de ce qui est dans cette lettre? dit alors la Reine-Dauphine. Oui, Madame, répondit-elle, je m'en souviens, & l'ai relu plus d'une fois. Si cela est, reprit Madame la Dauphine, il faut que vous alliez tout à l'heu-

re la faire écrire d'une main incomme, je l'enverrai à la Reine. Elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vûe; quand elle le seroit, je soutiendrai toujours que c'est celle que Châtelart m'a donnée, & il n'oseroit dire le contraire.

Madame de Cleves entra dans cet expédient, & d'autant plus qu'elle pensa qu'elle enverroit querir Monsieur de Nemours, pour ravoir la lettre-même, afin de la faire copier mot à mot, & d'en faire à peu près imiter l'écriture, & elle crut que la Reine y seroit infailliblement trompée. Si-tôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son Mari l'embarras de Madame la Dauphine, & le pria d'envoyer chercher Monsieur de Nemours. On le chercha; il vint en diligence. Madame de Cleves lui dit tout ce qu'elle avoit déja appris à son Mari, & lui demanda la lettre; mais Monsieur de Nemours répondit, qu'il l'avoit déja rendue au Vidame de Chartres qui avoit eu tant de joie de la ravoir, & de se trouver hors du péril qu'il auroit couru, qu'il l'avoit renvoyée à l'heure même à l'amie de Madame de Thémines. Madame de Cleves se retrouva dans un nouvel embarras; & enfin après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermerent pour y travailler. On donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, & on renvoya tous les gens de Monsieur de Nemours. Cet air de mystere & de confidence n'étoit pas d'un médiocre charme pour ce Prince, & même pour Madame de Cleves. La présence de son Mari, & les intérêts du Vidame de Chartres, la rassuroient en quelque sorte sur ses scrupules. Elle ne sentoit que le plaisir de voir Monsieur de Nemours; elle en avoit une joie pure & sans mélange qu'elle n'avoit jamais sentie. Cette joie lui donnoit une liberté & un enjoûment dans l'esprit, que Monsieur de Nemours ne lui avoit jamais vû, & qui redoubloit son amour.

Com-

Comme il n'avoit point eu encore de si agréables momens, sa vivacité en étoit augmentée; & quand Madame de Cleves voulut commencer à se souvenir de la lettre & à l'écrire, ce Prince au lieu de lui aider serieusement, ne faisoit que l'interrompre, & lui dire des choses plaisantes. Madame de Cleves entra dans le même esprit de gaieté; desorte qu'il y avoit déja long-tems qu'ils étoient enfermés, & on étoit déja venu deux fois de la part de la Reine-Dauphine, pour dire à Madame de Cleves de se dépêcher, qu'ils n'avoient pas encore fait la moitié de la lettre.

Monsieur de Nemours étoit bien-aise de faire durer un tems qui lui étoit si agréable, & oublioit les intérêts de son ami. Madame de Cleves ne s'ennuyoit pas, & oublioit aussi les intérêts de son Oncle. Enfin, à peine à quatre heures la lettre étoit-elle achevée; & elle étoit si mal, & l'écriture dont on la fit copier, ressembloit si peu à celle qu'on avoit eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la Reine n'eût gueres pris de soin d'éclaircir la vérité, pour ne la pas connoître. Aussi n'y fut-elle pas trompée; quelque soin qu'on prit de lui persuader que cette lettre s'adressoit à Monsieur de Nemours, elle demeura convaincue, non seulement qu'elle étoit au Vidame de Chartres, mais elle crut que la Reine-Dauphine y avoit part, & qu'il y avoit quelque intelligence entre eux. Cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avoit pour cette Princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, & qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le Vidâme de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle; & soit que le Cardinal de Lorraine se fût déja rendu maître de son esprit, ou que l'avanture de cette lettre qui lui fit voir qu'elle étoit trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies

ries que le Vidâme lui avoit déja faites; il eſt certain, qu'il ne put jamais ſe raccommoder ſincerement avec elle. Leur liaiſon ſe rompit; & elle le perdit enſuite à la conjuration d'Amboiſe où il ſe trouva embarraſſé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à Madame la Dauphine, Monſieur de Cleves & Monſieur de Nemours s'en allerent. Madame de Cleves demeura ſeule, & ſi-tôt qu'elle ne fut plus ſoutenue par cette joie que donne la préſence de ce qu'on aime, elle revint comme d'un ſonge. Elle regarda avec étonnement la prodigieuſe différence de l'état où elle étoit le ſoir, d'avec celui où elle ſe trouvoit alors. Elle ſe remit devant les yeux l'aigreur & la froideur qu'elle avoit fait paroître à Monſieur de Nemours, tant qu'elle avoit cru que la lettre de Madame de Thémines s'adreſſoit à lui; quel calme & quelle douceur avoit ſuccédé à cette aigreur, ſi-tôt qu'il l'avoit perſuadée que cette lettre ne le regardoit pas. Quand elle penſoit, qu'elle s'étoit reprochée comme un crime le jour précédent de lui avoir donné des marques de ſenſibilité que la ſeule compaſſion pouvoit faire naître, & que par ſon aigreur elle lui avoit fait paroître des ſentimens de jalouſie qui étoient des preuves certaines de paſſion, elle ne ſe reconnoiſoit plus elle-même. Quand elle penſoit encore que Monſieur de Nemours voyoit bien qu'elle connoiſſoit ſon amour; qu'il voyoit bien auſſi que malgré cette coonoiſſance elle ne l'en traitoit pas plus mal en préſence-même de ſon Mari; qu'au contraire elle ne l'avoit jamais regardé ſi favorablement; qu'elle étoit cauſe que Monſieur de Cleves l'avoit envoyé querir, & qu'ils venoient de paſſer une après-dîner enſemble en particulier; elle trouvoit qu'elle étoit d'intelligence avec Monſieur de Nemours, & qu'elle trompoit le Mari du monde qui méritoit le moins d'être trompé; & elle étoit hon-

honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux-mêmes de son Amant. Mais ce qu'elle pouvoit moins supporter que tout le reste, étoit le souvenir de l'état où elle avoit passé la nuit, & les cuisantes douleurs que lui avoit causé la pensée que Monsieur de Nemours aimoit ailleurs, & qu'elle étoit trompée.

Elle avoit ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance & de la jalousie. Elle n'avoit pensé qu'à se défendre d'aimer Monsieur de Nemours ; & elle n'avoit point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avoit donné cette lettre, fussent affacés, ils ne laisserent pas de lui ouvrir les yeux sur le hazard d'être trompée, & de lui donner des impressions de défiance & de jalousie qu'elle n'avoit jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé, combien il étoit peu vraisemblable, qu'un homme comme Monsieur de Nemours qui avoit toujours fait paroître tant de légereté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincere & durable. Elle trouva, qu'il étoit presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. Mais, quand je le pourrois être, disoit-elle, qu'en reux-je faire? Veux-je la souffrir, veux-je y répondre; veux-je m'engager dans une galanterie; veux-je manquer à Monsieur de Cleves; veux-je me manquer à moi-même; & veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs & aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue & surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi ; toutes mes résolutions sont inutiles. Je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, & je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de Monsieur de Nemours, il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paroître mon voyage ; & si Monsieur de Cleves

s'o-

s'opiniâtre à l'empêcher, ou à en vouloir savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, & à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution, & passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de Madame la Dauphine ce qui étoit arrivé de la fausse lettre du Vidame.

Quand Monsieur de Cleves fut revenu, elle lui dit qu'elle vouloit aller à la campagne, qu'elle se trouvoit mal, & qu'elle avoit besoin de prendre l'air. Monsieur de Cleves à qui elle paroissoit d'une beauté qui ne lui persuadoit pas que les maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, & lui répondit, qu'elle oublioit que les nôces des Princesses & le tournoi s'alloient faire, & qu'elle n'avoit pas trop de tems pour se préparer à y paroître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son Mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon, que pendant qu'il iroit à Compiegne avec le Roi, elle allât à Colomiers, qui étoit une belle maison à une journée de Paris, qu'ils faisoient bâtir avec soin. Monsieur de Cleves y consentit. Elle y alla, dans le dessein de n'en pas revenir si-tôt; & le Roi partit pour Compiegne, où il ne devoit être que peu de jours.

Monsieur de Nemours avoit eu bien de la douleur de n'avoir point revû Madame de Cleves depuis cette après-dînée qu'il avoit passé avec elle si agréablement, & qui avoit augmenté ses esperances. Il avoit une impatience de la revoir, qui ne lui donnoit point de repos; de-sorte que quand le Roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa Sœur la Duchesse de Mercœur qui étoit à la campagne assez près de Colomiers. Il proposa au Vidame d'y aller avec lui, qui accepta aisément cette proposition; & Monsieur de Nemours la fit dans l'esperance

perance de voir Madame de Cleves, & d'aller chez elle avec le Vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, & ne pensa qu'à les divertir & à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étoient à la chasse à courir le cerf, Monsieur de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquerant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, il sût qu'il étoit proche de Colomiers A ce mot de Colomiers, sans faire aucune reflexion, & sans savoir quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on le lui montroit. Il arriva dans la forêt, & se laissa conduire au hazard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisoient vers le Château. Il trouva au bout de ces routes un Pavillon dont le dessous étoit un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un Jardin de fleurs qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades; & le second donnoit sur une grande allée du Parc. Il entra dans le pavillon, & il se seroit arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vit venir par cette allée du Parc Monsieur & Madame de Cleves accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver Monsieur de Cleves qu'il avoit laissé auprès du Roi, son premier mouvement le porta à se cacher. Il entra dans le Cabinet qui donnoit sur le Jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui étoit ouverte sur la forêt. Mais voyant que Madame de Cleves & son Mari s'étoient assis sous le Pavillon, que leurs domestiques demeuroient dans le Parc, & qu'ils ne pouvoient venir à lui, sans passer dans le lui où étoient Monsieur & Madame de Cleves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette Princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un Mari qui lui donnoit plus de jalousie qu'aucun de ses Rivaux.

Il

Il entendit que Monsieur de Cleves disoit à sa Femme : Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque tems un goût pour la solitude qui m'étonne, & qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, & je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumultr de la Cour est si grand, & il y a toujours un si grand monde chez vous ; qu'il est impossible que le corps & l'esprit ne se lassent, & qu'on ne cherche du repos. Le repos, repliqua-t-il, n'est gueres propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous, & dans la Cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude ; & je craindrois plutôt, que vous ne fussiez bien-aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentoit toujours ; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurois beaucoup de joie, pourvû que vous y demeurassiez seul, & que vous vouluſſiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais. Ah ! Madame, s'écria Monsieur de Cleves, votre air & vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, & je vous conjure de me les dire. Il la pressa long-tems de les lui apprendre, sans pouvoir l'y obliger ; & après qu'elle se fut défendue d'une maniere qui augmentoit toujours la curiosité de son Mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés ; puis tout d'un coup prenant la parole & le regardant : Ne me contraignez point, lui dit elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la forcé de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez

gez seulement, que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, & maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la Cour. Que me faites-vous envisager, Madame ? s'écria Monsieur de Cleves ; je n'oserois vous le dire, de peur de vous offenser. Madame de Cleves ne répondit point, & son silence achevant de confirmer son Mari dans ce qu'il avoit pensé. Vous ne me dites rien, reprit-il ; & c'est me dire que je ne me trompe pas. Hé bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jettant à ses genoux, je vais vous faire un aveu qu'on n'a jamais fait à son Mari ; mais l'innocence de ma conduite & de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la Cour, & que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de foiblesse, & je ne craindrois pas d'en laisser paroître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la Cour, où si j'avois encore Madame de Chartres pour m'aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prens, je le prens avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié & plus d'estime pour un Mari qu'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, & aimez-moi encore, si vous pouvez.

Monsieur de Cleves étoit demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, & il n'avoit pas songé à faire relever sa Femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jetta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes, & d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur ; & l'embras-

sant en la relevant : ayez pitié de moi vous-même, Madame, lui dit-il, j'en suis digne ; & pardonnez, si dans les premiers momens d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne répons pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paroissez plus digne d'estime & d'admiration, que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vûe, vos rigueurs & votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore ; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, & je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, Madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ; depuis quand vous plaît-il ; qu'a-t-il fait pour vous plaire ; quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étois consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il étoit incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai tout ensemble la jalousie d'un Mari & celle d'un Amant. Mais il est impossible d'avoir celle d'un Mari, après un procédé comme le vôtre ; il est trop beau pour ne me pas donner une sureté entiere ; il me console même comme votre Amant. La confiance & la sincerité que vous avez pour moi, sont d'un prix infini ; vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, Madame, je n'en abuserai pas ; & je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une Femme ait donnée à son Mari. Mais, Madame, achevez, & apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander ; répondit-elle, je suis résolue de ne vous le pas dire ; & je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez

point,

point, Madame, reprit Monsieur de Cleves; je connois trop le monde, pour ignorer que la considération d'un Mari n'empêche pas qu'on ne soit amoureux de sa Femme. On doit haïr ceux qui le sont, & non pas s'en plaindre; & encore une fois, Madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait, n'a pas été par foiblesse; & il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher.

Monsieur de Nemours ne perdoit pas une parole de cette conversation; & ce que venoit de dire Madame de Cleves, ne lui donnoit gueres moins de jalousie qu'à son Mari. Il étoit si éperdûment amoureux d'elle, qu'il croyoit que tout le monde avoit les mêmes sentimens. Il étoit véritable aussi, qu'il avoit plusieurs Rivaux; mais il s'en imaginoit encore davantage, & son esprit s'égaroit à chercher celui dont Madame de Cleves vouloit parler. Il avoit cru bien des fois, qu'il ne lui étoit pas desagréable, & il avoit fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légeres dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devoit être bien violente, pour avoir recours à un remede si extraordinaire, Il étoit si transporté, qu'il ne savoit quasi ce qu'il voyoit; & il ne pouvoit pardonner à Monsieur de Cleves de ne pas assez presser sa Femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachoit.

Monsieur de Cleves faisoit néanmoins tous ses efforts pour le savoir; & après qu'il l'en eût pressée inutilement: Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincerité; ne m'en demandez pas davantage, & ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de

faire : contentez vous de l'assurance que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions n'a fait paroître mes sentimens. & qu'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. Ah ! Madame, reprit tout d'un coup Monsieur de Cleves, je ne vous saurois croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, Madame, vous avez donné ce portrait qui m'étoit si cher, & qui m'appartenoit si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentimens, vous aimez, on le sait; votre vertu vous a jusqu'ici garantie du reste. Est-il possible, s'écria cette Princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeoit à vous faire ? Fiez-vous à mes paroles; c'est par un assez grand prix, que j'achete la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait : il est vrai que je le vis prendre; mais je ne voulus pas faire paroître que je le voyois, de peur de m'exposer à me faire dire des choses qu'on ne m'a encore osé dire. Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimoit, reprit Monsieur de Cleves, & quelles marques de passion vous a-t-on données ? Epargnez moi la peine, répliqua-t-elle, de vous redire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarquez, & qui ne m'ont que trop persuadée de ma foiblesse. Vous avez raison, Madame, reprit-il, je suis injuste; refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses ; mais ne vous offensez pourtant pas, si je vous les demande.

Dans ce moment plusieurs de leurs gens qui étoient demeurez dans les allées, vinrent avertir Monsieur de Cleves, qu'un Gentilhomme venoit le chercher de la part du Roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. Monsieur de Cleves fut

fut contraint de s'en aller; & il ne put rien dire à sa Femme, si-non qu'il la supplioit de venir le lendemain, & qu'il la conjuroit de croire, que quoiqu'il fût affligé, il avoit pour elle une tendresse & une estime dont elle devoit être satisfaite.

Lorsque ce Prince fut parti, que Madame de Cleves demeura seule, & qu'elle regarda ce qu'elle venoit de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva, qu'elle s'étoit ôté elle-même le cœur & l'estime de son Mari, & qu'elle s'étoit creusé un abîme dont elle ne sortiroit jamais. Elle se demandoit pourquoi elle avoit fait une chose si hazardeuse; & elle trouvoit, qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu dont elle ne trouvoit point d'exemple, lui en faisoit voir tout le péril.

Mais quand elle venoit à penser que ce remede, quelque violent qu'il fût, étoit le seul qui la pouvoit défendre contre Monsieur de Nemours, elle trouvoit qu'elle ne devoit point se repentir, & qu'elle n'avoit point trop hazardé. Elle passa toute la nuit pleine d'incertitude, de trouble, & de crainte; mais enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritoit si bien, qui avoit tant d'estime & tant d'amitié pour elle, & qui venoit de lui en donner encore des marques, par la maniere dont il avoit reçu ce qu'elle lui avoit avoué.

Cependant Monsieur de Nemours étoit sorti du lieu où il avoit entendu une conversation qui le touchoit si sensiblement, & s'étoit enfoncé dans la forêt. Ce qu'avoit dit Madame de Cleves de son portrait, lui avoit redonné la vie, en lui faisant connoître que c'étoit lui qu'elle ne haïssoit pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie; mais

elle ne fut pas longue ; quand il fit réflexion, que la même chose qui lui venoit d'apprendre qu'il avoit touché le cœur de Madame de Cleves, le devoit persuader aussi qu'il n'en recevroit jamais nulle marque, & qu'il étoit impossible d'engager une personne qui avoit recours à un remede si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe. Enfin, il se trouva cent fois heureux & malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt, & il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez Madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour. Il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avoit retenu. Il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible, & revint ce jour-même à Paris avec le Vidâme.

Ce Prince étoit si rempli de sa passion, & si surpris de ce qu'il avoit entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler en termes généraux de ses sentimens particuliers, & de conter ses propres avantures sous des noms empruntez. En revenant il tourna la conversation sur l'amour ; il exagera le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée ; il parla des effets bizarres de cette passion ; & enfin ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnoit l'action de Madame de Cleves, il la conta au Vidâme, sans lui nommer la personne, & sans lui dire qu'il y eût aucune part ; mais il la conta avec tant de chaleur & avec tant d'admiration, que le Vidâme soupçonna aisément que cette histoire regardoit ce Prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer. Il lui dit, qu'il connoissoit depuis long-tems qu'il avoit quelque passion violente, & qu'il y avoit de l'injustice de se défier d'un homme qui lui avoit confié le secret de sa vie.

vie. Monsieur de Nemours étoit trop amoureux pour avouer son amour. Il l'avoit toujours caché au Vidame, quoique ce fût l'homme de la Cour qu'il amoit le mieux. Il lui répondit, qu'un de ses amis lui avoit conté cette avanture, & lui avoit fait promettre de n'en point parler, & qu'il le conjuroit aussi de garder ce secret. Le Vidame l'assura, qu'il n'en parleroit point; néanmoins Monsieur de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant Monsieur de Cleves étoit allé trouver le Roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais Mari n'avoit eu une passion si violente pour sa Femme, & ne l'avoit tant estimée. Ce qu'il venoit d'apprendre, ne lui ôtoit pas l'estime; mais elle lui en donnoit d'une espece différente de celle qu'il avoit eue jusqu'alors. Ce qui l'occupoit le plus, étoit l'envie de deviner celui qui avoit sû lui plaire. Monsieur de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour; & la Chevalier de Guise, & le Maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avoient pensé à lui plaire, & qui lui rendoient encore beaucoup de soins; de-sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il falloit que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, & le Roi le mena dans son Cabinet, pour lui dire qu'il l'avoit choisi pour conduire Madame en Espagne; qu'il avoit cru, que personne ne s'acquitteroit mieux que lui de cette commission, & que personne aussi ne feroit tant d'honneur à la France que Madame de Cleves. Monsieur de Cleves reçut l'honneur de ce choix comme il devoit, & le regarda même comme une chose qui éloigneroit sa Femme de la Cour, sans qu'il parût du changement dans sa conduite. Néanmoins le tems de ce départ étoit encore trop éloigné, pour être un remede à l'embarras où il se trouvoit. Il écrivit à l'heure-même

me à Madame de Cleves, pour lui apprendre ce que le Roi venoit de lui dire; & lui manda encore, qu'il vouloit absolument qu'elle revînt à Paris. Elle revint comme il l'ordonnoit; & lorsqu'ils se virent, ils se trouverent tous deux dans une tristesse extraordinaire,

Monsieur de Cloves lui parla comme le plus honnête homme du monde, & le plus digne de ce qu'elle avoit fait. Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il; vous avez plus de force & plus de vertu que vous ne pensez. Ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige; je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentimens que je n'ai pu vous donner. Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle, je meurs de honte en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations. Réglez ma conduite, faites que je ne voie personne, c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paroître si peu digne de vous, & que je trouve si indigne de moi. Vous avez raison, Madame, repliqua-t-il, j'abuse de votre douceur & de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, & songez que, quoique vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurois vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire, que je crois que celui que je dois envier, est le Maréchal de Saint-André, le Duc de Nemours, ou le Chevalier de Guise. Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, & je ne vous donnerai aucun lieu par mes réponses de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paroîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trou-

vez

vez bon que ſur le prétexte de quelque maladie je ne voie perſonne. Non, Madame, repliqua-t-il, on démêleroit bien-tôt que ce ſeroit une choſe ſuppoſée. Et de plus, je ne me veux fier qu'à vous-même, c'eſt le chemin que mon cœur me conſeille de prendre, & la raiſon me le conſeille auſſi; de l'humeur dont vous êtes, en vous laiſſant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrois vous en preſcrire.

Monſieur de Cleves ne ſe trompoit pas; la confiance qu'il témoignoit à ſa Femme, la fortifioit davantage contre Monſieur de Nemours, & lui faiſoit prendre des réſolutions plus auſteres qu'aucune contrainte n'auroit pu faire. Elle alla donc au Louvre chez la Reine-Dauphine à ſon ordinaire; mais elle évitoit la preſence & les yeux de Monſieur de Nemours avec tant de ſoin qu'elle lui ôta quaſi toute la joie qu'il avoit de ſe croire aimé d'elle. Il ne voyoit rien dans ſes actions qui ne lui perſuadât le contraire. Il ne ſavoit quaſi ſi ce qu'il avoit entendu n'étoit point un ſonge, tant il y trouvoit peu de vraiſemblance. La ſeule choſe qui l'aſſuroit qu'il ne s'étoit pas trompé, étoit l'extrême triſteſſe de Madame de Cleves. Quelque effort qu'elle fît pour la cacher, peut-être que des regards & des paroles obligeantes n'euſſent pas tant augmenté l'amour de Monſieur de Nemours que faiſoit cette conduite auſtere.

Un ſoir que Monſieur & Madame de Cleves étoient chez la Reine, quelqu'un dit que le bruit couroit que le Roi nommeroit encore un grand Seigneur de la Cour, pour aller conduire Madame en Eſpagne. Monſieur de Cleves avoit les yeux ſur ſa Femme, dans le tems qu'on ajouta que ce ſeroit peut être le Chevalier de Guiſe, ou le Maréchal de Saint André. Il remarqua qu'elle n'avoit

point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire, que pas un des deux n'étoit celui dont elle craignoit la présence ; & voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le Cabinet de la Reine, où étoit le Roi. Après y avoir demeuré quelque tems, il revint auprès de sa Femme, & lui dit tout bas, qu'il venoit d'apprendre que ce seroit Monsieur de Nemours qui iroit avec eux en Espagne.

Le nom de Monsieur de Nemours, & la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage en présence de son Mari, donna un tel trouble à Madame de Cleves, qu'elle ne le put cacher ; & voulant y donner d'autres raisons. C'est un choix bien desagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce Prince, il partagera tous les honneurs, & il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. Ce n'est pas la gloire, Madame, reprit Monsieur de Cleves, qui vous fait appréhender que Monsieur de Nemours ne vienne avec moi ; le chagrin que vous en avez, vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurois appris d'une autre Femme, par la joie qu'elle en auroit eue. Mais ne craignez point, ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, & je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyois déja que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par sa présence l'extrême embarras où il voyoit sa Femme.

Monsieur de Nemours entra dans cet instant, & remarqua d'abord l'état où étoit Madame de Cleves. Il s'approcha d'elle, & lui dit tout bas qu'il n'osoit par respect lui demander ce qui la rendoit plus rêveuse que de coutume. La voix de Monsieur de Nemours la fit revenir ; & le regardant sans avoir entendu ce qu'il venoit de lui dire,

pleine

pleine de ſes propres penſées, & de la crainte que ſon Mari ne le vît auprès d'elle : au nom de Dieu, lui dit-elle, laiſſez-moi en repos. Hélas ! Madame, répondit-il, je ne vous y laiſſe que trop. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Je n'oſe vous parler ; je n'oſe même vous regarder ; je ne vous approche qu'en tremblant. Par-où me ſuis je attiré ce que vous venez de me dire, & pourquoi me faites-vous paroître que j'ai quelque part au chagrin où je vous vois ? Madame de Cleves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à Monſieur de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait en toute ſa vie. Elle le quitta ſans lui répondre, & s'en revint chez elle l'eſprit plus agité qu'elle ne l'avoit jamais eu. Son Mari s'apperçut aiſément de l'augmentation de ſon embarras. Il vit qu'elle craignoit qu'il ne lui parlât de ce qui s'étoit paſſé. Il la ſuivit dans un cabinet où elle étoit entrée. Ne m'évitez point, Madame, lui dit-il, je ne vous dirai rien qui puiſſe vous déplaire. Je vous demande pardon de la ſurpriſe que je vous ai faite tantôt ; j'en ſuis aſſez puni par ce que j'ai appris. Monſieur de Nemours étoit de tous les hommes celui que je craignois le plus. Je vois le péril où vous êtes ; ayez du pouvoir ſur vous pour l'amour de vous-même, & s'il eſt poſſible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un Mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, & qui a pour vous une paſſion plus tendre & plus violente que celui que votre cœur lui préfere. Monſieur de Cleves s'attendrit en prononçant ces dernieres paroles, & eut peine à les achever. Sa Femme en fut penétrée ; & fondant en larmes elle l'embraſſa avec une tendreſſe & une douleur qui le mit dans un état peu différent du ſien. Ils demeurerent quelque tems ſans ſe rien dire, & ſe ſéparerent ſans avoir la force de ſe parler.

Les préparatifs pour le mariage de Madame étoient achevés. Le Duc d'Albe arriva pour l'épouser. Il fut reçu avec toute la magnificence & toutes les cérémonies qui se pouvoient faire dans une pareille occasion. Le Roi envoya au-devant de lui le Prince de Condé, les Cardinaux de Lorraine & de Guise, les Ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise, & de Nemours. Ils avoient plusieurs Gentilshommes, & grand nombre de Pages vêtus de leurs livrées. Le Roi attendit lui-même le Duc d'Albe à la premiere porte du Louvre, avec les deux cens Gentilshommes servans, & le Connétable à leur tête. Lorsque ce Duc fut proche du Roi, il voulut lui embrasser les genoux; mais le Roi l'en empêcha, & le fit marcher à son côté jusques chez la Reine, & chez Madame, à qui le Duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son Maître. Il alla ensuite chez Madame Marguerite Sœur du Roi, lui faire les complimens de Monsieur de Savoye, & l'assurer qu'il arriveroit dans peu de jours. On fit de grandes Assemblées au Louvre, pour faire voir au Duc d'Albe & au Prince d'Orange qui l'avoit accompagné, les Beautés de la Cour.

Madame de Cleves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelque envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son Mari qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminoit encore davantage, étoit l'absence de Monsieur de Nemours. Il étoit allé au-devant de Monsieur de Savoye, & après que ce Prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir presque toujours auprès de lui, pour lui aider à toutes les choses qui regardoient les cérémonies de ses nôces. Cela fit que Madame de Cleves ne rencontra pas ce Prince aussi souvent qu'elle avoit accoutumé, & elle s'en trouvoit dans quelque sorte de repos.

Le Vidame de Chartres n'avoit pas oublié la con-

ver-

verſation qu'il avoit eue avec Monſieur de Nemours. Il lui étoit demeuré dans l'eſprit, que l'avanture que ce Prince lui avoit contée, étoit la ſienne propre, & il l'obſervoit avec tant de ſoin, que peut-être auroit-il démêlé la vérité, ſans que l'arrivée du Duc d'Albe, & celle de Monſieur de Savoye, firent un changement & une occupation dans la Cour, qui l'empecha de voir ce qui auroit pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la diſpoſition naturelle qu'on a de conter tout ce qu'on ſait à ce qu'on aime, fit qu'il redit à Madame de Martigues l'action extraordinaire de cette perſonne qui avoit avoué à ſon Mari la paſſion qu'elle avoit pour un autre. Il l'aſſura, que Monſieur de Nemours étoit celui qui avoit inſpiré cette violente paſſion, & il la conjura de lui aider à obſerver ce Prince. Madame de Martigues fut bien-aiſe d'apprendre ce que lui dit le Vidâme; & la curioſité qu'elle avoit toujours vûe à Madame la Dauphine pour ce qui regardoit Monſieur de Nemours, lui donnoit encore plus d'envie de pénétrer cette avanture.

Peu de jours avant celui qu'on avoit choiſi pour la cérémonie du mariage, la Reine-Dauphine donnoit à ſouper au Roi ſon Beau-Pere, & à la Ducheſſe de Valentinois. Madame de Cleves qui étoit occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un Gentilhomme qui la venoit querir de la part de Madame la Dauphine. Comme elle entra dans la chambre, cette Princeſſe lui cria de deſſus ſon lit où elle étoit, qu'elle l'attendoit avec une grande impatience. Je crois, Madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, & qu'elle eſt ſans doute cauſée par quelqu'autre choſe que par l'envie de me voir. Vous avez raiſon, lui repliqua la Reine-Dauphine, mais néanmoins vous devez m'en être obli-

gée ; car je veux vous apprendre une avanture que je ſuis aſſurée que vous ſerez bien-aiſe de ſavoir.

Madame de Cleves ſe mit à genoux devant ſon lit ; & par bonheur pour elle, elle n'avoit pas le jour au viſage. Vous ſavez, lui dit cette Reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui cauſoit le changement qui paroît au Duc de Nemours; je crois le ſavoir, & c'eſt une choſe qui vous ſurprendra. Il eſt éperdûment amoureux & fort aimé d'une des plus belles perſonnes de la Cour. Ces paroles que Madame de Cleves ne pouvoit s'attribuer, puiſqu'elle ne croyoit pas que perſonne ſût qu'elle aimoit ce Prince, lui cauſerent une douleur qu'il eſt aiſé de s'imaginer. Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive ſurprendre d'un homme de l'âge de Monſieur de Nemours, & fait comme il eſt. Ce n'eſt pas auſſi, reprit Madame la Dauphine, ce qui vous doit étonner ; mais c'eſt de ſavoir que cette femme qui aime Monſieur de Nemours, ne lui en a jamais donné aucune marque, & que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtreſſe de ſa paſſion, a fait qu'elle l'a avouée à ſon Mari, afin qu'il l'ôtât de la Cour ; & c'eſt Monſieur de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis.

Si Madame de Cleves avoit eu d'abord de la douleur par la penſée qu'elle n'avoit aucune part à cette avanture, les dernieres paroles de Madame la Dauphine lui donnerent du deſeſpoir, par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre, & demeura la tête panchée ſur le lit pendant que la Reine continuoit de parler, ſi occupée de ce qu'elle diſoit, qu'elle ne prenoit pas garde à cet embarras. Lorſque Madame de Cleves fut un peu remiſe : cette hiſtoire ne me paroît gueres vraiſemblable, Madame, répondit-elle; & je voudrois bien ſavoir qui vous l'a contée.

C'eſt

C'eſt Madame de Martigues, repliqua Madame la Dauphine, qui l'a appriſe du Vidame de Chartres. Vous ſavez qu'il en eſt amoureux ; il la lui a confiée comme un ſecret, & il la ſait du Duc de Nemours lui-même. Il eſt vrai que le Duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la Dame, & ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé, mais le Vidame de Chartres n'en doute point. Comme la Reine-Dauphine achevoit ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Cleves étoit tournée d'une ſorte qui l'empêchoit de voir qui c'étoit ; mais elle n'en douta pas, lorſque Madame la Dauphine ſe récria avec un air de gaieté & de ſurpriſe : le voilà lui-même, & je veux lui demander ce qui en eſt. Madame de Cleves connut bien que c'étoit le Duc de Nemours, comme ce l'étoit en effet, ſans ſe tourner de ſon côté. Elle s'avança avec précipitation vers Madame la Dauphine, & lui dit tout bas qu'il falloit bien ſe garder de lui parler de cette avanture ; qu'il l'avoit confiée au Vidame de Chartres ; & que ce ſeroit une choſe capable de les brouiller. Madame la Dauphine lui répondit en riant, qu'elle étoit trop prudente, & ſe retourna vers Monſieur de Nemours. Il étoit paré pour l'aſſemblée du ſoir ; & prenant la parole avec cette grace qui lui étoit ſi naturelle : je crois, Madame, dit-il, que je puis penſer ſans témérité, que vous parliez de moi quand je ſuis entré, que vous aviez deſſein de me demander quelque-choſe, & que Madame de Cleves s'y oppoſe. Il eſt vrai, répondit Madame la Dauphine ; mais je n'aurai pas pour elle la complaiſance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux ſavoir de vous ſi une hiſtoire qu'on m'a contée, eſt véritable, & ſi vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux, & aimé d'une femme de la Cour qui vous cache ſa paſſion avec ſoin, & qui l'a avouée à ſon Mari ?

Le trouble & l'embarras de Madame de Cleves étoit au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer; & si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'auroit trouvée agréable. Mais Monsieur de Nemours étoit encore plus embarrassé, s'il est possible. Le discours de Madame la Dauphine dont il avoit eu lieu de croire qu'il n'étoit pas haï, en présence de Madame de Cleves qui étoit la personne de la Cour en qui elle avoit le plus de confiance, & qui en avoit aussi le plus en elle, lui donnoit une si grande confusion de pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyoit Madame de Cleves par sa faute, & la pensée du juste sujet qu'il lui donnoit de le haïr, lui causa un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la Dauphine voyant à quel point il étoit interdit : regardez-le, regardez-le, dit-elle à Madame de Cleves, & jugez si cette avanture n'est pas la sienne.

Cependant Monsieur de Nemours revenant de son premier trouble, & voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit & de son visage. J'avoue, Madame, dit-il, qu'on ne peut être plus surpris & plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le Vidame de Chartres, en racontant l'avanture d'un de mes amis que je lui avois confiée. Je pourrai m'en venger, continua-t-il, en souriant avec un air tranquille qui ôta quasi à Madame la Dauphine les soupçons qu'elle venoit d'avoir; il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance. Mais je ne sais, Madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette avanture? Le Vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir; mais pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, Madame, que vous puissiez me la donner,

ner. Ce Prince fut bien-aise de dire quelque-chose à Madame la Dauphine, qui eût du rapport à ce qu'il lui avoit fait paroître en d'autres tems, afin de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avoit pu avoir. Elle crut bien aussi entendre ce qu'il disoit ; mais sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de son embarras. J'ai été troublé, Madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, & par les justes reproches qu'il me pourroit faire d'avoir redit une chose qui lui est plus chere que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, & il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime. Je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux & le plus à plaindre. Le trouvez-vous si à plaindre, repliqua Madame la Dauphine, puisqu'il est aimé ? Croyez-vous qu'il le soit, Madame, reprit-il, & qu'une personne qui auroit une véritable passion, pût la découvrir à son Mari ? Cette personne ne connoît pas sans doute l'amour, & elle a pris pour lui une légere reconnoissance de l'attachement qu'on a pour elle. Mon ami ne se peut flater d'aucune esperance ; mais tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, & il ne changeroit pas son état contre celui du plus heureux Amant du monde. Votre ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit Madame la Dauphine ; & je commence à croire que ce n'est pas de vous dont vous parlez. Il ne s'en faut gueres, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de Madame de Cleves, qui soutient que cette avanture ne peut être véritable. Je ne crois pas en effet qu'elle le puisse être, reprit Madame de Cleves qui n'avoit point encore parlé ; & quand il seroit possible qu'elle le fût, par-où l'auroit-on pu savoir ? Il n'y a pas d'apparence qu'une Femme capable d'une chose si extraordinaire, eût la foiblesse de la raconter ; apparemment son Mari ne l'auroit pas racontée

non

non plus, ou ce seroit un Mari bien indigne du procédé qu'on auroit eu avec lui. Monsieur de Nemours qui vit les soupçons de Madame de Cleves sur son Mari, fut bien-aise de les lui confirmer. Il savoit que c'étoit le plus redoutable Rival qu'il eût à détruire. La jalousie, répondit-il, & la curiosité d'en savoir peut-être davantage qu'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un Mari.

Madame de Cleves étoit à la derniere épreuve de sa force & de son courage, & ne pouvant plus soutenir la conversation, elle alloit dire qu'elle se trouvoit mal, lorsque par bonheur pour elle la Duchesse de Valentinois entra, qui dit à Madame la Dauphine que le Roi alloit arriver. Cette Reine passa dans son cabinet pour s'habiller. Monsieur de Nemours s'approcha de Madame de Cleves, comme elle la vouloit suivre: je donnerois ma vie, Madame, lui dit-il, pour vous parler un moment; mais de tout ce que j'aurois d'important à vous dire, rien ne me le paroît davantage, que de vous supplier de croire, que si j'ai dit quelque chose où Madame la Dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons qui ne la regardent pas. Madame de Cleves ne fit pas semblant d'entendre Monsieur de Nemours; elle le quitta sans le regarder, & se mit à suivre le Roi qui venoit d'entrer. Comme il y avoit beaucoup de monde, elle s'embarrassa dans sa robe, & fit un faux pas. Elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avoit pas la force de demeurer; & feignant de ne se pouvoir soutenir, elle s'en alla chez elle.

Monsieur de Cleves vint au Louvre, & fut étonné de n'y pas trouver sa Femme. On lui dit l'accident qui lui étoit arrivé. Il s'en retourna à l'heure-même pour apprendre de ses nouvelles. Il la trouva au lit, & il sût que son mal n'étoit pas considérable. Quand il eut été quelque tems auprès d'elle,

d'elle, il s'apperçût qu'elle étoit dans une triſteſſe ſi exceſſive, qu'il en fut ſurpris. Qu'avez vous! Madame, lui dit-il; il me paroît que vous avez quelqu'autre douleur que celle dont vous vous plaignez. J'ai la plus ſenſible affliction que je pouvois jamais avoir, répondit-elle. Quel uſage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou pour mieux dire folle, que j'ai eue en vous? Ne méritois-je pas le ſecret; & quand je ne l'aurois pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageoit-il pas? Falloit il que la curioſité de ſavoir un nom que je ne dois pas vous dire, vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette ſeule curioſité qui vous ait fait faire une ſi cruelle imprudence. Les ſuites en ſont auſſi fâcheuſes qu'elles pouvoient l'être. Cette avanture eſt ſûe, & on me la vient de conter, ne ſachant pas que j'y euſſe le principal intérêt. Que me dites-vous? Madame, lui répondit-il; vous m'accuſez d'avoir conté ce qui s'eſt paſſé entre vous & moi, & vous m'apprenez que la choſe eſt ſûe? Je ne me juſtifie pas de l'avoir redite, vous ne le ſauriez croire; il faut ſans doute que vous ayez pris pour vous ce qu'on vous a dit de quelqu'autre. Ah! Monſieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre avanture pareille à la mienne; il n'y a point une autre Femme capable de la même choſe. Le hazard ne peut l'avoir fait inventer; on ne l'a jamais imaginée, & cette penſée n'eſt jamais tombée dans un autre eſprit que le mien. Madame la Dauphine vient de me conter cette avanture; elle l'a ſûe par le Vidame de Chartres qui la fait de Monſieur de Nemours. Monſieur de Nemours! s'écria Monſieur de Cleves avec une action qui marquoit du tranſport & du deſeſpoir. Quoi! Monſieur de Nemours fait que vous l'aimez, & que je le ſais! Vous voulez toujours choiſir Monſieur de Nemours plutôt qu'un autres

repli-

repliqua-t-elle; je vous ai dit que je ne vous répondrois jamais sur vos soupçons. J'ignore si Monsieur de Nemours sait la part que j'ai dans cette avanture, & celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au Vidame de Chartres, & lui a dit qu'il la savoit d'un de ses amis qui ne lui avoit pas nommé la personne. Il faut que cet ami de Monsieur de Nemours soit des vôtres, & que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit Monsieur de Cleves, & voudroit-on éclaicir ses soupçons au prix d'apprendre à quelqu'un ce qu'on souhaiteroit de se cacher à soi-même? Songez plutôt, Madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi, que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, & vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle; & n'ayez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner; & puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable de parler à quelqu'autre?

L'aveu que Madame de Cleves avoit fait à son Mari, étoit une si grande marque de sa sincérité, & elle nioit si fortement de s'être confiée à personne, que Monsieur de Cleves ne savoit que penser. D'un autre côté, il étoit assuré de n'avoir rien redit. C'étoit une chose qu'on ne pouvoit avoir devinée, elle étoit sûe; ainsi il falloit que ce fût par l'un des deux. Mais ce qui lui causoit une douleur violente, c'étoit de savoir que ce secret étoit entre les mains de quelqu'un, & qu'apparemment il seroit bien-tôt divulgué.

Madame de Cleves pensoit à peu près les mêmes choses. Elle trouvoit également impossible, que son Mari

Mari eût parlé. Ce qu'avoit dit Monsieur de Nemours, que la curiosité pouvoit faire faire des imprudences à un Mari, lui paroissoit se rapporter si juste à l'état de Monsieur de Cleves, qu'elle ne pouvoit croire que ce fût une chose que le hazard eût fait dire ; & cette vraisemblance la déterminoit à croire que Monsieur de Cleves avoit abusé de la confiance qu'elle avoit en lui. Ils étoient si occupés l'un & l'autre de leurs pensées, qu'ils furent long-tems sans parler ; & ils ne sortirent de ce silence, que pour redire les mêmes choses qu'ils avoient déja dites plusieurs fois, & demeurerent le cœur & l'esprit plus éloignés & plus alterés qu'ils ne l'avoient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passerent la nuit. Monsieur de Cleves avoit épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une Femme qu'il adoroit, touchée de passion pour un autre. Il ne lui restoit plus de courage ; il croyoit même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire & son honneur étoient si vivement blessés. Il ne savoit plus que penser de sa Femme. Il ne voyoit plus quelle conduite il lui devoit faire prendre, ni comment il se devoit conduire lui-même ; & il ne trouvoit de tous côtés que des précipices & des abîmes. Enfin, après une agitation & une incertitude très-longues, voyant qu'il devoit bien-tôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons, ou la connoissance de son malheureux état. Il alla trouver Madame de Cleves, & lui dit qu'il ne s'agissoit pas de démêler entre eux qui avoit manqué au secret ; mais qu'il s'agissoit de faire voir que l'histoire qu'on avoit contée, étoit une fable où elle n'avoit aucune part ; qu'il dépendoit d'elle de le persuader à Monsieur de Nemours & aux autres ; qu'elle n'avoit qu'à agir avec lui avec la sévérité & la froideur qu'elle devoit avoir pour un homme qui lui témoi-

témoignoit de l'amour; que par ce procédé elle lui ôteroit aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui; qu'ainsi il ne falloit point s'affliger de tout ce qu'il auroit pu penser, parce que si dans la suite elle ne faisoit paroître aucune foiblesse, toutes ses pensées se détruiroient aisément; & que sur-tout il falloit qu'elle allât au Louvre & aux Assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles Monsieur de Cleves quitta sa Femme sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit; & la colere où elle étoit contre Monsieur de Nemours, lui fit croire qu'elle trouveroit aussi beaucoup de facilité à l'exécuter. Mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, & d'y paroître avec un visage tranquille, & un esprit libre. Néanmoins, comme elle devoit porter la robe de Madame la Dauphine, & que c'étoit une chose où elle avoit été préférée à plusieurs autres Princesses, il n'y avoit pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit, & sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, & pour s'abandonner à tous les sentimens dont elle étoit agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet. De tous ses maux, celui qui se présentoit à elle avec le plus de violence, étoit d'avoir sujet de se plaindre de Monsieur de Nemours, & de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvoit douter, qu'il n'eût conté cette avanture au Vidame de Chartres, il l'avoit avoué; & elle ne pouvoit douter aussi par la maniere dont il avoit parlé, qu'il ne sût que l'avanture la regardoit. Comment excuser une si grande imprudence, & qu'étoit devenu l'extrême discrétion de ce Prince dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur, même incertain, a fini sa discré-

discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il étoit aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvoit dire. Je n'ai pas avoué, que c'étoit lui que j'aimois; il l'a soupçonné, & il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en auroit usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flate sa gloire. C'est pourtant pour cet homme que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur & l'estime d'un Mari qui devoit faire ma félicité. Je serai bien-tôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle & violente passion. Celui pour qui je l'ai, ne l'ignore plus; & c'est pour éviter ces malheurs, que j'ai hazardé tout mon repos & même ma vie. Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes; mais quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentoit bien qu'elle auroit eu la force de les supporter, si elle avoit été satisfaite de Monsieur de Nemours.

Ce Prince n'étoit pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avoit faite d'avoir parlé au Vidame de Chartres, & les cruelles suites de cette imprudence, lui donnoient un déplaisir mortel. Il ne pouvoit se représenter, sans être accablé, l'embarras, le trouble, & l'affliction où il avoit vû Madame de Cleves. Il étoit inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette avanture, qui bien que galantes par elles-mêmes, lui paroissoient dans ce moment grossieres & peu polies, puisqu'elles avoient fait entendre à Madame de Cleves, qu'il n'ignoroit pas qu'elle étoit cette Femme qui avoit une passion violente, & qu'il étoit celui pour qui elle l'avoit. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvoit qu'il la devoit craindre, plutôt que de la desirer. Qu'aurois-je à lui dire? s'écrioit-il. Irois-je encore lui montrer

trer ce que je ne lui ai déja que trop fait connoître ? Lui ferai-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimois ? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui faire paroître un homme devenu hardi par des esperances ? Puis-je penser seulement à l'approcher, & oserois-je lui donner l'embarras de soutenir ma vûe ? Par-où pourrois-je me justifier ? Je n'ai point d'excuse, je suis indigne d'être regardé de Madame de Cleves, & je n'espere pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné par ma faute de meilleurs moyens pour se défendre contre moi, que tous ceux qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds par mon imprudence le bonheur & la gloire d'être aimé de la plus aimable & de la plus estimable personne du monde. Mais, si j'avois perdu ce bonheur, sans qu'elle en eût souffert, & sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me seroit une consolation ; & je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait que celui que je me suis fait auprès d'elle.

Monsieur de Nemours fut long-tems à s'affliger, & à penser les mêmes choses. L'envie de parler à Madame de Cleves lui venoit toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens. Il pensa à lui écrire ; mais enfin il trouva qu'après la faute qu'il avoit faite, & de l'humeur dont elle étoit, le mieux qu'il pût faire, étoit de lui témoigner un profond respect par son affliction & par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osoit se présenter devant elle, & d'attendre ce que le tems, le hazard, & l'inclination qu'elle avoit pour lui, pourroient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au Vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avoit faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame qui se faisoient le lendemain, & le mariage qui se faisoit le jour suivant, occupoient tellement toute la Cour, que Madame

de

de Cleves & Monsieur de Nemours cacherent aisément au Public leur tristesse & leur trouble. Madame la Dauphine ne parla même qu'en passant à Madame de Cleves de la conversation qu'elles avoient eues avec Monsieur de Nemours, & Monsieur de Cleves affecta de ne plus parler à sa Femme de tout ce qui s'étoit passé; de-sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avoit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre; & après le festin & le bal, toute la Maison Royale alla coucher à l'Evêché, comme c'étoit la coutume. Le matin le Duc d'Albe qui n'étoit jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or mêlé de couleur de feu, de jaune, & de noir, tout couvert de pierreries; & il avoit une Couronne fermée sur la tête. Le Prince d'Orange, habillé aussi magnifiquement avec ses livrées, & tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le Duc d'Albe à l'Hôtel de Villeroi où il étoit logé, & partirent marchant quatre à quatre pour venir à l'Evêché. Si-tôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'Eglise. Le Roi menoit Madame qui avoit aussi une Couronne fermée, & sa robe portée par Mesdemoiselles de Montpensier & de Longueville. La Reine marchoit ensuite, mais sans Couronne. Après elle venoient la Reine-Dauphine, Madame de Lorraine, & la Reine de Navarre, leurs robes portées par des Princesses. Les Reines & les Princesses avoient toutes leurs Filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étoient vêtues; en-sorte que l'on connoissoit à qui étoient les Filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaut qui étoit préparé dans l'Eglise, & on fit la cérémonie des mariages. On retourna ensuite dîner à l'Evêché, & sur les cinq heures on en partit pour aller au Palais, où se faisoit le festin, & où le Parlement, les Cours souverai-

nes

nes & la Maiſon de Ville étoient priées d'aſſiſter. Le Roi, les Reines, les Princes & Princeſſes, mangerent ſur la table de marbre dans la grande ſalle du Palais, le Duc d'Albe aſſis auprès de la nouvelle Reine d'Eſpagne au-deſſous des degrés de la table de marbre ; & à la main droite du Roi étoit une table pour les Ambaſſadeurs, les Archevêques, & les Chevaliers de l'Ordre, & de l'autre côté une table pour Meſſieurs du Parlement.

Le Duc de Guiſe vêtu d'une robe de drap d'or friſé, ſervoit le Roi de Grand-Maître ; Monſieur le Prince de Condé, de Panetier ; & le Duc de Nemours, d'Echanſon. Après que les tables furent levées, le bal commença ; il fut interrompu par des balets, & par des machines extraordinaires. On le reprit enſuite ; & enfin après minuit le Roi & toute la Cour s'en retourna au Louvre. Quelque triſte que fût Madame de Cleves, elle ne laiſſa pas de paroître aux yeux de tout le monde, & ſur tout aux yeux de Monſieur de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'oſa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât pluſieurs moyens ; mais il lui fit voir tant de triſteſſe & une crainte ſi reſpectueuſe de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus ſi coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour ſe juſtifier. Il eut la même conduite les jours ſuivans ; & cette conduite fit auſſi le même effet ſur le cœur de Madame de Cleves.

Enfin le jour du Tournoi arriva. Les Reines ſe rendirent dans les galeries, & ſur les échafauts qui leur avoient été deſtinés, Les quatre Tenans parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux & de livrées qui faiſoient le plus magnifique ſpectacle qui eût jamais paru en France.

Le Roi n'avoit point d'autres couleurs que le blanc & le noir qu'il portoit toujours à cauſe de Madame de Valentinois qui étoit veuve. Monſieur

de

de Ferrare & toute sa suite avoient du jaune & du rouge. Monsieur de Guise parût avec de l'incarnat & du blanc. On ne savoit d'abord par quelle raison il avoit ces couleurs ; mais on se souvint que c'étoient celles d'une belle personne qu'il avoit aimée pendant qu'elle étoit fille, & qu'il aimoit encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paroître. Monsieur de Nemours avoit du jaune & du noir. On en chercha inutilement la raison. Madame de Cleves n'eut pas de peine à la deviner; elle se souvint d'avoir dit devant lui, qu'elle aimoit le jaune, & qu'elle étoit fâché d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvoit mettre. Ce Prince crut pouvoir paroître avec cette couleur, sans indiscrétion, puisque Madame de Cleves n'en mettant point, on ne pouvoit soupçonner que ce fut la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre Tenans en firent paroître. Quoique le Roi fût le meilleur Homme de cheval de son Royaume, on ne savoit à qui donner l'avantage. Monsieur de Nemours avoit un agrément dans toutes ses actions qui pouvoit faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que Madame de Cleves. Si tôt qu'elle le vit paroître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire ; & à toutes les courses de ce Prince, elle avoit de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avoit heureusement fourni sa carriere.

Sur le soir, comme tout étoit presque fini, & qu'on étoit prêt de se retirer, le malheur de l'Etat fit que le Roi voulut encore rompre une lance. Il manda au Comte de Montgomeri qui étoit extrêmemenr adroit, qu'il se mît sur la lice. Le Comte supplia le Roi de l'en dispenser, & allégua toutes les excuses dont il put s'aviser; mais le Roi quasi en colere lui fit dire qu'il le vouloit absolument. La Reine manda au Roi, qu'elle le con-

conjuroit de ne plus courir ; qu'il avoit si bien fait, qu'il devoit être content ; & qu'elle le supplioit de revenir auprès d'elle. Il répondit que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il alloit courir encore, & entra dans la barriere. Elle lui renvoya Monsieur de Savoye, pour le prier une seconde fois de revenir ; mais tout fut inutile. Il courut ; les lances se briserent, & un éclat de celle du Comte de Montgomeri lui donna dans l'œil, & y demeura. Ce Prince tomba du coup. Ses Ecuyers, & Monsieur de Montmorenci qui étoit un des Maréchaux du Camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé ; mais le Roi ne s'étonna point. Il dit que c'étoit peu de chose, & qu'il pardonnoit au Comte de Montgomeri. On peut juger quel trouble & quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Si-tôt qu'on eut porté le Roi dans son lit, & que les Chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouverent très-considérable. Monsieur le Connétable se souvint dans ce moment de la prédiction qu'on avoit faite au Roi, qu'il seroit tué dans un combat singulier ; & il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le Roi d'Espagne qui étoit alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son Médecin qui étoit un homme d'une grande réputation ; mais il jugea le Roi sans esperance.

Une Cour aussi partagée & aussi remplie d'intérêts opposés, n'étoit pas dans une médiocre agitation à la veille d'un si grand évenement. Néanmoins tous les mouvemens étoient cachés ; & on ne paroissoit occupé que de l'unique inquiétude de la santé du Roi. Les Reines, les Princes, & les Princesses, ne sortoient presque point de son antichambre.

Madame de Cleves sachant qu'elle étoit obligée d'y être, qu'elle y verroit Monsieur de Nemours, qu'elle

qu'elle ne pourroit cacher à son Mari l'embarras que lui causoit cette vûe; connoissant aussi que la seule présence de ce Prince le justifioit à ses yeux, & détruisoit toutes ses résolutions; elle prit le parti de feindre d'être malade. La Cour étoit trop occupée, pour avoir de l'attention à sa conduite, & pour démêler si son mal étoit faux ou véritable. Son Mari seul pouvoit en connoître la vérité; mais elle n'étoit pas fâchée qu'il la connût. Ainsi elle demeura chez elle, peu occupée du grand changement qui se préparoit; & remplie de ses propres pensées, elle avoit toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde étoit chez le Roi. Monsieur de Cleves venoit à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservoit avec elle le même procédé qu'il avoit toujours eu; hors que, quand ils étoient seuls, il y avoit quelque-chose d'un peu plus froid & de moins libre. Il ne lui avoit point reparlé de tout ce qui s'étoit passé, & elle n'avoit pas eu la force, & n'avoit pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

Monsieur de Nemours qui s'étoit attendu à trouver quelques momens à parler à Madame de Cleves, fut bien surpris & bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du Roi se trouva si considérable, que le septiéme jour il fut désespéré des Médecins. Il reçut la certitude de sa mort avec une fermeté extraordinaire, & d'autant plus admirable qu'il perdoit la vie par un accident si malheureux, qu'il mouroit à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses Peuples, & aimé d'une Maîtresse qu'il aimoit éperdûment. La veille de sa mort, il fit faire le mariage de Madame sa Sœur avec Monsieur de Savoye, sans cérémonie. On peut juger en quel état étoit la Duchesse de Valentinois. La Reine ne permit point qu'elle vît le Roi, & lui envoya demander les ca-

chets de ce Prince, & les pierreries de la Couronne, qu'elle avoit en garde. Cette Ducheſſe s'enquit ſi le Roi étoit mort; & comme on lui eut répondu que non : je n'ai donc point encore de maître, répondit-elle, & perſonne ne peut m'obliger à rendre ce que ſa confiance m'a mis entre les mains. Si-tôt qu'il fut expiré au Château des Tournelles, le Duc de Ferrare, le Duc de Guiſe, & le Duc de Nemours, conduiſirent au Louvre la Reine-Mere, le Roi & la Reine ſa Femme. Monſieur de Nemours menoit la Reine-Mere. Comme ils commençoient à marcher, elle ſe recula de quelques pas, & dit à la Reine ſa Belle-Fille, que c'étoit à elle à paſſer la premiere; mais il fut aiſé de voir, qu'il y avoit plus d'aigreur que de bienſéance dans ce compliment,

Fin de la troiſieme Partie.

MA-

MADRIGAUX,

STANCES, CONTES,

CHANSONS ET EPIGRAMMES,

DE MONSIEUR

DE LA SABLIERE.

MADRIGAUX.

I. MADRIGAL.

AVec une beauté divine,
Avec un esprit si charmant,
Avec un si fidele Amant,
Qu'il vous sied mal d'être chagrine!
Que faut-il pour vous contenter?
Et pouvez-vous rien souhaiter,
Qu'Amour ne vous offre sans cesse?
Laissez languir & soupirer
Ceux à qui votre rigueur laisse
Tant de choses à desirer.

II. MARDIGAL.

BEliſe, pour l'Amour vous êtes ſans pitié;
Mais ſous le beau nom d'amitié,

Vous souffrez près de vous que chacun s'établisse.
Connoissez mieux l'effet de vos attraits charmans;
Et croyez-moi, je suis complice,
Tous vos Amis sont vos Amans.

III. MADRIGAL.

BElise, mon Rival est laid,
Petit, de méchant air, mal-fait,
De plus fort content de lui-même.
Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime.
D'un autre j'en serois jaloux;
Mais de lui, c'est tant pis pour vous.

IV. MARDRIGAL.

CHez cette rare Beauté
Toute chose me tourmente,
Et j'y suis persécuté
D'une Maman, d'une Tante,
D'un Mari, d'une Suivante;
Ses Cousins sont toujours pendus à son côté.
Hà! bon Dieu! que de miseres!
Sans compter cinq on six Freres.

V. MARDIGAL.

CHer & bien-heureux lit où repose ma Belle,
Unique témoin sous les Cieux
De toutes les beautés qu'elle cache à nos yeux,
Ne m'en pourrois-tu point dire quelque nouvelle?
Hélas! pour mes desirs tu n'es que trop discret.
Dis-moi donc quelqu'autre secret;
Ne songe-t-elle point à son Amant fidelle?
Et lorsque sans témoins son cœur veut s'exprimer,
Ne m'entens-tu jamais nommer,
Et jamais ne soupire-t-elle?

VI. MA-

VI. MADRIGAL.

DE sa bouche aimable & divine
J'ai mille doux engagemens,
J'ai pour moi sermens sur sermens;
Mais, quand le caprice domine,
Tout est pour les nouveaux Amans.

VII. MADRIGAL.

DE cette beauté sans égale
Qui brille dans votre portrait,
Ma belle Iris, je vous ai fait
Une dangereuse Rivale.
Je la vois mille fois le jour,
Je l'entretiens de mon amour,
Avec elle souvent même je vous oublie.
Iris, pardonnez-moi cette légereté;
C'est la seule infidélité
Que je vous ferai de ma vie.

VIII. MADRIGAL.

DAns ce lieu bien-heureux où tout plaisir abonde,
Et parmi tant de languissans,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens
Ne quittez-vous point tout le monde?
N'êtes-vous point rêveuse & triste quelquefois?
De nos rochers, & de nos bois,
N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures?
Et, de votre coté, sensible à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heures
Comme je passe tout le jour?

IX. MADRIGAL.

ENfin vous êtes revenue,
Belle cauſe de mes deſirs;
Le Ciel enfin vous a rendue
A tant de vœux & de ſoupirs.
Mais, Iris, relâchez de votre humeur ſevere,
Et ne ſoyez pas ſi contraire
Au doux eſpoir de mon Amour.
Seroit-il juſte, en conſcience,
Que je mouruſſe du retour,
Etant réchappé de l'abſence?

X. MADRIGAL.

J'Ai tant prié, j'ai tant preſſé,
Que je viens d'obtenir un baiſer de Clarice.
Plus vîte qu'un éclair ce plaiſir a paſſé.
Si l'Amour m'eût rendu juſtice,
Il devoit tout au moins durer,
Autant qu'il s'eſt fait deſirer.

XI. MADRIGAL.

IL n'eſt plus, ce Mari ſévere,
Que le Ciel avoit fait l'arbitre de nos jours,
Et la vertu la plus auſtere
Vous permet deſormais de nouvelles amours.
Bien que les feux conſtans d'un cœur réduit en cendre
Me donnent aujourd'hui quelque lieu d'y prétendre,
Et d'eſperer un ſort plus doux;
Je languis dans l'incertitude,
Et peut-être n'en aurez-vous
Qu'un prétexte de moins à votre ingratitude.

XII. MADRIGAL.

IRis ne peut se défaire
De deux ennuyeux Cousins,
Qui, pour comble de misere,
Sont encore ses voisins.
A cause du parentage
Il faut bien les recevoir;
A cause du voisinage
Ils demeurent tout le soir.
Ainsi toutes les journées,
A mon amour destinées,
S'écoulent sans aucun fruit.
Cette Belle n'a rien de libre que la nuit.
Mais, hélas! ce tems favorable
N'est pas fait pour un miserable.

XIII. MADRIGAL.

IRis, vous m'aimiez l'autre jour,
Aujourd'hui vous ne m'aimez gueres;
Mais ce sont-là de votre amour
Les inconstances ordinaires.
Je n'en suis fâché qu'à demi;
Je suis fait aux chagrins que ce malheur me cause.
Dans votre belle humeur si j'obtiens quelque-chose,
Autant de pris sur l'ennemi.

XIV. MADRIGAL.

LE caprice des yeux est le maître en amour.
Les vœux, les soins, & les services,
Le desespoir, & les supplices,
Ne vous avancent pas d'un jour.
Pressez, persévérez; c'est aux yeux qu'il faut plaire.
Mais, lorsque par leur ministere,

Le cœur une fois a conclu,
Quoi que la raiſon puiſſe faire,
Le bonheur d'un Amant eſt déja réſolu.

XV. MADRIGAL.

L'Aimable objet de mes deſirs
Veut, pour obſerver le Carême,
S'abſtenir de tous les plaiſirs,
Juſqu'à ne point voir ce qu'elle aime.
Adieu donc, précieux momens,
Doux baiſers, regards ſi charmans,
Dont nous allons faire abſtinence.
Adieu, les Amours & les Ris;
Laiſſez-nous faire pénitence.
Mais, après Paſque, en diligence
Rendez-vous chez la belle Iris.

XVI. MADRIGAL.

MIlle belles qualités,
Encore plus de beautés,
Pour vous me rendroient ſenſible;
Mais un défaut trop viſible
M'endurcira deſormais.
De tous c'eſt le plus horrible,
De tous c'eſt le plus nuiſible;
On ne s'en défait jamais.
Ah! Philis, eſt-il poſſible?
Vous donnez dans les Plumets.

XVII. MADRIGAL.

MEs Belles, rien ne nous empêche
De paſſer un peu mieux le tems.
Le Jubilé que l'on vous prêche,
Revient tous les vingt-cinq ans.

Pens

Pendant une aimable jeuneſſe,
On n'eſt bon qu'à ſe divertir;
Et quand le bel âge nous laiſſe,
On n'eſt bon qu'à ſe convertir.

XVIII. MADRIGAL.

Puiſque ſans plainte & ſans murmure,
Iris, vous voulez que j'endure
Toutes vos inégalités,
Vos chagrins, vos légeretés,
N'ayez pas peur que je conteſte;
A toutes vos humeurs je veux m'accoutumer.
Accoutumez-vous à m'aimer;
Je vous en devrai bien de reſte.

XIX. MADRIGAL.

Peut-on devant l'Amour conſulter le Devoir?
Cedez, Iris, à ſon pouvoir;
Lui ſeul a des plaiſirs ſolides.
Leur piquante douceur ne ſe peut exprimer;
Mais ils ne ſont pas faits pour ces ames timides
Qui demandent congé d'aimer.

XX. MADRIGAL.

Prouve-moi ton amour par de tendres effets.
Je veux croire, Philis, l'aveu que tu m'en fais;
Tes yeux plus de vingt fois m'en ont fait l'ambaſſade.
Mais je crains les déguiſemens;
Et ta bouche me perſuade,
Plutôt par un baiſer, que par mille ſermens.

XXI. MADRIGAL.

QU'ils ſont brillans, & qu'ils ſont doux,
Ces beaux yeux, ces auteurs de mon amour extrême!
Mais, Iris, comment faites-vous
Pour vous en garantir vous-même?
Toutes les fois que pour les voir
Vous regardez votre miroir,
Ne reſſentez-vous point quelqu'atteinte de flâme?
Et ces Aſtres puiſſans qu'on voit tout enflammer,
N'inſpirent-ils point dans votre ame
Un peu de ce qui fait aimer?

XXII. MADRIGAL.

QUe m'a-t-il ſervi de la voir,
Cette aimable & jeune rebelle,
Et d'avoir tant paſſé d'heureux jours avec elle
Depuis le matin juſqu'au ſoir?
Loin d'en tirer quelqu'avantage,
Cet eſprit léger & volage
De mes ſoins aſſidus ne fait que ſe laſſer.
Contre la nouveauté ſon cœur eſt ſi peu ferme,
Que je ſerois en meilleur terme,
Si j'étois à recommencer.

XXIII. MADRIGAL.

QU'il eſt fâcheux, votre Jaloux!
Mes reſpects & mes ſoins l'irritent contre vous
Et de votre mérite il ſe fait un ſupplice.
Conſentez que je ſois heureux;
Ce ſera, divine Clarice,
Nous rendre juſtice à tous deux.

XXIV. MADRIGAL.

VOus prodiguez, Iris, soins, tendresse, pitié,
Pour les devoirs de l'amitié.
Votre cœur là-dessus jamais ne se ménage;
Et par un injuste détour,
A ces beaux sentimens vous donnez un usage
Qui ne se devroit qu'à l'amour.

XXV. MADRIGAL.

VOici l'heure à peu près qu'Iris doit être au bal.
Que de gens la trouveront belle!
Peut-être elle fera quelque nouveau Rival,
Cependant qu'en secret mon cœur s'entretient d'elle.
A ces maux toutesfois je veux m'accoutumer,
On ne peut la voir sans l'aimer,
Même jusqu'à nos Dieux chacun lui rend hommage;
Et si quelque plaisir adoucit ma langueur,
C'est que la belle Iris à pas un ne s'engage,
Et nous égale tous par un commun malheur.

XXVI. MADRIGAL.

VOus aimez, dites-vous, à lire
L'histoire & le succès des galantes amours;
Les rubriques & les bons tours
Qu'Amour exerce en son Empire.
Souffrez que ce Dieu vous inspire;
Vous en saurez plus en huit jours,
Que les livres n'en sauroient dire.

XXVII. MADRIGAL.

A Brégeons, mon Iris, les peines de l'Amour.
Vous m'aimez, dites-vous, & moi je vous adore,
Que vous serviroit-il de différer encore ?
N'y faut-il pas venir un jour ?
Quoi ! n'est-ce qu'à de longs supplices
Qu'Amour a destiné ses plus cheres délices ?
Accusez-vous mes feux de trop de nouveauté ?
Défaites-vous, Iris, de cette erreur vulgaire ;
Un Amant a tout mérité,
Quand il a le bonheur de plaire.

XXVIII. MADRIGAL.

A Près deux mois d'absence, enfin je vous revois ;
Et le plaisir que j'en reçois
Efface de mes maux la mémoire importune.
Mais, dites-moi, Philis, de votre heureux retour
Rendrai-je grace à la Fortune ?
N'en dirai-je rien à l'Amour ?

XXIX. MADRIGAL.

A cause que Philis a l'ame délicate,
Et qu'ayant engagé mille Amans sous ses loix,
De pas un jusqu'ici la Belle n'a fait choix ;
On la traite par-tout de légere & d'ingrate.
Quelqu'autre de ce bruit auroit pu s'allarmer ;
Mais j'ai résolu de l'aimer,
Et rien n'en sauroit plus arrêter l'entreprise.
Ce n'est pas qu'en son cœur j'espere quelque part ;
Mais ne vaut-il pas mieux s'exposer au hazard,
Que de trouver la place prise ?

XXX. MADRIGAL.

BEliſe, je ne ſai ſi mon Rival vous aime,
Ni s'il eſt bien auprès de vous;
Mais je ſai que je ſuis jaloux,
Et que mon amour eſt extrême.
Si vous le préferez, tant pis;
Mais, ſans amuſer le tapis,
Sauvez-moi le chagrin d'une pourſuite vaine.
Tout malheureux, tout négligé,
Encore vaux-je bien la peine,
Que vous me donniez mon congé.

XXXI. MADRIGAL.

CLoris eſt ſotte autant que belle.
J'en ſuis toutesfois amoureux;
Et ſi j'étois bien avec elle,
Je n'en ſerois pas plus heureux.
Juſqu'ici toutes mes pourſuites,
Ses rebufades & ſes fuites,
Nous ont tenu lieu d'entretien.
Mais ſi, pour finir mon martire,
Un jour elle me traitoit bien,
Nous n'aurions plus rien à nous dire.

XXXII. MADRIGAL.

CLarice paroît en ces lieux,
Cachez vous, ou ſerrez les yeux,
Vous tous qui de l'Amour ne ſuivez point les traces;
Perſonne n'eſt en ſûreté,
Quand on voit arriver les Graces
A la ſuite de la Beauté.

XXXIII. MADRIGAL.

DEviendrai-je Coquette ?
Dis-moi ton ſentiment.
Je ſuis aſſez bien faite,
Pour avoir un Amant ;
J'en aurai ſurement.

XXXIV. MADRIGAL.

DE la beauté d'Iris voi le portrait fidelle ;
Elle eut une ame digne d'elle,
Un cœur tendre, un eſprit charmant.
Tu peux juger de mon martire,
Elle mourut, j'étois Amant ;
C'eſt tout ce que je te puis dire.

XXXV. MADRIGAL.

DEpuis que j'ai formé le deſſein de vous plaire
Je n'ai pas fait, Iris, tout ce que je pouvois ;
Mais, ſelon votre humeur ſcrupuleuſe & ſévere,
J'ai plus fait que je ne devois.
J'ai par tous mes reſpects ménagé votre gloire ;
Par mille petits ſoins j'ai ſignalé ma foi ;
Mon amour enfin s'eſt fait croire.
Et vous, ma jeune Iris, qu'avez-vous fait pour moi ?
Répenſe.
D'un Amant qui ne me plaît guere,
J'ai ſouffert ſans ennui les ſoins & l'entretien ;
J'ai connu ſon amour, ſans en être en colere.
Ne comptez-vous cela pour rien ?

XXXVI. MADRIGAL.

ENvieux, que veux-tu savoir ?
Cesse d'examiner ma vie,
Hé bien, j'aime Iris sans espoir,
Sans lui parler, & sans la voir.
Mon destin te fait-il envie ?

XXXVII. MADRIGAL.

EN amour quelquefois il faut jouer d'adresse.
Le grand-chemin de la tendresse
Près des fieres Beautés souvent est interdit.
Par quelqu'amoureux artifice
Il faut adroitement s'aider de leur caprice ;
Quelquefois deux jours de dépit
Font plus que deux ans de service.

XXXVIII. MADRIGAL.

EST-ce par habitude, ou par reconnoissance,
Iris, que vous aimez cet homme à cheveux courts,
Petit, laid, mal-tourné, qui vous parle toujours,
Et qui des vœux d'autrui s'inquiete & s'offense ?
A-t-il beaucoup d'esprit, seroit-il fort discret,
Ou quelque mérite secret
Vous le rend-il recommandable ?
Ce choix, quoi qu'il en soit, vous est peu glorieux ;
Et s'il est en amour quelqu'erreur pardonnable,
C'est que l'on fût au moins séduite pas les yeux.

XXXIX. MADRIGAL.

EN amour c'est tout que de plaire.
Et la fortune d'un Amant,
Par les soins assidus, & par l'empressement,

Le

Le plus souvent n'avance guere.
A peine ai-je donné des preuves de ma foi,
Qu'Iris, se déclarant pour moi,
Est prête à recevoir une amitié nouvelle;
Et mon Rival, pour tout appui,
N'a plus auprès de cette Belle,
Qu'un reste d'habitude, & des sermens pour lui.

XL. MADRIGAL.

EH quoi! Philis, sans vous déplaire,
Je puis dès aujourd'hui me nommer votre Amant;
Et vous raconter mon tourment,
Sans m'attirer votre colere;
Mon bonheur de bien loin surpasse mes desirs.
Ce qu'un siecle de soins, de peines, de soupirs,
Eût espéré de grace & de reconnoissance,
Vous me l'accordez en un jour.
Donner promptement en amour,
C'est une double récompense.

XLI. MADRIGAL.

GRace à cette jeune Beauté,
On plutôt grace à son caprice,
En peu de tems j'ai remporté
Ce que plusieurs ans de service
Auroient à peine mérité.
Mais je n'ose me croire heureux;
Quoique Philis soit fort aimable.
J'ai quelques Rivaux dangereux;
Et ce même caprice, à mes vœux favorable,
Peut bien le devenir pour eux.

XLII. MADRIGAL.

JE ne sai pas, Iris, à quoi mon cœur s'attend;
Je ne sai pas ce qu'il doit craindre;
Mais je suis triste & mécontent,
Sans avoir sujet de me plaindre.
Avec mille bontés vous me souffrez chez vous;
D'un visage oubligeant & doux
Vous recevez mes vœux, mes soins, & mes hommages.
De quoi suis-je donc affligé?
Ai-je vû dans vos yeux de sinistres préſages?
Enfin, dites-moi ce que j'ai.

XLIII. MADRIGAL.

IRis, qu'au prix du Hoc l'Amour vous touche peu!
C'est tout votre plaisir, vous n'aimez autre chose;
Et quand on va chez vous, il faut qu'on se propose
De ne vous approcher, que pour voir votre jeu.
C'est-là que l'ardeur qui me presse,
Fait que pour vous je m'intéresse,
Que je me consume en souhaits.
Je vous y rends de bons offices;
Mais, Iris, vos charmes sont faits
Pour recevoir d'autres services.

XLIV. MADRIGAL.

JEune Iris, quoiqu'avec douleur
Je ressente votre colere,
Pourvû qu'elle ne dure guere,
Elle me tient lieu de faveur.
Vous m'accusez d'indifférence;
Eh quoi donc! la moindre apparence
Doit-elle ainsi vous allarmer?

Si

Si d'un tel crime, hélas, vous m'avez cru capable,
Iris, il eſt aiſé de n'être plus coupable.
Puiſqu'il ne faut que vous aimer.

XLV. MADRIGAL.

LE chagrin & l'incertitude
Abattent le cœur d'un Amant.
La crainte d'un Rival lui donne à tout moment
Quelque nouvelle inquiétude.
A ſe perſécuter on eſt ingénieux :
Quelquefois on fait mal, lorſque l'on croit bien faire.
Je vous aimerois beaucoup mieux,
Si j'étois aſſuré de plaire.

XLVI. MADRIGAL.

PRudes, à qui le Ciel a donné des appas,
Vous ne me ſemblez gueres ſages;
Car enfin vous ne ſavez pas
Profiter de vos avantages.
Vous êtes faites pour l'amour.
Puiſque le Ciel vous a fait belles,
Auprès de vos Amans fidelles,
Que n'employez-vous mieux & la nuit & le jour?
Mais à votre bonheur un Démon porte envie;
Et vous paſſez de votre vie
Le plus beau ſans y conſentir,
Et le reſte à vous repentir.

XLVII. MADRIGAL.

PUiſque vous reſſentez ma peine,
Et que vous partagez mes feux,
Pourquoi, ſcrupuleuſe Climéne,
Retardez-vous le jour qui me doit rendre heureux;
Une faveur non limitée

Doit

Doit être, dites-vous, plus long-tems méritée.
Mais d'une longue attente épargnez-moi l'ennui.
Ce que vous promettez à ma persévérance,
Donnez-le moi dès aujourd'hui;
Ce sera grace & récompense.

XLVIII. MADRIGAL.

QUi ne connoît Iris, qu'en qualité de belle,
De douce, de spirituelle,
Et qui n'a pas un seul défaut,
Ne sait pas tout ce qu'elle vaut?
Il est d'heureux momens, d'obligeantes tendresses,
De doux emportemens, de pressantes caresses,
Qu'elle n'a que pour son Amant;
Pendant qu'une foule amoureuse
De la regarder seulement
S'estime encore trop heureuse.

XLIX. MADRIGAL.

QUoi! je vis, je respire, & je ne la vois pas!
Que ne me deviens-tu mortelle,
Lente & foible douleur, contre qui je combas?
Puisque je suis loin de ma Belle,
Sans doute qu'elle m'oublîra;
De mon absence, hélas! quelqu'un profitera.
Peut-être dans son cœur un autre a pris ma place.
O Ciel! épargne-moi ce cruel desespoir;
Et si tu prévois ma disgrace,
Que je meure sans la savoir.

L. MADRIGAL.

VOus qui d'un regard favorable
Rendez heureux un misérable,
Vous avez eu pour moi des craintes & des soins.

Que

Que je me ſens touché de cette grace extrême
Après cela ſi je vous aime,
Ne m'en accuſez pas au moins,
Ne vous en prenez qu'à vous-même.

LI. MADRIGAL.

A force de m'aimer, tu me rends miſérable.
Sans ceſſe contre moi tu grondes, tu te plains;
Sur le moindre ſoupçon tu me juges coupable,
Et tu crois tout ce que tu crains.
Que ton humeur, Philis, à ta beauté réponde.
Croi-moi toujours fidele & toujours amoureux;
Et ne fais pas un malheureux
Du plus heureux homme du monde.

LII. MADRIGAL.

POurquoi me demandez-vous tant,
Si mes feux dureront? ſi je ſerai conſtant?
Juſques à quand mon cœur vivra ſous votre empire?
Ah! Philis, vous avez grand tort!
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort.

LIII. MADRIGAL.

BElle Iris, ſi dans votre Empire
Je dois toujours ſans fruit ſouffrir tant de langueur;
Cruelle, par quelle rigueur
Aimez-vous tant à me le dire?
Hélas! c'eſt bien ſe plaire à croître ma douleur,
Que de m'annoncer un malheur,
De qui ma mort ſera la ſuite inévitable.
Vit-on jamais rien de ſemblable!

Pour

Pour rendre de tout point mon tourment sans égal,
Vous voulez que j'en aie & la peur & le mal.

LIV. MADRIGAL.

CEt Amant qu'on présume
Etre bien avec vous,
Vous l'aimez par coutume.
Je n'en suis point jaloux,
Non plus que d'un Epoux.

LV. MADRIGAL.

DOuter que je vous puisse aimer,
C'est vouloir m'accabler par de nouveaux supplices.
Je veux bien que le tems, mes soins, & mes services,
Aident à vous le confirmer.
Mais, qu'il vous paroisse incroyable,
A vous, ô Beauté trop aimable!
Que jamais dans vos fers je puisse être arrêté,
S'il en faut croire l'apparence,
Iris, cette incrédulité
Ne sert que de prétexte à votre indifférence.

LVI. MADRIGAL.

DE vos rigueurs, & de mes peines,
Je me plains la nuit & le jour;
Je les chante aux bords des fontaines;
Et l'écho les dit à son tour.
Ah! Philis, commençons à faire
Quelque-chose qu'il faille taire,

LVII. MADRIGAL.

Est-ce tendresse, est-ce pitié,
Qui dans les yeux d'Iris éclate ?
C'est au moins, si je ne me flate,
Un peu plus que de l'amitié.
Amour, il est tems de paroître,
Si tu veux te rendre le maître
D'un cœur difficile à gagner.
Aide-moi, poursuis, presse, frappe :
Il ne la faut point épargner,
De crainte qu'elle nous échappe.

LVIII. MADRIGAL.

Je passe tristement mes jours,
Et ne sais pas à quoi mon Iris les destine.
Mais, sans me vouloir mal, la Cruelle s'obstine
A ne me donner point secours.
Elle souffre ma plainte, & mon ardeur extrême
Elle dit même qu'elle m'aime ;
Et mille doux regards m'en servent de témoins.
Dans un frivole espoir je passe ainsi mon âge.
Il vaudroit bien mieux faire moins,
Quand on ne fait pas davantage.

LIX. MADRIGAL.

Il est mal aisé de vous plaire,
Fort aisé de vous irriter.
Je ne sais plus, Iris, ni ce que je dois faire,
Ni ce que je dois éviter.
Dans une peine si cruelle,
Le plus sûr seroit de changer.
Mais tant qu'on vous verra si belle,
Le moyen de s'en dégager ?

LX. MADRIGAL.

IRis, je vous vois peu, je vous parle encor moins;
Et lorsque le destin m'accorde cette grace,
Une légion de témoins
Observent tout ce qui se passe.
Hélas! si votre cœur pouvoit répondre au mien,
Que leur soin seroit inutile!
A deux Amans tout est facile,
Et l'on s'entend sans dire rien.

LXI. MADRIGAL.

IRis dit que son cœur est capable d'aimer:
Ses yeux doux & brillans disent la même chose.
Et la raison seule s'oppose
Aux feux que mon amour y devroit allumer.
Hélas! quand un Amant a le secret de plaire,
La raison trouve bien le secret de se taire.

LXII. MADRIGAL.

IRis dessus son lit couchée,
De mes nouveaux soupçons écoutant le recit,
En fut sensiblement touchée;
Et pour me rassurer l'esprit:
Je te serai toujours fidelle,
Chasse tes craintes, me dit-elle
En me serrant entre ses bras
Avec une tendresse extrême.
A ces ardens baisers reconnois si je t'aime?
Hé bien, Ingrat, crois-tu que je ne t'aime pas?

LXIII. MADRIGAL.

IRis me voit en sa présence
Le visage content, & l'esprit satisfait,

Et croit que je ſuis en effet
Tel que je ſuis en apparence.
Cependant je languis ; & loin de ſes appas
Le plaiſir le plus doux m'eſt une rude peine.
Hà ! plût au Ciel que l'Inhumaine
Me pût voir une fois quand je ne la vois pas.

LXIV. MADRIGAL.

JE ne vous vois que rarement ;
Je ne vous rends point de ſervices ;
Sous une belle humeur je cache mes ſupplices ;
Diroit-on que je ſuis Amant ?
Cependant, Iris, je vous aime ;
Mais je fais effort ſur moi-même,
Afin de vous ſauver les chagrins d'un jaloux.
Si mon reſpect un jour pouvoit ſe faire entendre !
Peut-être me compteriez-vous
Les ſoins que je n'oſe vous rendre.

LXV. MADRIGAL.

MIlle Amans réverent Béliſe ;
Et ſans avoir donné ſur elle aucune priſe,
Chacun d'eux dans ſon cœur ſe croit être le mieux.
Ils en ont cru ſans doute une vaine apparence,
Et n'ont point fait de différence,
Entre avoir les yeux doux, & faire les doux yeux.

LXVI. MADRIGAL.

ON me dit par-tout, que ma Belle
Brille d'une clarté nouvelle,
Et que depuis le long ſéjour
Que j'ai fait ſi loin de ſa vûe,
Sa beauté paroît chaque jour
De nouveaux attraits revêtue.

O Dieux !

O Dieux ! que peut-elle être, & quels sont ses appas !
Mes yeux, ne les revoyons pas ;
Dès leur premier éclat ils m'ont été funestes.
Mais c'est en vain, raison, que tu veux m'émouvoir ;
Je cours y perdre encor les misérables restes
Qui s'efforçoient en vain d'éviter son pouvoir.

LXVII. MADRIGAL.

PAr-tout où l'Amour regne, il doit faire la loi ;
Rien ne doit s'opposer à son pouvoir suprême :
Raison, scrupule, égards, auprès de ce qu'on aime,
Sont autant de manques de foi.

LXVIII. MADRIGAL.

PAr adresse, & non par honté,
Iris, qui me connoît amoureux de Clarice,
Loin de me reprocher mon infidélité,
S'emploie obligeamment pour servir mon caprice.
Ah ! qu'elle connoît bien l'Amour !
Déja par son secours ma victoire s'apprête ;
Plus elle avance ma conquête,
Plus elle hâte mon retour.

LXIX. MADRIGAL.

PEut-être je me l'imagine,
Peut-être aussi que je devine,
N'auriez-vous point, Iris, dessein de renouer
D'un clin-d'œil seulement daignez me l'avouer.
Malgré tous vos projets, si l'amour vous surmonte,
Par pudeur, ou par sotte honte,
Gardez-vous de me le celer.
Il fait bien tous les jours d'autres métamorphoses :
Et pour m'en avertir, il ne faut point parler ;
A demi-mot j'entens les choses.

LXX. MADRIGAL.

PHilis ne m'aimera jamais.
Sur tout ce que je dit, ſur tout ce que je fais,
Elle me loue, elle me flate.
C'eſt le paiement d'une Ingrate.

LXXI. MADRIGAL.

QU'on puiſſe oublier ce qu'on aime,
Et qu'un fatal éloignement
Ebranle le cœur d'un Amant,
Non, cela ne ſe peut; j'en juge par moi-même.
Je ſonge à mon Iris, & la nuit, & le jour:
Je ſoupire après ſon retour;
Et je connois bien que l'abſence
Eſt un prétexte à l'inconſtance,
Plutôt qu'un remede à l'amour.

LXXII. MADRIGAL.

QUand donc reverrai-je ma Belle?
Quoi! loin de ſes beaux yeux paſſerai-je mes jours?
Et ce triſte devoir qui me ſépare d'elle,
Hélas; durera-t-il toujours?
Encor ſi mon malheur la rendoit plus humaine,
Si mon cœur ſe ſentoit flaté de quelqu'eſpoir!
Mais de faire durer ma peine,
L'Ingrate ſe fait un devoir.

LXXIII. MADRIGAL.

QUoi! Doriſe, ſans vous déplaire,
Je puis donc aujourd'hui me nommer votre Amant,
Et vous raconter mon tourment,

Sans

Sans attirer votre colere?
Mon bonheur prévient mes desirs,
Ce qu'un siécle de soins, de peines, de soupirs,
Eût mérité de récompense,
Vous me l'accordez en un jour;
Et tout ce que pour vous va faire mon amour,
N'est plus qu'une reconnoissance.

LXXIV. MADRIGAL.

SUr le choix des deux Sœurs si ma peine est extrême,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux;
Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime.
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi-même,
Qui des deux je n'aimerai pas.

LXXV. MADRIGAL.

SI quelqu'un de l'Amour veut sentir le pouvoir
Incomparables Sœurs, il ne faut que vous voir;
On n'apprend que trop tôt quel mérite est le vôtre.
La résistance est vaine, il faut en venir-là.
J'en aime l'une; & sans cela,
Je pense que j'aimerois l'autre.

LXXVI. MADRIGAL.

ADieu, trop aimable Céphise,
Je vous quitte en quittant l'espoir.
Indigne d'être à vous, indigne de vous voir,
Je vais des fiers destins achever l'entreprise;
Je vais par mes langueurs précipiter le cours
Des plus infortunés & des plus tristes jours

Qu'on ait jamais passé sous l'amoureux empire.
Mais j'aimerai le mal qui m'aura consumé;
Pourvû qu'en me plaignant, un jour vous puissiez dire:
Il m'aimoit, & je l'eusse aimé.

LXXVII. MADRIGAL.

A tout autre cœur que le mien,
Bélise, ce précieux gage,
De votre belle main le présent & l'ouvrage,
Peut-être passeroit pour un souverain bien.
Mais, hélas! ce n'est presque rien,
A qui desire davantage.

LXXVIII. MADRIGAL.

AH! que la patience a dequoi s'exercer,
Quand on est si long-tems sans voir ce que l'on aime!
Que deux jours sont longs à passer.
Quand on vous doit voir le troisieme!

† †

Mon Iris me promit Lundi,
Que je la verrois Mercredi.
Ah! bons Dieux! l'ennuyeux Mardi.

LXXIX. MADRIGAL.

CE brasselet de mes cheveux
Qui rendroit un Amant heureux,
Vous semblera peut-être un présent ordinaire.
De nos deux cœurs unis qu'il soit le doux lien.
C'est peu, si vous ne m'aimez guere;
C'est beaucoup, si vous m'aimez bien.

LXXX. MADRIGAL.

CAliſte me fait les doux yeux,
Belle Iris, je vous le confeſſe;
Mais je jure par tous les Dieux,
Que je vous aimerai ſans ceſſe.
Ce n'eſt pas que cette Beauté
De mille attraits ne ſoit pourvûe;
Mais, mon Iris, en vérité,
Quand une fois on vous a vûe,
On n'eſt plus dans la liberté.

LXXXI. MADRIGAL.

EN vain, Philis, pour me charmer,
Vos yeux tâchent de me ſurprendre.
Mais promettez-moi de m'aimer,
Je n'irai pas loin ſans me rendre.

†

Vous ne ſongez à m'engager,
Que pour ſervir à votre gloire;
Mais vous aurez part au danger,
Ou vous n'aurez pas la victoire.

LXXXII. MADRIGAL.

EN m'éloignant de l'aimable ſéjour,
Où Montelin a mon ame engagée,
Des Amours la galante cour
Entre nous deux s'eſt partagée.
Les jeux, les ris, les agrémens,
Tous les Amours qui rendent belle,
Ceux qui des yeux font les doux mouvemens,
Sont tous demeurés auprès d'elle;
Mais ceux qui portent dans le cœur
Le feu, les tranſports, la langueur,

Les vains desirs, les soupirs & les peines,
Tous avec moi sont partis de Marennes.

LXXXIII. MADRIGAL.

IRis, cette rare Beauté,
Pour qui nuit & jour je soupire,
Et dont le rigoureux empire
Est si rempli de cruauté,
Du plus sot homme que l'on voie,
Par un triste hymen est la proie.
Toutes les nuits entre ses bras
Peut-être il tient cette farouche;
Et la Belle n'a point d'appas
Où son indigne main ne touche.
Que tout se fait injustement!
Pendant qu'un Sot tranquillement
Jouït d'une Beauté céleste,
Un honnête-homme vainement
Languira pour avoir son reste!

LXXXIV. MADRIGAL.

JEune Iris, dans notre querelle
Je n'examine point qui de nous deux a tort.
De tout ce qu'il vous plaît je demeure d'accord,
Et vous avez raison, puisque vous êtes belle.

LXXXV. MADRIGAL.

JE sais que ma joie est prochaine,
Que bien-tôt je vous dois revoir.
Mais que l'impatience est une étrange peine!
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous, dans votre solitude,
Etes-vous sans inquiétude?
Le calme & les plaisirs vous suivent-ils toujours?

XCI. MADRIGAL.

ME voici dans le même lit,
Où j'ai vû reposer ma Belle.
Ah! si l'Amour étoit aussi juste qu'on dit;
Y serois-je sans elle?

XCII. MADRIGAL.

QUe ce penser est doux, & que j'ai de plaisir,
Lorsque je m'entretiens des charmes de ma Belle!
Je maudis tout emploi qui m'ôte le loisir
De passer tout le jour à ne parler que d'elle.
Peut-on assez louer cet abord gracieux,
Cette taille, ce teint, cette bouche, ces yeux,
Cet esprit sans pareil, cette douceur extrême?
Ah! ma raison s'y perd, & j'en suis tout charmé.
Dieux! si tant de plaisirs suivent celui qui l'aime,
Que seroit-ce d'en être aimé?

XCIII. MADRIGAL.

QUoi! mon Iris, pour un baiser,
Vous pouvez contre moi si long-tems vous défendre?
Et ce qu'impunément un autre auroit pu prendre,
Vous pouvez me le refuser?
Que sert tant de respect, tant de délicatesse?
Un peu de force, un peu d'adresse,
M'auroit fait obtenir, sans vous importuner,
Ce que vous aimez mieux pardonner que donner.

XCIV. MADRIGAL.

Rien ne dure si peu que le tems des plaisirs,
La grace, l'enjoûment, la beauté, la jeunesse.
On a bien-tôt perdu ce qui fait la tendresse;
Il ne reste que les desirs.
Et cependant au lieu d'en tirer quelque usage,
On passe tristement son âge.
Ne voulant pas ce que l'on peut,
Ne pouvant plus ce que l'on veut.

XCV. MADRIGAL.

Si nous voulions tous deux nous desaccoutumer,
Vous des poursuites de Mélinte,
Et moi des caresses d'Aminte,
Nous pourrions, je crois, nous aimer.
Mais doit-on dans l'incertitude
Quiter une douce habitude,
Sans savoir quels succès auroient de nouveaux feux?
Si l'Amour, belle Iris, pour moi vous sollicite,
Vous n'aurez pour avoir mes vœux
Qu'à me rendre ce que je quite.

XCVI. MADRIGAL.

Si je néglige vos appas,
On me fait la même injustice,
L'Amour me fait aimer où l'on ne m'aime pas;
Il faut s'en prendre à son caprice.
D'un réciproque amour je connois bien le prix:
Je sai, belle Philis, quel mérite est le vôtre;
Mais j'aime les froideurs d'Iris,
Plus que les caresses d'une autre.

Ne regretez-vous point vos aimables demeures?
Et ne comptez-vous point les jours,
Dont je compte toutes les heures?

LXXXVI. MADRIGAL.

JE ne sai si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte
Me pressa doucement la main.
Aussi-tôt d'une main fidelle,
Sans répondre à cette Beauté,
Je serrai celle de ma Belle,
Que j'avois de l'autre côté.
Iris, qui n'est pas mal adroite,
S'en douta bien, & m'entendit;
Et je lui dis de la main droite,
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

LXXXVII. MADRIGAL.

JE vous rends votre liberté,
Bélise; & sans m'être infidelle,
Vous pouvez de votre côté,
Chercher avanture nouvelle.
Un jeune & rare objet, avec des yeux charmans,
A de nouveaux desseins m'invite.
Ne me reprochez point mes vœux ni mes sermens;
Un Amant bien traite, qui peut durer huit ans,
Doit ce me semble en être quite.

LXXXVIII. MADRIGAL.

IRis n'épargne point ses regards & ses charmes
Pour engager un pauvre Amant;
Mais, dès qu'il a rendu les armes,

A quelqu'autre conquête elle court promptement.
Ce n'eſt pas qu'elle ſoit légere,
Que les nouveaux objets la puiſſent enflammer;
Mais c'eſt que la Belle veut plaire,
Et qu'elle ne veut point aimer.

LXXXIX. MADRIGAL.

IRis belle comme le jour,
Et le jeune Daphnis l'aimant plus que ſoi-même,
Se ſont convertis ce Carême,
Et ne ſongent plus à l'Amour.
Ils ne parlent que d'abſtinence,
De retraite, de pénitence;
Et ce n'eſt plus qu'au Ciel, qu'ils adreſſent leurs vœux.
Ils donnent aux Autels leur fleur & leur jeuneſſe,
Et ſe ſont réſervés tous deux
De faire l'amour en vieilleſſe.

XC. MADRIGAL.

MOn Iris, quand l'heure eſt venue,
Qu'il faut m'en aller de chez vous,
Par un charme puiſſant mon ame eſt retenue,
Et jamais je ne m'y réſous.
Plus de vingt fois en un quart-d'heure
Je dis adieu, puis je demeure,
Et pour vous voir encor je cherche cent détours.
Il faut partir enfin; mais, quand je me retire,
Il me ſemble que j'ai toujours
Quelque-choſe encore à vous dire.

XCVII. MADRIGAL.

SI jamais je ceſſe d'aimer,
Je meure ſi je me rengage;
De trop de paſſions on ſe ſent conſumer,
Et de trop de malheurs on éprouve l'outrage.
Ou la Belle, de peur d'allarmer ſon Jaloux,
Ne vous voit que fort peu, manque cent rendez-vous;
Ou de quelque Importun elle eſt toujours ſuivie.
Exempt de ces chagrins, n'eſt-on pas bien-heureux?
Mais, hélas! c'eſt d'Iris que je ſuis amoureux.
Ah! j'en ai pour toute ma vie.

XCVIII. MADRIGAL.

TOute indifférente qu'elle eſt,
Cette fiere Beauté me plaît;
Toujours mon ame en eſt ravie.
Je l'aime avec ſa cruauté,
Plus que Philis, plus que Silvie,
Avecque leur facilité.

XCIX. MADRIGAL.

UN baiſer bien ſouvent ſe donne à l'avanture,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure;
Mais ce n'eſt pas en bien uſer.
Il faut que le deſir & l'eſpoir l'aſſaiſonne,
Et pour moi, je veux qu'un baiſer
Me promette plus qu'il ne donne.

C. MADRIGAL.

BEliſe ne veut point d'Amant,
Mais voudroit un Ami fidelle,
Qui pour elle eût des ſoins & de l'empreſſement,

Et qui même la trouvât belle.
Amans qui soupirez pour elle,
Sur ma parole tenez bon;
Bélise de l'Amour ne hait rien que le nom.

CI. MADRIGAL.

CEtte douce fureur de se voir, d'être ensemble,
Que l'on appelle empressement,
Quoique vous m'aimiez tendrement,
Vous ne l'avez point, ce me semble.
Il est par-tout des yeux ennemis & jaloux
Qui nous obligent, dites-vous,
A sauver la moindre apparence.
Iris, je vois naître le jour
Qui doit terminer mon absence,
Par quelque fausse bienséance.
Ne m'empoisonnez point les plaisirs du retour.

CII. MARDRIGAL.

ELle est coquette, sotte, & belle:
Assez belle pour le plaisir,
Assez sotte pour mal choisir,
Assez coquette enfin pour n'être pas cruelle.
Elle aura la foule chez elle.

CIII. MARDIGAL.

EN vain par un éloignement
Je tâche à calmer mon tourment,
Qui tous les jours empire aux yeux de cette Belle.
Ce remède augmente mes soins;
Et jamais je ne souffre moins,
Que quand je languis auprès d'elle.

CIV. MADRIGAL.

GRace à l'éternelle préſence
De ce fâcheux objet qui vous a mis au jour,
Vous ne voyez de mon amour
Que le reſpectueux ſilence,
Les petits ſoins, la complaiſance,
Tout le reſte m'eſt interdit;
Et cependant rien ne s'avance.
Si jamais d'être ſeuls le bonheur nous en dit,
Prévenez, s'il ſe peut, Iris, mon eſperance;
Pour un tems faites-moi credit
De l'amoureuſe recompenſe.

CV. MADRIGAL.

IRis, de tant d'Amans qui vivent ſous vos loix,
A qui donnez-vous votre voix?
A la perruque blonde ou brune?
Au plus cheri de la fortune?
Hélas! que je ſerois heureux,
Si c'étoit au plus amoureux!

CVI. MADRIGAL.

JE ſai quelqu'un plus grand que toi,
Qui ſe moque de ton empire,
C'eſt le Devoir, Amour. Quoique l'on puiſſe dire,
Il ne reconnoît point ta loi.
J'aime depuis long-tems une Beauté ſévere,
Toujours à mes deſirs également contraire.
Je la menace en vain des traits de ton pouvoir;
Malgré mes ſoins & mes ſervices,
Elle appelle toujours ce funeſte Devoir
Au ſecours de ſes injuſtices.

CVII.

CVII. MADRIGAL.

MOn Iris, ne ſuccombons pas
Aux petits malheurs qui nous troublent:
Plus on nous livre de combats,
Plus il faut que nos feux redoublent.
Pour un diſcours, ou pour un bruit,
Nous priverons-nous du ſeul fruit
Dont juſqu'ici l'Amour a payé nos ſervices?
Hà! ne nous ôtons point le doux plaiſir des yeux,
Et ne devenons point complices
Du deſſein de nos Envieux.

CVIII. MADRIGAL.

MIlle raiſons devroient me défendre d'aimer.
Il ne faut donc plus voir mon aimable Lucrece:
Quelque part qu'elle ſoit, elle a droit de charmer;
Et moi je ne puis plus inſpirer de tendreſſe.
On ſe flate, & on croit réparer par les ſoins
Ce qui nous manque de mérite.
La difficulté nous irrite;
Et on n'en eſpere pas moins.
Mais, bons Dieux! quoi qu'on puiſſe faire,
Quand on a paſſé ſon printems,
C'eſt une dangereuſe & difficile affaire,
Que de ſonger à ſatisfaire
Un cœur & des yeux de quinze ans.

CIX. MADRIGAL.

NE te plains point, Tircis, de ton ſort rigoureux.
N'eſt-ce pas aſſez que de plaire?
Peut-être tu ſerois encore plus heureux,
Si l'on ſe permettoit tout ce qu'on pourroit faire.
Après deux ans entiers de ſervice & d'amour,

Voila

Voilà de quoi Philis me payoit l'autre jour,
Sans qu'elle osât me rien promettre.
Je pressai, on se défendit:
Je persistai, on s'attendrit;
Et la Belle enfin me promit
Ce qu'elle n'osa se permettre.

CX. MADRIGAL.

PArce qu'il a peu de mérite,
Et qu'on ne veut point de son cœur,
Le bonheur des autres l'irrite,
Il devient leur persécuteur.
Avecque le dessein de nuire,
En tous lieux il se vient produire,
Et vient toujours mal-à-propos.
Contre tout le monde il déclame,
Et le Sot ne laisse en repos,
Que les deux Galans de sa Femme.

CXI. MADRIGAL.

PHilis, puisque votre cœur
A tout autre me préfere,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour se differe?
Quoi! pour vous déterminer
Faut-il tant examiner
Le mérite & le service?
Prenez un chemin plus court,
Et sachez que le Caprice
Est la raison de l'Amour.

CXII. MADRIGAL.

POurquoi me fuyez-vous, cruelle?
Mes regards auroient-ils causé votre courroux?

Endu-

Endurez seulement que je vous trouve belle;
C'est tout ce que je veux de vous.

CXIII. MADRIGAL.

PArdonnez, mon Iris, à cette humeur chagrine
Qui me rend quelquefois déplaisant à vos yeux.
Lorsque moins on se l'imagine,
Mille petits sujets l'excitent en tous lieux.
Quoique le plus souvent ma crainte soit frivole,
Un regard sans dessein, une simple parole,
Un rapport, un mal-entendu,
A tout on se laisse surprendre;
Et, quand on a l'ame un peu tendre,
Dans le moindre malheur on croit être perdu.

CXIV. MADRIGAL.

QU'il vous seroit aisé, dans mon malheur extrême,
De changer mon sort rigoureux!
Dis-moi seulement une fois, je vous aime;
C'est assez pour me rendre heureux.
Hà! que pour mon amour c'est un mauvais présage,
Que vous trouviez ce mot si dur à prononcer!
En doit-il couter davantage
A le dire qu'à le penser?

CXV. MADRIGAL.

QUe l'on fait peu quand on se leve,
Tout ce qu'on doit faire le jour!
Telle commence en pleurs, qui bien souvent l'acheve
Dans les plaisirs & dans l'amour.
Ce matin j'étois dans la peine,
Mécontent de Philis, accablé de sa haine,
Résolu de rompre mes fers.
Sur le soir je l'ai vûe, & mon ame ravie,

Mais

Mais ne dites pas tout, mes vers;
Les Dieux me porteroient envie.

CXVI. MADRIGAL.

QUe le chemin eſt long, & que le jour me dure!
Mon amour eſt à la torture;
J'attens Iris en ce ſejour.
Ah Dieux! que j'ai d'impatience!
Je ſouffre encor plus du retour,
Que je ne faiſois de l'abſence.

CXVII. MADRIGAL.

QUe je vous aime, beaux cheveux,
De ma divine Iris depouille précieuſe!
Et qu'enchaîné de vos doux nœuds,
Je trouve ma priſon charmante & glorieuſe!
Avant que de ſa main vous me fuſſiez donnés,
Ah! que vous étiez fortunés
D'approcher de ce beau viſage!
Et tombant ſur ſa joue, ou flottant ſur ſon ſein,
Qu'elle vous mit bien en uſage,
Quand ſur ma liberté la Belle fit deſſein.

CXVIII. MADRIGAL.

RIen n'égale Iris en fierté,
Comme en charmes rien ne l'égale.
Depuis que j'ai vû ſa beauté,
J'en fais une épreuve fatale.
Sur ſon cœur je n'ai rien gagné:
Services, vœux, & ſoins, elle a tout dédaigné;
Ce qui plaît même aux Dieux, lui ſemble mépriſable.
Parmi tous les objets qui nous peuvent charmer,
Il n'en eſt point de plus aimable,
Ni que l'on doive moins aimer.

CXIX.

CXIX. MADRIGAL.

SOus ombre qu'il n'eſt pas bien-fait,
Et qu'il n'eſt gueres propre à ſéduire perſonne,
Vous croyez que l'on vous ſoupçonne
Moins que ſi vous aviez un Amant plus parfait.
Souffrez, jeune Philis, que je vous déſabuſe.
Ce qu'on dira de plus, c'eſt que vous aurez fait
Une ſottiſe ſans excuſe.

CXX. MADRIGAL.

SEduire le cœur d'une Belle
Aux dépens d'un fâcheux Mari,
Ce n'eſt pas choſe fort nouvelle.
Mais de détruire un Favori,
Amoureux, aimable, & chéri,
Dans un cœur occuper ſa place,
Et profiter de ſa diſgrace,
C'eſt-là le plus grand des plaiſirs,
Et le ſeul que je tiens digne de mes deſirs.

CXXI. MADRIGAL.

VOus me traitez, Iris, comme un nouveau-venu,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, pourtant, que je vous aime.
Mais pour un plus heureux votre cœur prévenu
Feint toujours d'ignorer ma paſſion extrême;
Mon reſpect vous l'a dit encor mieux que moi-même.
J'aurois pu faire le jaloux;
Pour troubler mon Rival aller ſouvent chez vous;
Je n'ai pas voulu vous déplaire.
Pouvois-je mieux me découvrir?
N'eſt-ce pas aimer que ſouffrir?
N'eſt-ce pas parler que ſe taire?

CXXII. MADRIGAL.

AMans qui vous laſſez de ſoupirer en vain;
Et qui de l'ingrate Clarice
Songez à quitter le ſervice,
Ne précipitez pas un ſi triſte deſſein.
Pour vous encourager à la perſéverance,
Jettez les yeux ſur ſon beau ſein;
Et jugez de la recompenſe.

CXXIII. MADRIGAL.

BEliſe, je differe, & je n'oſe me rendre.
Tant d'Amans ſoupirent pour vous,
Et vous faites tant de Jaloux,
Que je ne ſai quel parti prendre.
Rien ne vous manque pour charmer;
A vos beaux yeux tout eſt facile;
Mais s'engager à vous aimer,
C'eſt s'attirer toute la Ville.

CXXIV. MADRIGAL.

BEliſe, une bonne amitié
N'eſt pas aſſez de la moitié,
Pour répondre aux deſirs d'un cœur un peu ſenſible
Quand on a vû vos yeux par qui tout eſt ſoumis
Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible
De n'être que de vos amis.

CXXV. MADRIGAL.

CContre l'ardeur qui me poſſéde,
Tous vos deſſeins ſont ſuperflus,
Et je n'y ſai plus qu'un reméde,
Iris; c'eſt de ne vous voir plus.

Mais, hélas! ce malheur extrême
Ne se peut souffrir sans mourir;
Et s'il faut mourir pour guérir,
Excusez-moi, si je vous aime.

CXXVI. MADRIGAL.

DE l'Amant que je vois sans cesse autour de vous,
Je ne saurois être jaloux.
Et si votre beauté l'arrête,
Déclarez-vous sans consulter;
Je ne veux point d'une conquête,
Qu'il auroit pu me disputer.

CXXVII. MADRIGAL.

EN amour le plus grand des maux,
Ce n'est pas, comme on dit, le nombre des Rivaux:
Un cœur se sent toujours flaté de la victoire.
Il est, belle Clarice, un plus cruel tourment;
C'est d'aimer sans déguisement,
Et ne pouvoir se faire croire.

CXXVIII. MADRIGAL.

HE quoi! vous craignez l'Amour!
Vous dont les yeux pleins de charmes
Lui fournissent chaque jour
Ses plus redoutables armes?
Non, non, n'appréhendez rien;
L'Amour vous traitera bien.
Aimez, aimez-moi, Clarice.
Tout ce que vous souffrirez,
Ne sera plus un supplice,
Si-tôt que vous aimerez.

CXXIX.

CXXIX. MADRIGAL.

EST-ce à cause que vous partez,
Iris, que vous êtes plus belle?
Ce qui m'est un sujet d'une douleur mortelle
Accroît-il ainsi vos beautez?
Hà! que vous êtes inhumaine.
D'ajouter encore à ma peine
La rigueur d'un tourment nouveau!
Loin de vous affliger de l'ennui qui m'accable,
Votre visage en est plus beau.
Aimez plutôt, Iris, & soyez moins aimable.

CXXX. MADRIGAL.

JE dois, je le sens bien, vous être quelque-chose:
De mon destin, Bélise, ordonnez promptement,
Pendant que de mon cœur librement je dispose.
Serai-je votre Ami? serai-je votre Amant?
Il est certain, que si j'écoute
Tout ce que mon cœur me dira,
Je serai . . ., je serai sans doute. .;
Mais non, je ne serai que ce qu'il vous plaira.

CXXXI. MADRIGAL.

IL est vrai, jeune Iris, que vous savez aimer;
Et vos regrets en sont d'illustres témoignages.
D'un exemple si beau l'on se sent animer,
Et mille Amans depuis vous offrent leurs hommages.
De vos chagrins, de vos rigueurs,
De vos soupirs, de vos langueurs,
Chacun se fait de nouveaux charmes.
Puisqu'elle aimoit, dit-on, peut-être elle aimera.
Heureux qui fit couler ses larmes;
Plus heureux qui les essuîra!

CXXXII. MADRIGAL.

JE ſai qu'Iris ne m'aime pas.
Cependant elle fait des pas
Pour m'empêcher d'être infidelle.
Sans doute mon amour ſert à ſa vanité;
Dans l'équipage d'une Belle
Il faut bien par honneur quelqu'Amant maltraité.

CXXXIII. MADRIGAL.

LA crainte ſuit toujours les deſirs amoureux;
Plus ce qu'on aime, a de mérite,
Plus la défiance s'irrite:
On ne ſe croit jamais heureux.
Vous m'aimez, dites-vous. Quel bonheur! quelle gloire!
Iris, pour me le faire croire,
Dites le moi toujours, & jamais ne ceſſez.
Que vos doux regards m'en aſſurent;
Que vos doux baiſers me le jurent;
A tous momens recommencez,
Encore n'eſt ce pas aſſez.

CXXXIV. MADRIGAL.

L'Entrepriſe en amour abrége bien des choſes;
Des plus douces faveurs elle prévient le don.
D'Amarante, par trahiſon,
J'ai baiſé les levres de roſes.
Elle m'a bien grondé, j'ai demandé pardon.
J'ai fait, pour l'obtenir, & pour la ſatisfaire,
Tout ce qu'a ſouhaité cette Beauté ſévere.
J'ai tout promis, j'ai tout juré;
Et le baiſer m'eſt demeuré.

CXXXV. MADRIGAL.

MOn Iris, eſt-il poſſible,
Que, logeant l'Amour chez vous,
Vous ſoyez ſi peu ſenſible
A ce qu'il a de plus doux?
Vos beautez, votre jeuneſſe,
Paſſent inutilement;
Et votre fidéle Amant
En va mourir de triſteſſe.
Uſons mieux de nos deſirs.
En ces mortelles demeures
Nous perdons plus de plaiſirs
Que nous ne differons d'heures.

CXXXVI. MADRIGAL.

PHilis, vous me maltraitez.
Il faut prendre patience.
J'aime encor vos cruautez
Plus que votre indifférence,

CXXXVII. MADRIGAL.

QUe mon Iris me plaît, lorſqu'elle eſt négligée,
Et que je la vois dégagée
De tous les ornemens qui cachent ſes beautez!
La Belle les a tous quittez:
Une juppe de ſimple toile
Aux plus ſecrets appas ſert à peine de voile:
On lui voit à plaiſir & le bras & la main,
Et rien ne cache ſon beau ſein.
Sur un lit de repos cette Belle eſt couchée,
La tête dans la main nonchalamment panchée,
Les yeux tournez vers ſon Amant,
Telle étoit jadis la plus belle

De toute la Troupe immortelle
Auprès du beau Chasseur qui causoit son tourment.
Mais, belle Iris, ne faisoit-elle
Que le regarder seulement?

CXXXVIII. MADRIGAL.

QUelquefois en dormant je vois mon Inhumaine;
Elle semble pour lors prendre part à ma peine.
Le Dieu qui préside au sommeil,
M'entretient jusqu'à mon reveil
De cet agréable mensonge.
O! Destin plein de cruauté!
Ma félicité n'est qu'un songe,
Et mon mal une vérité.

CXXXIX. MADRIGAL.

REcevoir du premier venu
Les louanges & les fleuretes;
Avecque le plus inconnu
Dire mille choses secretes;
Sans discernement & sans choix
Souffrir des libertez contre toutes les loix
Et d'amour & de bienséance;
Croyez-moi, trop facile Iris,
Le véritable Amant alors est bien surpris,
Et ne manque pas de constance,
Si pour vous il est sans mépris.

CXL. MADRIGAL.

RIen ne peut égaler la beauté de Philis.
Mille traits achevez composent son visage:
Elle a des cheveux bruns qu'elle met en usage
Contre un teint plus blanc que les lis:
Sa taille est haute, fine, & belle:

Son air eſt noble & grand, ſon port plein de douceur,
Enfin, les yeux ſont faits pour elle,
Comme les cœurs ſont faits pour ſon petit cœur.

CXLI. MADRIGAL.

SI l'on raiſonnoit tant, jamais on n'aimeroit;
Et le triſte nom d'eſclavage,
Qui des Amans eſt le partage,
Lui tout ſeul nous rebuteroit.
Puiſque vous répondez à mon amour extrême,
Vos ſcrupules, Iris, ne ſont plus de ſaiſon;
Tout ce qu'on donne à la raiſon,
On le dérobe à ce qu'on aime.

CXLII. MADRIGAL.

SOuvent la belle Iris d'une treſſe dorée
Couvre le brun de ſes cheveux;
Mais de quoi qu'elle ſoit parée,
Toujours elle attire les vœux.
Eſt-elle brune, eſt-elle blonde?
Rien ne l'égale dans le monde.
Rien n'égale auſſi mon amour;
Et ſans être inconſtant, j'ai la bonne fortune
D'être Amant, en un même jour,
Et d'une belle Blonde, & d'une belle Brune.

CXLIII. MADRIGAL.

SI d'un de vos Amans jamais vous faites choix;
Quoique nouveau-venu, j'eſpere votre voix.
Depuis le jour qu'à vos charmes
Ma raiſon rendit les armes,
Une légion d'amours
Dans mon cœur fit ſa demeure;

Et je vous aime en une heure,
Plus qu'un autre en quinze jours.

CXLIV. MADRIGAL.

SAns les déſordres de ce tems
Je ne verrois point cette Belle;
Et pendant la ſaiſon nouvelle
On me l'enleve tous les ans.
Mais, grace à la guerre civile,
On ne peut ſortir de la Ville,
Et rien n'eſt ſûr hors de Paris.
Funeſte Démon de la guerre,
Déſole, ſi tu veux, la terre;
Le plus grand des malheurs eſt l'abſence d'Iris.

CXLV. MADRIGAL.

VOtre conſcience vous preſſe,
Iris, vous allez à confeſſe.
Quels ſont donc ces ſecrets que vous vous reprochez?
Que mon bonheur ſeroit extrême,
Si c'étoit un de vos péchez
D'aimer un peu trop qui vous aime!

CXLVI. MADRIGAL.

QUe mon deſtin eſt rigoureux!
Iris, l'aimable Iris, a perdu la lumiere.
Douce, obligeante, quoique fiere,
Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux;
Dans les avantures fâcheuſes
Les égards & les ſoins d'une tendre amitié;
Parmi les peines amoureuſes
Tout le ſupport de la pitié.
Appuyé d'un ſecours ſi ſûr & ſi fidelle,

De tous les déplaisirs mon cœur venoit à bout,
Iris me consoloit de tout
Et rien ne me console d'elle.

CXLVII. MADRIGAL.

MA jeune Iris n'est plus; le Ciel me l'a ravie,
Ce cher objet de mes amours.
Ce que je voyois tous les jours,
Je ne le verrai de ma vie.
Elle occupoit tous mes desirs;
Je n'avois point d'autres plaisirs;
Tous mes soins se bornoient à servir cette Belle.
Que ferai-je, grands Dieux! que dois-je devenir?
Hélas! n'aurai-je plus de commerce avec elle
Que par un triste souvenir?

STANCES.

I. STANCES.

CLoris, tous les jours mon Rival
Vous parle, & vous voit à son aise.
Avec vous seule il danse au bal;
Et tout ce qu'il fait, bien, ou mal,
Je ne vois pas qu'il vous déplaise.

Encor que je sois à l'écart,
Je ne vous perds gueres de vûë;
Et l'autre jour par un regard,
Où sans doute lui seul eut part,
Je reçus le coup qui me tuë.

De quels déplaisirs, de quels soins,
N'eus-je point l'ame traversée?
Cent fois je vous en aimai moins;
Et vos beaux yeux furent témoins
Du desordre de mes pensées.

Vous voulûtes me rappeller,
Avec leur douceur ordinaire;
Mais bien loin de me consoler,
Ce ne fut que renouveller
Le crime qu'ils venoient de faire.

Pour satisfaire à mon amour
Qui depuis me rend misérable,
Je ne m'occupe tout le jour,
Qu'à rechercher quelque détour,
Pour ne vous trouver point coupable.

II. STANCES.

CEs deux Sœurs, d'égale beauté,
De tous les cœurs ont fait partage.
Je garde seul ma liberté,
Parmi ce public esclavage.

Tout ce qu'on voit de précieux,
En leurs personnes se rassemble.
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux,
C'est qu'elles sont toujours ensemble.

Ainsi, mon esprit suspendu
Ne se déclare pour aucune;
Mais j'étois un homme perdu,
Si je n'en eusse connu qu'une.

III. STANCES.

PAr mille petits refus
Que me fit hier ma Belle,
Plus que jamais je connus,
Que je ſuis bien avec elle.

Sans doute elle déguiſoit
Sa paſſion & ſa flâme,
Et m'accordoit en ſon ame
Ce qu'elle me refuſoit.

En même tems que ſa bouche
Me diſoit, Je ne veux pas,
Ses yeux me diſoient tout bas,
Je ne ſuis pas ſi farouche.

Depuis j'ai ſû de l'Amour,
Que ſans la troupe importune
Qui nous ſuivit tout le jour,
Rien n'égaloit ma fortune.

IV. STANCES.

QUand on aime, & qu'on eſt ſage,
On n'eſt jamais malheureux:
On tourne à ſon avantage
Ce qu'on croit le plus fâcheux.

De deux Amans en querelle
Rien n'eſt ſi doux que l'accord:
Un cœur en eſt plus fidelle,
Quand il réſiſte à l'abord.

Une humeur un peu bizarre
Sert de ragoût en amour;
Et l'abſence nous prépare
Un agréable retour.

CON.

CONTES.

I. CONTE,

LE CORBEAU.

AImable & jeune Corneille,
Des Corneilles la merveille,
Puiſque parmi les Corbeaux
Les plus noirs ſont les plus beaux,
Je puis avecque juſtice
Vous faire offre de ſervice,
Et prétendre hautement
L'honneur d'être votre Amant.
J'ai l'air & la mine fiere :
J'ai l'humeur aſſez altiere ;
Mais deſormais devant vous
Je ſerai ſoumis & doux.
Ma voix rude & croaſſante,
Dans les airs retentiſſante,
Pour vous ſe radoucira,
Et de tels chants chantera,
Qu'on les trouvera très-dignes
Des plus fameux de nos Cignes.
J'aurai nombre de Rivaux ;
Vous aurez quelques Rivales.
S'ils ne ſont pas mes égaux,
Elles ſont moins vos égales.
Aimons donc ſans differer ;
Et ſoyons-nous ſi fidelles,
Qu'on nous puiſſe comparer
Aux plus ſimples Tourterelles.

II. CONTE,

Venus.

NOus, Souveraine des Cœurs,
De tous ceux qui nous regardent,
Qui dispensons les douleurs,
Les peines & les langueurs
A tous ceux qui se hazardent
De provoquer nos rigueurs,
Ayant su la repentance,
Et la rude pénitence,
De cet Amant affligé
Qui nous quitta sans congé;
Et voulant de la clémence
Suivre plutôt le parti,
De notre pleine puissance
Nous avons, sans conséquence,
Dès à présent consenti,
Que sans désobéissance
Il pourra ne mourir pas,
Pourvû qu'avec diligence
Il revienne sur ses pas
Reprendre à nos pieds sa place,
Et jouïr de notre grace.

CHANSONS

ET EPIGRAMME.

I. CHANSON.

QUand je vous dis, que je perds ma franchiſe,
Et que je meurs pour vos divins appas;
C'eſt tout de bon, ſi vous m'aimez, Béliſe;
C'eſt en raillant, ſi vous ne m'aimez pas.

II. CHANSON.

LEs maux d'amour ſont ſans remede;
Ses biens ne ſont que décevoir.
On ſouffre tout pour les avoir;
On craint tout lorſqu'on les poſſede.

EPIGRAMME.

NE parlons plus de mariage,
Margot. Je ſuis déja chenu,
Et prêt à faire le voyage,
D'où perſonne n'eſt revenu.

FIN.

CATA-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CATALOGUE

Des Livres nouveaux qu'on trouve

Chez M. M. Rey, Libraire à Amsterdam.

Astarbé Tragédie par Mr. Colardeau, représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27. Février 1758. 8. *Amst.* 1758. 10 *s.*

L'Ami des Hommes ou traité de la Population par Mr. le Marquis de Mirabeau en 3 *vol.* 12. 1758. *f.* 3. 15 *s.*

Cabinet des Fées de Mad. d'Aunoy, 12. 8 *vol.* 14 *parties avec fig. Amst.* 1754. à *f* 10.

Ciceron (Pensées de), par Mr. l'Abbé d'Olivet, 12. *Amst.* 1746. à *f* 1.

Civan Roi de Bungo, Histoire Japonnoise par Mad. Le Prince de Beaumont, 12. 2 *vol. Lond.* 1754. à *f* 2.

Discours sur l'Origine & les fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rousseau citoyen de Geneve, 8. 1 *vol. Amst.* 1755. à *f* 1. 10 *s.*

Essai sur l'Histoire Generale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations depuis Charlemagne jusqu'à la prise de Port Mahon en 1756. par Mr. De Voltaire, in 8. 7 *vol. Amst.* 1757. *à la quelle on a joint une table Generale des Matieres exactement travaillée* à *f* 9.

L'Esprit (de) par Mr. Helvetius, 12. 2 *vol.* 1758.

Fils Naturel (le) ou les Epreuves de la Vertu, Comédie en Cinq Actes, & en prose, avec l'Histoire Véritable de la Piece par Mr. Diderot, 12. 1 *vol. Amst.* 1757. 12 sols.

Histoire de Catilina tirée de Plutarque, de Ciceron, de Dion, de Salluste, &c. 8. *Amst.* 1749. à 8 *s.*

——— des Passions, 12. 2 *vol. Amst.* 1751. à *f* 1

His-

Hiſtoire d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prévôt d'Exil, 12. 2 *vol. Amſt.* 1741. à *ſ* 1.

——— du Marquis de Creſſy, 12. 1 *vol. Amſt.* 1758. à 10 *ſ.*

Hypocondre, ou la Femme qui ne parle point, Comédie en 5 Actes en vers par Mr. *J. B. Rouſſeau*, *Amſt.* 1751. à 11 *ſ.*

Illuſtres Françoiſes, Hiſtoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Hiſtoriques & critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 *vol. fig. Amſt.* 1750. *ſ* 4.

Introduction à l'Hiſtoire Générale & Politique de l'Europe, par Puſendorff; complettée & continuée juſqu'en 1743. par Bruzen de la Martiniere, 12. 11 *vol. fig. Amſt.* 1743-1748 à *ſ* 22.

Journal des Sçavans depuis ſon commencement, 1665. juſques en Décembre 1753. en 170 *vol.* 12. *vol. Amſt.* à *ſ* 170.

Iphigénie en Tauride, tragédie par Mr. De la Touche, 8. *Amſt.* 1758. à 10 *ſ.*

Journal des Sçavans combiné avec les *Mémoires de Trevoux* Janvier 1754. juſques à Decembre 1758. en tomes où 40, parties à 10 *ſ.*

Lettre du Roi de Pologne Staniſlas I. à la Reyne de France ſa fille, ou il raconte la maniere dont il eſt ſorti de Dantzig durant le ſiége de cette ville, 12. 1748. à 5 *ſ.*

——— d'Héloïſe à Abailard *en Vers* traduction libre de Pope, 12. *Amſt.* 1758. à 3 *ſ.*

Obſervateur Hollandois, où Lettres de Mr. van ***, à Mr. H***, de la Haye ſur l'Etat preſent des affaires de l'Europe en XLVI. Cahiers, in 8. 1757-1758.

——— de Louïs Racine, contenant les Poëſies nouvelles, des Reflexions ſur la Poëſie, les Mémoires ſur la Vie & les Ouvrages de J. Racine, les Lettres de Racine à Boileau, & les Réponſes, &c. 12. 6 *vol. Amſt.* 1750. Cette édition eſt la plus complette à tous égards. *à ſ* 5.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ot
Date due